This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

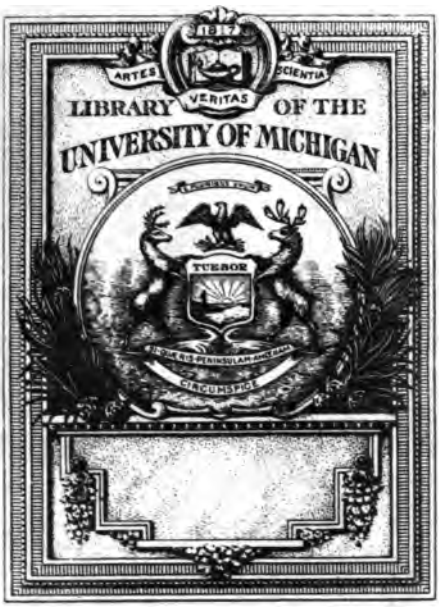
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

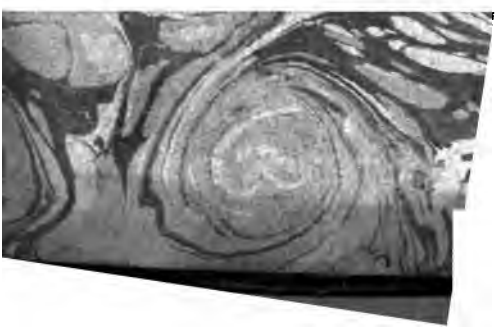
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 473046


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SUAM QUAE PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



11

Mexico. 1880

César Vichard Abbé de St. Réal

Chambery, 1639–1692. Historien controv

Hist. de la Conjuration des Espagnols contre la

Conjuration des Anglais. Usage de l'H

Traduction des Lettres de Cicéron. Hélène.

ESPRIT
DE
S. REAL.

MDCCCLXV

S. Réal.

MDCCLXV

ESPRIT
DE
SAINT REAL.

1639-1692.

A AMSTERDAM;

Et se trouve

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

S. Réal.

M DCC LXV.

D
7
.516
1765

1974

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

IL y a peu d'écrivains qui ayent eu une réputation plus décidée que l'abbé de *S. Réal*, & il faut convenir qu'il y en a beaucoup moins encore qui l'ayent autant méritée. En effet ſes écrits, outre le mérite du ſtyle, ont communément le mérite du fonds. Il a traité l'hiſtoire en philoſo-

phe comme Tacite, & la philoſophie en littérateur élégant, ſans fiel & ſans orgueil. On a dit de lui, qu'il étoit le philoſophe des hiſtoriens & l'hiſtorien des philoſophes de ſon tems. Ce qui caractériſe particuliérement ſes ouvrages, eſt un ſtyle pur, élégant, énergique & concis; ſtyle fort ſupérieur à celui de ſes contemporains, ſi l'on en excepte le célébre *Paſcal*. Un fonds de philoſophie qu'on trouve encore moins dans les écrits de ſon tems, & qui peut ſouffrir la comparaiſon des meilleurs de ce ſiécle, nommé, à bon droit, *le ſiécle*

de la philoſophie. On a donc cru faire plaiſir au public de lui preſenter l'extrait des morceaux les plus piquans de cet illuſtre écrivain qui n'eſt pas aſſez lu, aujourd'hui qu'on ne veut que des abrégés & des analyſes. Il ſeroit aiſé de juſtifier ce goût du public, par l'utilité qui réſulte de ces extraits bien rédigés. En effet, le tems qu'on perd à lire des ouvrages médiocres, peut être employé à augmenter nos connoiſſances par la méditation de ce que nos prédéceſſeurs nous ont laiſſé de mieux penſé; mais cette

diſcuſſion bien approfondie nous meneroit trop loin : l'avantage des abrégés nous paroît ſuffiſamment ſenti par le plus grand nombre des lecteurs.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

PORTRAITS.

PORTRAIT d'Atticus. Pag. 1

de Tiberius Gracchus. 12

de Cornélius Sylla. 15

de Caius Marius. 17

de Cneïus Octavius. 21

de Lucullе. 22

Portrait de Céthégus. Pag. 14
de Mithridate. 27
de Lépide. 32
d'Antoine, de Brutus & de Caſſius, de Fulvie, de Cléopatre, & d'Octavie. 34
d'Auguſte. 54
d'Octavie. 71
de Livie. 87
de Julie. 89
du marquis de Bedemar. 95
de Néron. 98
d'Epicaris. 100
de Sénéque le Philoſophe. 102
de Scipion. 107
de Maximilien-Em-

manuel, électeur de Bavière. Pag. 120
Portrait d'Hortense Mancini, ducheſſe de Mazarin. 122
de M. de Rancé, abbé de la Trappe. 143
de Tacite. 149
de l'homme de plaiſir. 150

CHAPITRE II.

Deſcription des mœurs des Spartiates. 166

CHAPITRE III.

De la Vanité des ſciences. 218

CHAPITRE IV.

De la Fortune. 238

CHAPITRE V.

Conſidération ſur l'homme. 250

CHAPITRE VI.

De la Mort. 307

CHAPITRE VII.

De la Cour, des Femmes, de l'Amour & de la Galanterie. 356

CHAPITRE VIII.

Penſées détachées. 392

CHAPITRE IX.

Religion. 415

Fin de la Table.

ESPRIT

ESPRIT
DE
SAINT-RÉAL.

CHAPITRE PREMIER.

PORTRAITS.

PORTRAIT D'ATTICUS.

ATTICUS avoit une réputation de probité, de fageſſe ſi bien établie, qu'il n'y avoit perſonne dans Rome à qui on eût donné raiſon contre lui, quoiqu'il n'eût pas toujours un procédé bien net.

C'étoit un de ces ſortes d'illuſ-

tres, qui ne le ſont, ni par leur naiſſance, ni par leurs charges, ni par aucun talent éclatant, mais ſeulement par un certain art de vivre, & de ſe faire valoir dans le grand monde, qui n'eſt pas le plus difficile à tromper. Il ſuffit, pour cela, d'avoir du bien & beaucoup d'eſprit; d'être né avec la modération, incapable de paſſions violentes, ni bonnes ni mauvaiſes, & avec un grand fonds d'indifférence pour la vérité & la juſtice; afin de voir ſans peine violer les divines vertus, & de pouvoir les violer ſoi-même, quand il eſt utile de le faire. Il faut pourtant n'être ni injuſte naturellement, ni impoſteur; afin de pratiquer de bonne grace ces mêmes vertus, la plûpart du tems, parce qu'il eſt beaucoup plus ordi-

naire qu'il ſoit utile d'être juſte & ſincere, que de ne l'être pas. Il faut encore être également ami de beaucoup de gens, & ne l'être parfaitement de perſonne ; ne fréquenter guères ſes égaux, & nè les mépriſer pas auſſi. Avec ces qualités, rien n'eſt plus facile que de s'inſinuer dans le commerce & la familiarié des grands, ſurtout, quand on n'eſt pas d'une condition qui les oblige à des égards.

Que ſi un homme de ce caractere veut avec cela abuſer de ſon eſprit, pour les flatter par leurs endroits les plus ridicules, qui ſont les plus ſenſibles pour eux ; les louer des qualités qu'ils ont effectivement, & dont tout le monde les blâme, ou de celles qu'ils s'imaginent d'avoir, & que

tout le monde leur conteſte ; quel progrès ne fait-il point dans leur eſtime, & à qui ne prêchent-ils pas ſon mérite ; mais ſur tout, s'il ſçait ſans ſe commettre conſerver l'amitié de ceux qui ſont les plus ennemis entr'eux, il ſe rend également néceſſaire aux deux partis : ils s'efforcent à l'envi l'un de l'autre de le vanter ; & les autres gens, voyant des perſonnes ſi oppoſées d'ailleurs, convenir ſur ſon ſujet, croient naturellement qu'il n'y a que la force de la vérité qui puiſſe les unir ainſi, & conçoivent par-là une idée admirable de lui, laquelle ſe communiquant inceſſamment de l'un à l'autre, forme inſenſiblement ce phantôme de réputation, qui acheve de prévenir ceux qui ne le ſont pas par eux-mêmes.

Tel étoit Atticus, à peu de choſe près ; & l'homme, à qui il avoit affaire, étoit d'un caractere différent en tout, & d'un mérite auſſi ſolide, que celui d'Atticus étoit artificiel. Il s'appelloit *Lucius Lucceius*, & étoit de fort bonne maiſon. Il écrivoit l'hiſtoire de ſon ſiécle, avec l'éloquence qu'on peut juger par les inſtances que Cicéron lui fait d'écrire ſéparément celle de ſon conſulat, & avec une liberté & une ſincérité qui lui étoient ordinaires.

Le même Cicéron, dans une oraiſon célébre, vante l'innocence de ſes mœurs, ſon intégrité, ſa bonté, avec une hauteur qui ne permet pas d'en douter, ſur-tout ſi l'on conſidere, qu'écrivant à Atticus, même ſur leur brouil-

lerie, il ne peut s'empêcher de qualifier le même Lucceïus, un fort homme de bien, & ſon parfait ami.

Il fut depuis compétiteur de Céſar, & de Bibulus au conſulat; & il ne fut refuſé que pour s'être entendu avec Céſar, dans cette pourſuite contre Bibulus; car cette liaiſon l'ayant rendu ſuſpect aux grands, qu'on appelloit du bon parti, ennemis déclarés de Céſar; comme ils ne pouvoient pas exclure ce grand homme, & qu'il étoit d'extrême conſéquence pour la république, qu'il n'eût pas le collégue qu'il ſouhaitoit; ils employerent des moyens ſi extraordinaires pour exclure Lucceïus, qu'ils en vinrent à bout, & firent élire Bibulus, au lieu de lui.

Il paroît qu'ayant manqué ce coup, il se déporta de toute prétention, désespérant peut-être de réussir, à quoi que ce fût, ayant en tête des ennemis si puissans; & il y a apparence que la probité extrême, dont il faisoit profession, l'empêcha d'entretenir la liaison qu'il avoit faite avec César, puisqu'il ne fut point employé par lui dans la guerre civile, comme tous ses autres amis, & qu'il se tint, pendant ce tems-là, à la campagne, ou caché à Rome, occupé à l'étude & à ses affaires domestiques.

Pour le connoître encore plus particuliérement que par ce que je viens de dire, on n'a qu'à lire une lettre qu'il écrit à Cicéron, sur la mort de sa chere fille Tullie. Il m'a semblé qu'elle mar-

quoit un ſi bon cœur, tant de ſageſſe & de diſcrétion, que je me ſuis fait un plaiſir de la traduire.

LETTRE DE LUCCEIUS A CICERON.

« Si vous vous portez bien je m'en réjouis. Pour moi, je me porte toujours à mon ordinaire, & même un peu plus mal. Je vous ai été chercher pluſieurs fois, pour vous voir ; mais j'ai été fort ſurpris que vous ſoyez ſorti de Rome ſi-tôt que vous m'avez eu quitté, & je le ſuis encore, ne pouvant comprendre ce qui vous y a obligé. Si c'eſt que la ſolitude vous plaît, pour y compoſer, & y mener votre vie ordinaire, j'en ſuis ravi, bien loin de vous en blâmer ; car on ne ſçauroit rien faire de

plus agréable, non ſeulement dans le triſte & miſérable tems où nous ſommes, mais même dans les plus tranquilles & les plus heureux, ſur-tout pour un eſprit comme le vôtre, qui cherche à ſe délaſſer de la fatigue de ſes grandes occupations, & qui produit toujours de ſon propre fonds quelque choſe de délicieux pour les autres, & de glorieux pour lui-même; que ſi c'eſt pour vous abandonner à la douleur, comme vous faiſiez ici, que vous en êtes ſorti; j'en ſuis ſenſiblement touché, parce que vous ſouffrez; mais ſi vous me permettez de vous parler franchement, je ne ſçaurois approuver votre conduite; car ſe peut-il que vous, dont la pénétration découvre les choſes les plus cachées, ne compreniez pas que vous n'a-

vancez rien par vos plaintes éternelles, & que vous ne faites que redoubler votre affliction, qu'il eſt, au contraire, de votre prudence de diſſiper ? Que ſi je ne puis rien gagner ſur vous, par mes perſuaſions, je vous le demande en grace; & je vous conjure, autant que vous avez de conſidération pour moi, de quitter ce triſte genre de vie, en rentrant dans le commerce de vos amis; ou, ſi vous aimez mieux demeurer ſeul, en vivant du moins avec vous-même, de la maniere que vous faiſiez avant votre malheur. Si mon zéle vous déplaît, il me fâche bien de vous être importun; mais pourtant, je voudrois bien vous détourner du parti que vous prenez. Agité de ces deux paſſions contraires, j'eſpere ou

que vous m'accorderez ce que je vous demande, ou que vous me pardonnerez de vous en avoir preſſé avec tant d'inſtance, ſi vous ne le pouvez pas. »

. . . . . .

Au reſte, quand je parle de mérite, j'y comprends la véritable honnêteté, ſans laquelle je n'en connois aucun; & c'eſt celle que je diſpute à Atticus; car, à cela près, il eſt difficile d'avoir plus d'eſprit & de ſageſſe qu'il en avoit, & de ſe connoître mieux en tems, en hommes, & en affaires.

PORTRAIT DE TIBERIUS GRACCHUS.

AVEC tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agrémens dans le viſage, & ceux d'un eſprit fin & pénétrant, il avoit une éloquence douce & naturelle, une maniere inſinuante, un air perſuaſif, & le génie du monde le plus fleuri & le plus cultivé Il joignoit à toutes ces qualités un cœur ferme & grand, une droiture & une intégrité inaltérables, un amour pour la juſtice, qui ſoutenoit l'innocent & puniſſoit le crime, ſans perdre tout-à-fait & ſans détruire le coupable; il ajoûtoit à cela une ſobriété, une vertu pure, des mœurs ſéveres pour lui ſeul, ſans vou-

loir faire participer les autres à cette auſtérité. Il ſoutenoit toutes ces qualités par un mérite acquis à la guerre, où il avoit marqué en diverſes occaſions d'éclat, qu'il n'étoit pas moins propre à commander qu'à obéir; & que ſelon l'état où il ſe trouvoit, & les beſoins de la république, il obéiſſoit avec le même plaiſir, que les autres commandoient. Libéral juſqu'à la profuſion, & donnant tout ſans réſerve; pitoyable pour les malheureux, qui étoient tous aſſurés de trouver chez lui une protection infaillible; enfin, on a dit de lui, qu'il étoit doué de toutes les vertus que le naturel, l'éducation, le ſoin & l'expérience peuvent donner à un homme ſur la terre.

Mais comme rien n'eſt parfait

ici-bas, on ne doit pas diſſimuler qu'il étoit d'ailleurs obſtiné dans ſes réſolutions juſqu'à la derniere opiniâtreté, fier & hautain quand il trouvoit de la réſiſtance ; conſervant naturellement ſa vengeance contre ceux qui lui avoient voulu nuire, & ſi fort porté pour le peuple, contre le ſénat, qu'il hazardoit tout pour le ſervir, moins peut-être par rapport à cette juſtice qu'il aimoit tant en effet, que ſéduit par une ambition démeſurée, dont tous ſes ennemis l'ont accuſé, & qui étoit ſans conteſtation ſon véritable vice.

PORTRAIT DE CORNELIUS SYLLA.

AVEC beaucoup d'eſprit & d'érudition, qui parurent dans les Commentaires qu'il adreſſa à Lucille, il avoit une facilité merveilleuſe, pour toutes ſortes de choſes : il y réuſſiſſoit ſans peine ; ce qui faiſoit penſer qu'il étoit uniquement propre pour ce qu'il faiſoit. Il joignoit à cela une familiarité exceſſive, qui fut blâmée de quelques-uns, avec laquelle il gagna le cœur de beaucoup de gens qu'il mépriſoit d'ailleurs ; car attaché comme il étoit au parti de la nobleſſe, il ſacrifia toujours le peuple à cet intérêt, & ne tint jamais aucun compte de tout ce qui n'étoit pas du premier ordre de la républi-

que. Il aimoit d'ailleurs le plaiſir plus que nul autre, & il ſçavoit admirablement l'art de mêler les travaux les plus pénibles des plus ſérieuſes affaires aux plus vives douceurs de la galanterie, de la bonne chère, de la muſique & de la comédie; auſſi grand homme de guerre que d'état; toujours magnifique & toujours ſplendide; les manieres d'un homme élevé & grand, qui ne lui permettoient preſque pas de rendre compte au public de ſes actions qu'il coloroit toujours, en général, du bien & de la liberté publique ſans ſe mettre trop en peine de ce qu'on en penſeroit véritablement. Enfin préſumant tout de lui-même & de ſa fortune, en laquelle il ſurpaſſa tous les hommes, & s'en faiſant lui-même un honneur; ce qui lui

fit trouver bon qu'on le surnommât depuis l'*Heureux*. La fin de sa vie fit voir qu'il avoit un fonds de modération, égal à sa fortune, lorsqu'il abdiqua la suprême autorité qu'il avoit acquise par tant de sang & de cruautés, qu'on auroit beaucoup de peine à vouloir justifier.

PORTRAIT DE CAIUS MARIUS.

CAIUS Marius étoit fils d'un homme de basse extraction, né dans un village du territoire de la ville d'Arpos; son éducation, par conséquent, fut très-rustique; & l'austérité de ses manieres & de ses mœurs étoit moins en lui un effet de vertu que de la rudesse de sa naissance, ou de son éducation. On ne sçauroit

pourtant croire combien cette ſimplicité qu'il affecta en toutes choſes parut agréable aux yeux du peuple, ſur tout dans ſon élévation, & dans un tems où le dernier ordre voyoit avec un extrême chagrin les diſtinctions affectées & les magnificences extraordinaires des ſénateurs.

Il étoit laid & même hideux de la figure, groſſier & impoli; & je ne ſçais point ſi quelqu'un ne lui dit pas ce qu'on avoit dit autrefois à un Grec en pareil cas: *Tu devrois ſacrifier aux Graces;* d'ailleurs ſobre, tempérant, chaſte & aimant ces vertus dans ſes troupes, juſqu'à caſſer les ſoldats qui avoient des vices oppoſés.

Il faut avouer que Marius avoit toutes les vertus d'un ſoldat & d'un général, beaucoup de va-

leur & d'expérience, beaucoup de ſcience de la guerre, beaucoup de ſévérité pour la diſcipline militaire, de laquelle il ne relâchoit jamais rien, ayant obligé ſes ſoldats à des travaux extraordinaires, qui les firent appeller par quelques-uns, *les mulets de Marius;* ne leur ſouffrant aucune licence, & autorifant lui-même, par la peine qu'il ſe donnoit, & par ſa ſimplicité, tout ce qu'il faiſoit exécuter aux autres, avec tant d'exactitude.

Il faut avouer que ſes vertus étoient mêlées de grands vices; une ambition démeſurée, qui l'obligea juſqu'au bout de ſa vie, à vouloir toujours gouverner & toujours commander, quoique ſa vieilleſſe l'en rendît peut-être incapable, & qu'il dût ſouhaiter

davantage de jouir, dans un glorieux repos, des honneurs qu'il s'étoit ſi injuſtement acquis ; une cruauté, qui lui fit altérer tous les liens du ſang & de l'amitié, & tous les devoirs civils & domeſtiques ; une mauvaiſe foi dans toutes ſortes de commerce, qui lui fit ſupplanter ſon général & trahir même quelquefois ſa parole, & cela, ſouvent pour venir à bout d'une très-petite partie de ſes deſſeins ; une baſſeſſe, avec laquelle il briguoit les plus petits emplois, & qui faiſoit dire à tout le monde : « C'eſt une choſe indigne de voir le grand Marius ſe donner tant de ſoins, & mendier de ſi vils ſuffrages, pour une affaire de ſi petite importance ; » enfin, on peut dire de lui, ce me ſemble, que ſon eſprit agité ne

le laiſſa jamais jouir d'aucun repos, ni ne permit jamais que les autres en jouiſſent, & qu'autant fut-il redoutable aux ennemis de la république, dans la guerre, autant fut-il nuiſible à ſes concitoyens, dans la paix.

PORTRAIT DE CNEIUS OCTAVIUS.

CET homme qui, à beaucoup d'intelligence pour toute ſorte d'affaires joignit beaucoup de valeur & de ſageſſe, avec une ſévérité & une fermeté ſi inébranlable pour toutes les loix & toutes les anciennes coutumes de la république, que les plus grandes révolutions, & les plus dangereuſes adverſités ne purent jamais le faire reſoudre à les enfreindre le moins du monde; &

quand Marius & Cinna furent ſur le point de prendre la ville, il ne voulut jamais, pour ſe renforcer, donner la liberté aux eſclaves, diſant : « Qu'il ne donneroit jamais de privilége à des eſclaves, pendant qu'il en privoit des gens tels que Marius & Cinna, pour ſuivre les loix. »

PORTRAIT DE LUCULLE.

LUCULLE étoit fils de cette fameuſe Cécilia qui deshonora ſa maiſon par les déſordres de ſa vie. Il avoit la phyſionomie belle, & ſes manieres civiles & honnêtes prévenoient tout le monde en ſa faveur. Son éloquence vive & naturelle parut contre les délateurs de ſon pere, qu'il accuſa avec beaucoup de force ; & ayant achevé de déterminer le peuple

à s'élever aux magiſtratures, il fut déſigné Edile, qui étoit le premier degré par où il falloit néceſſairement monter: il ne voulut pourtant jamais accepter cette charge, avant qu'on l'eût donnée à ſon frere; & le peuple, impatient de le ſatisfaire, fit, contre les loix du bon gouvernement, ſon frere & lui Ediles en même tems.

On peut faire à Luculle un reproche, à mon ſens, bien glorieux: il manqua de défauts, il ne ſçut point être vicieux; & il eût ſervi de modele à Céſar, s'il eût été plus ambitieux, ou plus téméraire: il fut toujours juſte & modéré; on le trouva par-tout bon fils, bon frere, bon ami, bon citoyen, bon ſoldat & bon général: il ſçut toujours rem-

plir ſes devoirs : ennemi de l'injuſtice, de la brigue, & des partis, & libre d'ambition, vices dont les plus grands hommes de ſon ſiécle ne rougiſſoient point, & que Cicéron appelle les vices du tems, & non point des hommes.

PORTRAIT DE CÉTHÉGUS.

CET homme étoit d'une illuſtre naiſſance, & fort agréable de ſa perſonne : il avoit l'eſprit remuant, & ne manquoit pas de fermeté, pour pouſſer à bout une entrepriſe. Il avoit affecté, depuis long-tems, de condamner les duretés dont le ſénat uſoit quelquefois envers le peuple : il avoit ſoutenu avec rigueur quelques droits dont le ſénat avoit ſupprimé l'uſage ; &, par une liberté qu'on ne trouve pas dans

dans une république, il censura toujours avec fierté tous ceux qui agissoient avec moins de respect pour le peuple.

Il étoit d'ailleurs fourbe achevé, dissimulant, quand il falloit, les injures, & ne manquant jamais de prétexte spécieux pour exécuter ses entreprises ; au reste, brave de sa personne, abandonné à toutes sortes de débauches, aimant la licence pour lui, & la souffrant volontiers dans les autres ; qualités vicieuses, mais agréables à un peuple libre, auprès duquel il s'acquit tant de crédit, qu'il le disposoit à ses suffrages, les premieres magistratures n'étant accordées qu'à ceux qu'il désignoit ; & les sénateurs du plus haut rang, & du mérite le plus distingué, étoient obligés de bri-

gner ſa faveur, pour obtenir celle du peuple.

Ce que je trouve de plus fâcheux pour les honnêtes gens, c'eſt que Céthégus étoit gouverné par Præcia, fameuſe courtiſane, ſi connue à Rome par ſes débauches; cette femme, après pluſieurs galanteries, ſe fit aimer de Céthégus, qui paroiſſoit d'un caractere peu propre à en venir éperdument amoureux : il le devint en effet; mais par une fatalité invincible, commune même aux grands hommes, il n'agiſſoit plus que par les volontés de Præcia, ſi bien qu'il falloit s'adreſſer à elle, pour obtenir tout de Céthégus, & qu'il falloit s'adreſſer à Céthégus, pour obtenir tout du peuple; étrange état de la république Romaine, dont

les élections, & toutes les affaires les plus importantes étoient l'ouvrage de la foibleſſe d'un homme vicieux, pauvre & diſſolu, & du caprice d'une femme artificieuſe & proſtituée.

PORTRAIT DE MITHRIDATE.

MITHRIDATE étoit déja dans un âge avancé, quand Luculle commença cette guerre : il avoit dépouillé le roi de Bithynie, & Ariobarzane, roi de Cappadoce ; conquis toute la Gréce, & toutes les iſles, exceptez celle de Rhodes : il avoit fort ſouvent fait des irruptions dans les provinces Romaines, où il avoit combattu avec ſuccès. Fameux par mille actions d'éclats, par ſa conduite & ſa valeur ; ſi

ennemi de Rome, qu'il fit exécuter, dans un jour, l'ordre qu'il avoit donné, dans les états qui lui étoient ſoumis, de faire mourir cent mille Romains; occupé du métier de la guerre, dont il faiſoit ſes principales délices; inſtruit mieux que nul autre à profiter de la victoire & de ſes avantages, & trouvant dans l'étendue de ſa capacité des reſſources à ſes plus grandes adverſités; d'ailleurs diſſimulé, défiant, jaloux & cruel juſqu'à l'inhumanité; d'un génie étendu, vaſte, & plus capable de nuire que de ſervir.

Il avoit enfermé ſes tréſors, avec deux de ſes ſœurs, & deux de ſes femmes qu'il aimoit le plus, dans l'endroit de ſon royaume le plus éloigné du péril; & ne pou-

vant ſouffrir que ſes maîtreſſes fuſſent ſoumiſes au pouvoir des Romains, il donna ordre à Bacchilides de les faire mourir; la maniere dont elles reçurent cet ordre, mérite quelques réflexions.

Bérénice & Monime furent ces malheureuſes princeſſes : la premiere étoit de l'iſle de Chio, & l'autre de Milet; celle-ci étoit célébre par la réſiſtance conſtante avec laquelle elle rejetta toujours les propoſitions de Mithridate, qui en étoit violemment amoureux, & auquel elle ne ſe rendit enfin, qu'après qu'il l'eut déclarée reine, qu'il l'eut appellée ſa femme, & qu'il lui eut envoyé le bandeau royal; cérémonie eſſentielle dans le mariage des rois de cette province : encore ne ſe rendit-elle qu'avec beaucoup de

regret, & pour ſatisfaire aux volontés de ſa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la couronne, & de la puiſſance de Mithridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire; elle s'abandonna à une mélancolie mortelle, que la ſervitude où Mithridate tenoit ſes maîtreſſes, l'éloignement de la Gréce où elle déſeſpéroit de retourner, & peut-être quelque paſſion ſecrette qu'elle déguiſa, rendirent inſurmontable.

Quand Bacchilides leur eut annoncé les volontés du roi, qu'elles pouvoient choiſir le genre de mort qui leur paroiſſoit le moins rude, Monime s'arrache le bandeau royal qu'elle portoit toujours ſur ſa tête, &, ſe l'attachant au col, elle veut s'en étrangler; mais le bandeau ſe rompt, & la laiſſe

dans un état pitoyable : « Malheureux bandeau, s'écrie-t-elle, en le foulant aux pieds, tu m'as annoncé tous mes malheurs; tu as été le gage de ma contrainte & de mon eſclavage, ne pouvois-tu du moins me ſervir à en terminer le cours ? » Après avoir donné des marques de reſſentiment, elle ſe fit poignarder avec fermeté par ce miniſtre des cruautés du roi.

Bérénice prend du poiſon avec une fermeté admirable, & obéit ſans murmure aux fureurs d'un amant barbare.

Les deux ſœurs du roi, Statira & Roxane, ſuivirent l'exemple de Bérénice. Roxane, après avoir long-tems gardé un profond ſilence, avala du poiſon, & mourut ſans prononcer une parole.

Pour Statira, après avoir témoigné la douleur que lui causoit la défaite du roi, elle loua hautement sa conduite, & chargea Bacchilides de le remercier de son souvenir, qui, dans la déroute de ses affaires, lui faisoit prendre soin de les arracher par une prompte mort à la honteuse servitude des Romains, dont elle auroit infailliblement éprouvé l'insolence, & qui les auroient du moins exposées à l'ignominie du triomphe; dignes sentimens d'une héroïne barbare, & sœur de Mithridate.

PORTRAIT DE LÉPIDE.

ON nous a laissé de Lépide, un caractere fort peu avantageux; on l'a dépeint avare, vain, fourbe, sans esprit, sans bravoure,

& ſans pas une de ces vertus qui convenoient au caractere dont il fut revêtu: on s'eſt récrié contre la fortune qui l'éleva, & qui le ſoutint quelque tems dans le rang ſublime de triumvir, ſans aucun mérite de ſa part; & l'on a applaudi à cette même fortune quand elle lui fit ſentir ſes revers, & le remit dans ce triſte état où il paſſa les dernieres années de ſa vie. Cependant, ſi l'on veut examiner les faits inconteſtables de ſa vie, l'on ſera obligé de convenir qu'il y a un milieu entre les grandes vertus & les grands défauts, & qu'à lui rendre juſtice, il n'étoit ni digne de la fortune à laquelle il fut élevé, ni de la diſgrace qui la ſuivit.

PORTRAITS d'ANTOINE, de BRUTUS & de CASSIUS, de FULVIE, de CLEOPATRE & d'OCTAVIE.

IL y avoit peu de gens, à Rome, mieux faits qu'Antoine, à la fleur de ſon âge: perſonne auſſi ne prenoit plus que lui les plaiſirs que ſa jeuneſſe & ſa bonne mine lui préſentoient : on doit même avouer qui les outra toujours; ſes débauches furent extrêmes; & l'amour du plaiſir, qu'il conſerva toute ſa vie, a été la ſource de toutes ſes fautes & de tous ſes malheurs.

Il avoit peu de politeſſe dans les manieres, & peu de délicateſſe dans l'expreſſion; mais il avoit une liberté que l'air de

l'armée lui avoit acquiſe, accompagnée d'une raillerie agréable & obligeante ; ſur-tout on aimoit en lui une certaine négligence noble qui ſembloit extrêmement convenir à l'élevation où il parvint.

Il étoit careſſant, familier & affable ; il railloit de bonne grace, & ſouffroit volontiers qu'on le raillât, même dans ſa plus haute fortune ; qualité rare dans les perſonnes qui ont un grand pouvoir.

Il fut toujours de complexion tendre & amoureuſe ; & il ſe ſervoit de ſes amis pour ces ſortes d'affaires, & les ſervoit également dans les leurs, ſe faiſant un plaiſir de leur confiance ; la grandeur du rang qu'il tenoit, & du caractere dont il étoit revêtu, ne lui fit jamais oublier qu'il étoit

né égal avec ſes amis; auſſi en fut-il aimé plus qu'on ne ſçauroit le dire, dans tous les différens états de ſa vie. Curion, l'un des plus beaux eſprits & des plus fermes génies de ſon tems, au ſentiment même de Cicéron, s'obligea pluſieurs fois pour lui, pour des ſommes ſi conſidérables, que toute ſa famille en fut épouvantée: il reconnut ſes bienfaits, comme il devoit; & l'on ne ſçauroit l'accuſer d'ingratitude. Il ſacrifioit toutes choſes à l'intérêt de ſes amis; & l'on doutoit, avec raiſon, s'il en étoit plus aimé, ou s'il les aimoit davantage. Quels ſervices n'a pas reçus de lui Clodius, dans la ſuite des affaires qu'il eut dans la république? Quelles graces n'en a pas reçues Ventidius, qu'il fit élever à toutes les dignités de la

république, malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance ? Quelle fut ſa généroſité à l'égard d'Ariſtobule, roi des Juifs, après qu'il l'eut pris priſonnier ? Enfin il eſt inconteſtable, qu'il fut aſſez fidèle à ſes amis, pour ne vouloir jamais ſouſcrire à aucun traité avec Auguſte, au préjudice de ce qu'il leur avoit promis : *Je ne trahirai point*, dit-il, dans une lettre qu'il a écrite ſur ce ſujet, *la parole que j'ai donnée à Dolabella, ni la ſociété que j'ai faite avec un auſſi honnête homme que Lépide, ni ce que je dois à Plancus*, &c. Sa bonté pour les domeſtiques & les officiers étoit extrême ; & ſa libéralité alloit juſqu'à la profuſion. Ayant un jour ordonné à ſon tréſorier de compter vingt-cinq mille dragmes d'argent à l'un de

ſes domeſtiques qui ne lui avoit pourtant rendu aucun ſervice conſidérable, le tréſorier ſe récria ſur la grandeur de la ſomme, & prit ſoin même, avant que de la payer, de la faire préſenter devant Antoine, comptée en petite eſpeces, pour lui faire mieux ſentir ſa profuſion; mais Antoine, qui reconnut l'artifice, lui dit froidement: « En vérité vingt-cinq mille dragmes paroiſſent bien peu, & tiennent peu de place; qu'on lui en donne encore autant; » ſon ordre fut exécuté; & cette libéralité me paroît d'autant plus belle, qu'elle eſt dénuée de toute oſtentation, puiſque tout cela ſe paſſe entre lui & ſon tréſorier; & il ne faut pas s'étonner ſi, par ſon inclination bienfaiſante, il gagnoit le cœur de tout le monde, mais principalement celui des ſol-

dats, ſur leſquels tous ſes ennemis étoient contraints d'avouer qu'il avoit un merveilleux empire.

Brutus deſcendoit, du côté paternel, de cet autre Brutus, qui chaſſa les rois de Rome; & du côté maternel, de ce Servilius Ahala, qui tua Mélius, lequel aſpiroit à la tyrannie; ſi bien que, par ſa naiſſance, il ſembloit devoir être le bouclier de la liberté. Sa mere étoit ſœur utérine de Caton, ce fameux philoſophe, dont il imitoit la ſévérité & la modération; ſa vertu étoit auſtere, mais véritable; & s'il y avoit un peu d'entêtement dans ſa conduite, cet entêtement alloit au bien public qui étoit la régle & le motif de toutes ſes actions.

Caſſius étoit auſſi d'une très-

noble famille ; mais il étoit d'un caractere différent de celui de Brutus : ſa vertu n'étoit point ſi pure, ni ſes mœurs ſi auſteres. Il agiſſoit par rapport à ſes intérêts, avec une conduite très-fine & très-politique. Il étoit homme de guerre, & joignoit à ſa valeur beaucoup d'expérience. Il avoit l'air & les manieres fières, l'humeur ſombre & bruſque ; chagrin de l'élévation d'autrui, & préſumant toujours aſſez de ſoi-même pour ne craindre aucun événement : il donna une preuve de ſa fierté, lorſque dans l'accommodément apparent, qui ſe fit après le meurtre de Céſar, entre les conjurés d'une part, & Lépide avec Antoine de l'autre, on convint que Brutus iroit ſouper chez Lé-

pide, & Caſſius chez Antoine: ce dernier, railleur dans les affaires les plus ſérieuſes, n'ayant pu s'empêcher de demander à Caſſius, ſur la fin du repas, s'il n'avoit point encore quelque poignard caché? « Oui, lui répondit fièrement Caſſius, j'en ai pour ceux qui oſeront aſpirer à la tyrannie: » cela fit ceſſer la raillerie.

On a dit de ces deux hommes, que Caſſius étoit plus grand capitaine, & Brutus plus honnête homme: on aimoit mieux celui-ci pour ami; on craignoit davantage d'avoir l'autre pour ennemi: Caſſius avoit plus de force, Brutus plus de vertu.

Antoine ayant appris la mort de Brutus, ſe fit conduire à l'endroit où étoit ſon corps: il le vit

avec douleur, il verſa quelques larmes; & pour marquer le reſpect qu'il avoit pour ſon cadavre, il ſe dépouilla de ſa cotte d'armes de pourpre, & l'en couvrit; car l'avarice de quelques ſoldats l'avoit déja dépouillé de la ſienne, & il montra beaucoup d'eſtime & de conſidération pour ce grand homme, auquel il avoit d'ailleurs quelque obligation.

Tous ces caracteres éclatans, ſous leſquels nous avons conſidéré Antoine, & toute cette grandeur qui l'environnoit dans une ſi prodigieuſe élévation, n'ont pu le garantir des impreſſions des vices. Ses vertus & ſes défauts confondus, ont fait dire de lui à quelques-uns ce qu'on a dit d'Alcibiade, qu'on ne pouvoit pas dé-

cider s'il étoit plus fameux par ſes bonnes que par ſes mauvaiſes qualités.

Je ſçais qu'on dit qu'il étoit extrêmement débauché, & que Cicéron même l'accuſe d'avoir porté juſques ſur ſon tribunal de honteuſes marques d'yvrognerie. Il eſt vrai qu'il avoit toutes les inclinations d'une bouillante jeuneſſe, dans un ſiécle méchant, & dans la ville du monde la plus corrompue: né avec tous les agrémens que la nature lui avoit donnés, il ne prit pas le ſoin de réprimer ſes paſſions, dans un tems où le vice étoit à la mode, & où les perſonnes du premier rang s'abandonnoient, ſans ſcrupule, aux plaiſirs qui entraînoient le reſte des hommes.

Ses paſſions s'étant fortifiées

par la licence qu'il leur avoit donnée, & ſon pouvoir s'étant augmenté également avec ſes paſſions, il eſt peu ſurprenant qu'elles ayent cauſé de grands déſordres dans ſa plus grande élévation, puiſqu'il n'eſt que trop ordinaire que ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, veulent ſouvent tout ce qu'ils ne doivent pas; & de-là proviennent tant de vexations, & tant d'injuſtices, qui règnent impunément dans le monde.

Je ſçais qu'on a reproché à Antoine ſon union avec Jules-Céſar, & les ſecours qu'il a donnés à ce déſtructeur de la liberté publique; mais ceux qui ſe montrent ſi ſéveres obſervateurs des loix, & ſi amateurs de la liberté, n'auroient-ils point été tentés

du même crime, s'ils avoient eu les qualités d'Antoine, & les vues auſſi élevées que lui ? On a beau lui reprocher ſes abaiſſemens, ſes flateries, & cette couronne d'or qu'il préſenta à Céſar, & dont Cicéron fit tant de bruit, comme ſi la royauté eût conſiſté dans cette couronne, & que Céſar n'en eût pas déja tout le pouvoir & toute l'autorité. Il étoit glorieux d'obéir au grand Jules, né pour commander à tous les mortels ; & Antoine s'élevoit à meſure qu'il ſembloit s'abaiſſer.

On imputa à Antoine, quoiqu'il n'en fût pas l'auteur, la plûpart des meurtres qui ſe firent alors ; Fulvie, ſa femme, y avoit plus de part que lui : pouſſée par un eſprit d'avarice, de cruauté ou de

vengeance, elle fit des violences qui furent rejettées ſur Antoine, quoiqu'il les ignorât le plus ſouvent, juſques-là que ſes ſoldats lui ayant apporté la tête d'un homme qui étoit parmi les proſcrits, & qui leur avoit été fort recommandé de ſa part : « Hélas ! leur dit-il, je ne le connois, ni ne l'ai jamais vu. »

Mais le meurtre, dont on l'a accuſé avec plus de juſtice, & qui a donné lieu aux invectives de tant d'hiſtoriens, fut celui de Cicéron, qu'Auguſte protégeoit, & qu'il ſacrifia pourtant à Antoine, dans leur réconciliation.

Cicéron, ſi connu par ſon éloquence, s'éleva, par ſon eſprit, à la premiere dignité de la république; découvrit, & étouffa la conjuration de Catilina, dont il

ſe fit tant d'honneur auprès du ſénat, qu'on le conſidéra toujours depuis, comme le libérateur de la patrie.

Il haïſſoit Antoine ; & pour le rendre odieux au ſénat, il compoſa les diſcours que nous liſons aujourd'hui, & qu'il prononça avec tant de ſuccès, qu'il arma contre Antoine toute la ville, en faveur d'Auguſte, & obtint du ſénat le décret par lequel Antoine fut déclaré ennemi de la république : la douceur de ſe venger d'un ennemi ſi puiſſant, qui auroit eu même des raiſons pour ſe déclarer plutôt pour lui que pour Auguſte, par rapport à de vieilles obligations, fut aſſez grande, pour faire oublier à Antoine ſa généroſité ordinaire. Il ſacrifia ſon oncle, pour avoir Cicéron,

qui fut poignardé dans le tems qu'il fuyoit, par la trahiſon d'un de ſes affranchis. On porta ſa tête à Antoine, qui dit, en la voyant : *Mes vengeances ſont finies; & je ne prends plus de part à la proſcription.* Il voulut même, pour donner quelque conſolation à ſa famille, remettre entre les mains de Pomponia, ſa belle-ſœur, l'affranchi qui l'avoit trahi, qu'on fit mourir dans les tourmens. On dit que Fulvie inſulta quelque tems à la tête de Cicéron, & qu'elle ſe donna même le lâche plaiſir de percer ſa langue avec un poinçon d'or; après quoi, elle fut attachée à la tribune où ce grand orateur avoit prononcé ces funeſtes diſcours.

De tous les défauts d'Antoine le plus déplorable, ſans doute, c'eſt

c'eſt ſa foibleſſe pour Cléopatre ; les fautes, que cet amour lui fit commettre, furent toutes irréparables ; & il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'on puiſſe s'abandonner, avec ſi peu de reſſource, à toute la violence d'une paſſion amoureuſe. Cléopatre n'étoit pas dans ſa premiere jeuneſſe, lorſqu'Antoine commença de l'aimer ; Jules-Céſar l'avoit aimée longtems auparavant ; & l'on dit encore, que le fils aîné du grand Pompée ſoupira quelque tems pour elle.

Mais cette reine, dont les charmes ont été ſi funeſtes aux plus grands hommes de l'empire, a toujours trouvé le ſecret de conſerver ſa beauté ; & ſon eſprit ſouple ſe tournoit à toutes ſortes de caracteres, avec tant de

facilité, qu'elle ne manquoit jamais de plaire quand elle l'avoit entrepris. Avec tous ces avantages du corps & de l'eſprit, elle poſſédoit un très-riche & très-puiſſant royaume, dont elle étoit ſeule ſouveraine, depuis les amours de Céſar; ce qui lui donnoit lieu de faire paroître cette magnificence extraordinaire qui rehauſſoit tous ſes charmes. Figurons nous cette galère pompeuſe, qu'elle fit équiper pour aller trouver Antoine, qui l'avoit mandée, pour venir rendre compte de ſa conduite; car elle avoit tenu le parti des conjurés; figurons-nous, dis-je, cette galère, dont les beautés furent ſi grandes, que tout le monde quitta Antoine, aſſis alors ſur ſon tribunal, pour courir à ce ſpectacle, le plus beau qui fût ja-

mais ; ces voiles de pourpre, ces rames d'argent, cette pouppe couverte de brocard d'or, ces filles habillées en amour ; Cléopatre elle-même, couchée ſur un lit d'or, de la maniere qu'on repréſente Vénus endormie ; tout cela accompagné d'une douce ſymphonie qui, dans un tems calme, ſe faiſoit entendre ſur les eaux ; tandis que des parfums délicieux répandoient au-delà du rivage une odeur enchantée. Tout le peuple s'écria que c'étoit la déeſſe Vénus, qui venoit trouver le dieu Bacchus, Antoine n'étant pas fâché qu'on le fît reſſembler à ce dieu. Jamais on ne vit rien de ſi ſomptueux ; & jamais beauté ne parut ſi touchante, que celle de Cléopatre en cet équipage. La cour d'Antoine, auſſi ſenſible que

lui, ne put réſiſter à tant de charmes; on juge aiſément que la conduite de cette reine fut approuvée; & il étoit juſte qu'on pardonnât à ſa magnificence des démarches qu'elle pouvoit avoir faites contre les intérêts des triumvirs.

Ce qui paroît le plus ſurprenant, c'eſt que cette magnificence ne diminua jamais; elle augmenta même toujours; & l'on ne pouvoit comprendre que tous les revenus de l'empire, qu'Antoine répandoit avec profuſion, ne puſſent ſurpaſſer les dépenſes de Cléopatre, qui ne jouiſſoit alors que des revenus de ſon royaume. Elle avoit l'art de ſuppléer par ſon eſprit à tout ce qui pouvoit manquer à ſes dépenſes.

Elle étoit d'une très-noble &

très-ancienne famille plébéienne, & elle étoit veuve de Claudius dont elle avoit déja eu une fille. Elle épouſa Antoine; elle étoit encore jeune & belle, ayant l'eſprit vif & remuant, le cœur ſenſible à l'injure, porté à la vengeance, mêlant même à ſes ſentimens quelque choſe de farouche & de cruel, & n'ayant rien enfin des foibleſſes d'une femme; on verra pourtant bientôt qu'elle ne fut pas inſenſible à l'amour.

Octavie étoit ſœur d'Auguſte, & veuve de Marcellus; ſa beauté, au ſentiment même d'Antoine, ſurpaſſoit celle de Cléopatre; & ſa vertu étoit aſſez ſolide, pour interdire la médiſance à une ville où les perſonnes de ſon rang étoient peu vertueuſes, & où le monde ne reſpectoit point la qua-

lité des perſonnes dont la conduite n'étoit pas réguliere.

PORTRAIT D'AUGUSTE.

IL paroîtra peut-être extraordinaire qu'on veuille ſe ſoulever contre les ſentimens univerſellement reçus de preſque tout le monde, qui a fait paſſer Auguſte pour le modele qu'on devoit propoſer aux rois. Les hiſtoriens, ſur la foi deſquels on a jugé de ce prince, écrivoient preſque tous de ſon tems, & ſous ſon empire; & leurs louanges, toujours outrées, doivent, par cette raiſon, paroître extrêmement ſuſpectes : on doit, pour reconnoître parfaitement la vérité, ſuivre les faits indubitables de ſa vie; & ſelon l'enchaînement qu'ils

auront les uns avec les autres, on pourra, avec un peu de réflexion, demêler le véritable génie, le caractere, les vertus & les vices de ce prince, duquel il ſera toujours vrai de dire, quelque reſpect qu'on veuille avoir pour ſa mémoire, que ſa fortune fut toujours plus grande que ſon mérite & qu'on n'a jugé de celui-ci, que par rapport à l'autre.

La naiſſance d'Auguſte étoit médiocre, par rapport à la grandeur où il fut élevé, puiſque ſon pere étoit à peine chevalier Romain. Il n'a pourtant pas manqué d'hiſtoriens qui ont remonté juſqu'aux premiers ſiécles de la fondation de Rome, pour y trouver l'origine de ſa nobleſſe: il eſt fort sûr au moins, que ſa fa-

mille avoit très-peu d'éclat, & qu'elle vivoit dans une très-médiocre fortune.

La taille d'Auguſte étoit beaucoup au-deſſous de la médiocre, ſi l'on en croit Marathus, ſon affranchi, qui a écrit qu'il n'avoit que cinq pieds deux pouces de hauteur: il portoit auſſi des ſouliers fort hauts, pour réparer ce défaut aſſez conſidérable dans un grand prince. Il avoit d'ailleurs la figure agréable, les yeux vifs & difficiles à ſoutenir, quoiqu'il affectât beaucoup de bénignité, & qu'il eût une douceur concertée. Il étoit incommodé d'une foibleſſe à la cuiſſe gauche, qui le faiſoit tant ſoit peu boiter de côté-là.

Sa ſanté étoit très-mauvaiſe; & ſes maladies furent ſi fréquen-

tes, pendant le cours de ſa vie, qu'à peine le trouvoit-on un jour libre de toute incommodité.

Mais paſſons ces qualités qui ne ſont, pour ainſi dire, qu'accidentelles à Auguſte, & voyons s'il avoit véritablement les vertus qu'on lui a donné dans le portrait qu'on nous a laiſſé de lui.

La valeur, qui eſt la plus eſſentielle qualité des grands princes, n'a jamais paru dans Auguſte, non pas même dans un degré médiocre. Toutes les victoires, qui l'éleverent à l'empire du monde, furent l'ouvrage d'autrui; celle de Philippes eſt dûe au ſeul Antoine; celle d'Actium eſt l'ouvrage d'Agrippa, auſſi-bien que la défaite de Sextus-Pompeïus, où il fut ſi honteux à Auguſte d'avoir toujours reſté à fond de

cale, & de n'avoir paru que long-tems après l'action.

S'il eſt vrai qu'on doit juger des choſes, non pas par l'événement, mais par ce qui pourroit raiſonnablement arriver, il eſt aiſé de concevoir qu'Antoine, qui avoit vaincu à Philippes, avec tant de diſtinction & d'applaudiſſement, & qui avoit depuis raillé ſi ſouvent Auguſte ſur ſa maladie, le jour de la bataille, & ſur le ſonge ridicule de ſon médecin, qui le fit ſortir de ſon camp ; il eſt, dis-je, aiſé de concevoir qu'Antoine, après pluſieurs actions d'éclat, ſeroit devenu le maître d'Auguſte, ſans cette fortune qui prit ſoin, pour élever ce dernier, de donner à l'autre une paſſion violente, qui rendit ſon nom & ſa valeur inutiles.

La clémence, dont on a fait, pour ainſi dire, la principale vertu d'Auguſte, s'accommode mal avec les horreurs de la proſcription, dont il prolongea ſeul le cours; mais, ſans parler de ces tems terribles, que l'ambition monſtrueuſe de trois hommes a rendus les plus malheureux qui puiſſent être, on trouve chez Auguſte des cruautés auxquelles il a eu part tout ſeul, & qui ne peuvent être excuſées par l'exemple entraînant de ſes collégues.

Après la bataille de Philippes, à la victoire de laquelle il avoit ſi peu contribué, quelles furent les cruautés qu'il exerça à l'égard des malheureux priſonniers, qui lui furent préſentés! Celui qui demandoit, pour toute grace, de lui accorder la ſépulture, en reçut

pour réponſe : *que les oiſeaux le mettroient bientôt en état de n'en avoir pas beſoin.* Quelle fut ſa barbarie, quand il voulut obliger le pere & l'enfant de combattre enſemble, dans le tems qu'ils lui demandoient la grace l'un de l'autre, de la maniere la plus touchante ! Et il ſe donna le lâche plaiſir de les voir égorger tous les deux, ſur ce qu'ils refuſerent de ſervir de gladiateurs.

Il eſt sûr qu'après la mort d'Antoine, il fit tuer ſon fils Antyllus, qui s'étoit refugié dans le mauſolée que Cléopatre avoit fait élever à ſon pere, croyant trouver un aſyle dans un lieu qui lui paroiſſoit ſi ſacré ; &, en effet, il étoit d'un vainqueur généreux d'épargner les enfans d'un homme qui, pendant tout le tems qu'ils

avoient été unis, & tout le cours de leur inimitié & de leur guerre, lui avoit donné tant de marques de généroſité. Ce fut dans ce même tems qu'il fit mourir Céſarion, fils du grand Jules & de Cléopatre qui, après la défaite d'Antoine, tâchoit de ſe ſauver en Ethiopie. Il ſemble qu'Auguſte devoit au moins faire grace au ſang de ſon pere.

Si l'on ajoûte à toutes ces cruautés les rigueurs avec leſquelles il fit mourir une infinité de gens de qualité, pour avoir aimé ſa fille Julie, qui donnoit tant de lieu à leurs amours, on trouvera qu'Auguſte a été moins clément qu'on ne dit; & il ne faut ajoûter, pour découvrir parfaitement, ſur cet article, ſon véritable génie, que ce qui lui

arriva, lorſque, jugeant des criminels, & ſe laiſſant aller à ſon penchant ſanguinaire qui lui étoit ſi naturel, Mécénas ou Agrippa, (on ne ſçait lequel des deux,) ne pouvant l'aborder, à cauſe de la foule, lui envoya des tablettes où étoient écrits ces mots : *Retire-toi, bourreau.* Apparemment ce favori connoiſſoit bien le prince; & il faut que ſa cruauté fût bien outrée, pour qu'on oſât le corriger ſi violemment. Enfin il eſt sûr qu'il a fait mourir tant de gens, qu'on ne trouvoit point de jour, dans les premieres années de ſon empire, qui ne fût marqué du ſang de quelque perſonne conſidérable.

Je ſçais que, dans la ſuite de ſon empire, il pardonna à Cinna; mais tout le monde ſçait auſſi que ce

fit une inſpiration de Livie ſa femme, qui voulut tâcher de gagner par la douceur, ce qu'il n'avoit pu, depuis long-tems, avoir par les ſupplices : car, quoique tous les jours il fît mourir quelque conjuré, ou véritable ou prétendu, les conſpirations étoient toujours plus fréquentes ; & elles ſe formoient, pour ainſi dire, du ſang & ſous la cendre de ceux qu'on immoloit. On craignoit d'ailleurs dans Cinna le nom & la réputation de ſon aïeul maternel, le grand Pompée, dont les partiſans cachés étoient encore en grand nombre.

La clémence étoit peut-être la vertu qui manquoit le plus à Auguſte ; c'eſt celle dont on l'a loué davantage, par la raiſon, qu'il n'eſt point de vertu que nous ſouhaitions davantage qu'on nous attribue

que celle que nous n'avons point.

L'éducation qu'il donna à l'une & à l'autre Julie, fut telle que ces deux princeſſes furent les plus proſtituées perſonnes de l'empire; & il y eut aſſurément beaucoup de ſa faute dans les complaiſances qu'il eut au commencement pour elles.

Venons à cet eſprit d'Auguſte tant vanté, & qu'on ne ſçauroit tout-à-fait lui conteſter. On prétend qu'il étoit le plus habile politique de ſon tems : il eſt vrai qu'il étoit parfaitement le maître du dehors de lui-même, ſçachant cacher mieux que perſonne les deſſeins qu'il avoit conçus; ſoit que naturellement il eût ce talent merveilleux, ſoit qu'il l'eût acquis par art & par étude. Il eſt sûr qu'il pâliſſoit & rougiſſoit facilement, changeant, comme il

vouloit, de couleur & de maintien ; ce qui l'a fait comparer par l'un de ſes ſucceſſeurs, au caméléon, qui ſe rend propres toutes les couleurs qui lui ſont préſentées. Il prenoit à l'avance mieux que perſonne, les moyens pour la réuſſite d'une entrepriſe. Il ſçut diſſimuler les chagrins qu'il avoit contre Antoine, tant qu'il en eut beſoin pour ſoutenir la guerre contre les reſtes du parti de Pompée. Il ne manquoit pas de même à trouver des prétextes ſpécieux de rupture, quand ſes intérêts le demandoient. Il ſçavoit d'ailleurs merveilleuſement comment il falloit s'y prendre pour remettre l'abondance dans Rome, pour gagner l'eſprit du peuple par des jeux, des ſpectacles & des largeſſes ſouvent très-médio-

cres, mais bien ménagées. Il ſçavoit orner la ville, & y mettre des beautés magnifiques; & on doit convenir qu'il avoit beaucoup d'eſprit & d'induſtrie pour toutes ces choſes. C'eſt cette induſtrie & cette adreſſe dont il portoit le ſymbole dans un cachet dont il ſe ſervit long-tems, où étoit gravé le ſphinx; mais ce n'eſt point cet eſprit qui convenoit au maître du monde: on vouloit dans lui un génie plus étendu, plus grand, plus libre, plus ouvert; & c'eſt de lui qu'on diſoit avec quelque raiſon, qu'il étoit plus propre à être édile qu'à être empereur.

Tout ſon eſprit pourtant, & cette ſage politique dont il ſe piquoit, ne l'empêcherent pas de faire ſouvent de très-grandes fau-

tes. En eſt-il une plus conſidérable que celle qu'il fit en plein ſénat, lorſqu'il y lut les lettres qui contenoient les débauches de ſes filles exilées ; qu'il y déclama contre leurs impuretés & qu'il exagéra ſa propre honte ? faute qu'il reconnut bien-tôt après, quand il dit dans une de ſes réflexions : *Je n'aurois pas fait une telle manœuvre, ſi Agrippa ou Mécénas avoient vécu.*

Pour moi, il me ſemble qu'Auguſte étoit ſi fort éloigné d'avoir les qualités d'un dieu, qu'on trouve, au contraire, dans lui mille baſſeſſes, & mille petiteſſes indignes d'un grand prince ; cette avarice, par exemple, dont il donna ſi ſouvent des marques, & qui lui fut reprochée ſi adroitement par ce poëte qui faiſoit tous les

jours quelque épigramme à ſa louange, ſans jamais en tirer aucune récompenſe, & qui, un jour qu'Auguſte s'aviſa de faire des vers pour lui, & de les lui donner, tira quelques deniers de ſa poche pour les payer, en lui diſant : *Je les payerois mieux ſi j'étois plus riche.*

On ne ſçauroit encore oublier ſur ce ſujet, ce que fit un ſoldat qui, dans le tems qu'Auguſte étoit à la campagne, ayant pris un hibou vivant qui, depuis pluſieurs années, empêchoit, par ſes cris, ce prince de dormir, le lui porta, s'attendant à une grande largeſſe; mais ne ſe voyant donner que la valeur de vingt-cinq livres : «C'eſt bien peu, dit-il, en le laiſſant échapper: j'aime mieux qu'il vive.»

On doit mettre parmi les baſſeſſes d'Auguſte ſon eſprit fou &

dangereux pour toutes ſortes de commerce. Il eſt amoureux des femmes des ſénateurs; mais c'eſt pour en arracher le ſecret de leurs maris. Il choiſit un ſucceſſeur, l'un des plus méchans hommes de l'empire, qu'il n'aime point naturellement, & qui n'eſt pas de ſa famille; mais c'eſt pour ſe faire regretter après ſa mort. Il fait faire des propoſitions d'accommodement à Cléopatre, les plus honnêtes & les plus recevables; mais c'eſt pour la trahir, & pour la mener à Rome en triomphe. Tout cela n'eſt point d'un grand homme. Jules, ſon pere, en uſoit tout autrement.

On peut ajoûter ici les exceſſives ſuperſtitions qui lui faiſoient ajoûter foi à tous les préſages les plus ridicules que la crédulité des

peuples avoit établis. C'eſt par un même principe qu'il craignoit ſi fort le tonnerre, qu'il lui fit bâtir un petit temple à Jupiter tonnant, à l'entrée du capitole. Il y a mille autres pareilles petiteſſes, en quoi on peut dire encore qu'il imitoit bien mal Jules-Céſar.

S'il eſt permis de juger des véritables qualités d'Auguſte, il me ſemble qu'on peut dire de lui, qu'il fut ambitieux, fort diſſimulé, & fort heureux.

PORTRAIT D'OCTAVIE.

LEs hiſtoriens nous en parlent comme d'une perſonne la plus belle qui fut alors, & qui ſçut mieux aſſortir les graces brillantes, avec celle de la modeſtie & de la douceur. Jamais femme ne fut plus délicate ſur ſes devoirs. Pour l'exciter à les remplir, il ne falloit que les lui montrer, ſi toutefois il étoit poſſible qu'elle en ignorât, ou qu'elle en perdît un ſeul de vue. La force & l'étendue de ſon génie parurent dans tous les événemens qui l'intéreſſerent en tant de façons; ainſi ce ſeroit un détail inutile que de s'étendre ſur ſon caractere ; il ſe verra ſuffiſamment dans les faits.

Si, pour ſoutenir ſes vertus, elle n'avoit eu devant les yeux que de bons modeles, ſa propre gloire l'auroit aſſez engagée à les imiter. Mais quand on a des ſentimens combattus par des exemples, la victoire devient difficile; auſſi fut-elle toujours obligée de ſe roidir contre la corruption générale. Ce beau ſiécle, qui, par une tradition vulgaire, fait appeller chaque régne heureux, un ſiécle d'Auguſte, ne fut pas d'abord auſſi tranquille, auſſi floriſſant, que le chante Horace dans ſes poëſies. Les ravages du Triumvirat en ſont des preuves bien éclatantes.

Mœurs des Dames Romaines.

Lorſque les triumvirs n'eurent plus des concurrens à craindre, leurs

leur domination devint plus paisible dans le sein de l'état ; mais Octavie ne trouva guère plus d'agrément à la cour : le rang qu'elle y tenoit, la mettoit en relation avec des femmes qui sembloient avoir abjuré toutes les loix de la pudeur. Les auteurs contemporains en font d'étranges descriptions, & leur attribuent tous les déréglemens de Rome. « Dans ces tems, disoient-ils, si féconds en vices, la dépravation commença par de fréquentes infidélités dans les mariages : de cette source elle se répandit sur toutes les familles, & bientôt inonda tout le peuple & tout le pays. Les filles d'un âge déja mûr s'amusoient encore à des jeux puérils, & prenoient plaisir à se faire enseigner les danses lascives des

Ioniens ; elles y façonnoient leurs attitudes, & en fort peu de tems elles y devenoient ſçavantes ; car dès la tendre jeuneſſe elles s'exerçoient en danſant à figurer les mouvemens de la plus molle volupté. Le mariage ne les rendoit pas plus modeſtes. Rien n'étoit plus licencieux que leurs repas ; elles y donnoient carriere à tous leurs deſirs, & les maris ne s'en formaliſoient point ; tant leur politeſſe étoit commode. On avoit beau dire qu'il eſt juſte de ſe venger d'un homme qui nous deshonore ; Galba n'étoit pas de cette opinion : il prie à ſouper chez lui, Mécénas ; & le voyant s'attendrir auprès de ſa femme, il fait auſſi-tôt ſemblant de dormir. Un autre ſurprend la ſienne en adultere ; & loin d'en punir le

complice, ou par le fouet, ou par le fer, comme on faiſoit alors, il l'en quitte pour une ſomme à l'eſtimation. Lorſqu'on choiſiſſoit un amant, on n'examinoit point s'il avoit de l'eſprit, de la bonne mine, de la naiſſance, de la valeur, mais s'il étoit riche. Un bon facteur de négoce, qui payoit bien, étoit préféré. Les hommes trouvoient auſſi de quoi choiſir; car il y avoit trois claſſes de femmes galantes; des dames de qualité, des affranchies, & des courtiſanes. Ceux qui ne craignoient point les périls & les difficultés préliminaires, s'attachoient à celles du premier ordre, quoiqu'il y eût avec elles plus d'allarmes que de plaiſir. Les autres ſe fixoient à la ſeconde claſſe, parce qu'avec une affranchie le com-

merce étoit plus sûr. D'autres enfin, parce qu'il étoit plus libre & plus facile avec les courtisanes, s'en tenoient-là. Dès-lors une comédienne avoit l'art de faire dépenser à un homme tout son bien, de le miner en peu d'années, & de lui enlever sa réputation avec son argent. La coqueterie avoit sa prudence & sa politique. Une femme sçavoit partager ses graces, sans mécontenter personne. Villius étoit si glorieux d'avoir la fille de Sylla pour maîtresse, que la seule idée de ce nom suffisoit pour l'éblouir, & charmoit tellement sa vanité, que quelquefois, en qualité de galant honoraire, il se morfondoit à la porte de Fausta, tandis qu'elle étoit enfermée avec un homme de néant. »

On voit dans ce détail, que les

uſages de nos jours, en fait de galanterie, ne ſont pas tous auſſi modernes qu'on pourroit croire, & qu'en toutes ces pratiques notre ſiécle n'a pas l'honneur de l'invention.

Voilà les mœurs de la plûpart des dames Romaines, avec qui la jeune Octavie étoit obligée de vivre; mais un commerce ſi contagieux ne donna nul atteinte à ſa ſageſſe. Elle fut mariée à Marcellus, perſonnage conſulaire, & de grande réputation. Les deux filles qu'elle en eut, l'attacherent encore plus tendrement à un mari qu'on ne pouvoit trop eſtimer. Ils vécurent enſemble avec tous les agrémens d'une étroite union; mais dans le tems qu'elle étoit groſſe, pour la troiſieme fois, la mort vint rompre des nœuds ſi

doux. Quoiqu'elle reſſentît vivement cette perte, elle fit taire ſa douleur avec une ſupériorité de raiſon qui ne la quitta jamais; car elle ſoutint toujours tous ſes malheurs avec la même dignité, ſans oſtentation & ſans foibleſſe. Beaucoup de grandeur dans ſes ſentimens la rendoit ſimple dans ſes manieres.

Suite des Mœurs des Dames Romaines.

Tous les ſiécles ſe reſſemblent parfaitement ſur les uſages qui procédent immédiatement du cœur des hommes; parce que la cauſe étant toujours la même, elle produit toujours les mêmes effets.

De tous les uſages il n'en eſt point dont on obſerve davantage la reſſemblance, que celui de la galanterie. Les Romains, chez

qui nous allons toujours volontiers chercher nos exemples, vivoient, à cet égard, dans le beau ſiécle de la république, à-peu-près comme on vit aujourd'hui parmi nous.

La galanterie y avoit paſſé en débauche & en coutume autoriſée. Le déréglement des femmes du premier ordre y étoit ſi commun, qu'on étoit ſurpris d'en trouver quelques-unes qui fiſſent l'exception de la régle ; & quoiqu'il ſe trouvât, parmi les Romains, quelque époux délicat, comme il s'en trouve parmi nous, il eſt conſtant qu'en général, les maris étoient peu effarouchés de la mauvaiſe conduite de leurs femmes, & étoient le plus ſouvent les meilleurs amis de leurs amans.

Ce que je trouve encore de

plus parfaitement ſemblable à nos uſages, c'eſt que les plus honnêtes gens parmi eux, étoient les plus expoſés aux infidélités de leurs femmes ; de telle ſorte qu'à peine trouve-t-on quelqu'homme illuſtre dans le dernier ſiécle de la république, qui ne puiſſe ſervir de modele aux maris infortunés de nos jours.

Le premier des Romains étoit, ſans conteſtation, Jules Céſar ; il n'avoit que trente-neuf ans ; c'étoit l'homme du monde le mieux fait, le plus aimé des femmes, & du plus rare mérite qui fût jamais.

Tout le monde ſçait cependant le commerce de ſa femme Pompeïa avec Clodius ; on ſçait l'éclat effroyable que fit l'aventure arrivée au ſacrifice de la Bonne-Déeſſe, & les affaires qu'elle at-

tira à Clodius. On admira ſurtout l'eſprit avec lequel Céſar, qui ne vouloit point ſe brouiller avec Clodius, ſe tira de cette intrigue, en répudiant ſa femme qu'il ſoutint être innocente, mais non pas exempte de ſoupçon : *Qualem decebat eſſe Cæſaris uxorem.*

Il n'y à perſonne qui ne puiſſe ſe conſoler d'un pareil malheur, quand il viendra à conſidérer que Jules-Céſar n'en a pas été exempt.

Pompée, ce fameux rival de Céſar, cet homme appellé *Grand* dès l'âge de vingt-cinq ans, revenant de la guerre contre Mithridate, apprit de ſi étranges choſes de la conduite de ſa femme Mutia avec Jules Céſar, qu'il ne put s'empêcher de la répudier ; il ne laiſſa pourtant pas de s'u-

nir, quelque tems après, de la maniere du monde la plus étroite, avec Céſar; & ſa femme Mutia ne laiſſa pas de ſe marier, dans la ſuite, avec un homme de meilleure maiſon que Pompée; tant il eſt vrai que ces grands hommes étoient fort traitables ſur cette matiere.

Je trouve pourtant que Pompée ne fut trahi par ſa femme, que dans ſon abſence; au lieu que Céſar le fut par la ſienne, pour ainſi dire, en face, & dans la fête la plus célébre & du plus grand éclat.

Marc-Antoine le triumvir, qui avoit un mérite rare pour les femmes, vit l'infidélité de ſa premiere avec Dolabella; mais il ne laiſſa pourtant pas d'être toujours très-étroitement de ſes amis; & il y

a apparence qu'il n'ignora pas la paſſion de Fulvie, ſa ſeconde, pour Auguſte, qui n'étoit pas aſſez diſcret ni aſſez de ſes amis pour lui laiſſer ignorer un ſecret ſi chagrinant.

Et s'il eſt vai, comme l'ont cru pluſieurs, qu'il avoit épouſé Cléopatre; il eſt sûr qu'il étoit excellement trompé par cette reine d'Egypte, qui voyoit en ſecret Dellius, ſous le prétexte qu'il étoit l'ami & le confident d'Antoine.

Le pere de Brutus le conjuré vit les amours de ſa femme Servilie avec Céſar; & il entendit dire publiquement dans la ville, que Brutus en étoit fils. Servilie étoit ſœur utérine de Caton, ce farouche philoſophe, ce vertueux rigide; & les amours de Céſar avec

elle ne finirent point ; car, à travers mille galanteries, auxquelles Jules Céſar ſe donnoit, il conſerva toujours ſa paſſion pour Servilie qui revint toujours à lui.

Luculle, cet homme dont la douceur, les grandes actions & la ſomptuoſité n'ont été ſurpaſſées par qui que ce ſoit, éprouva le même ſort que les autres, avec ſa femme Claudia, qui pouſſa ſa débauche & la perverſité de ſa conduite juſqu'à s'abandonner à ſon propre frere, d'une maniere ſi publique & ſi ſcandaleuſe, qu'elle ne fut enfin ignorée de perſonne.

Son pere n'avoit pas été plus heureux ; & tout le monde ſçait à quels excès Cécilie, mere de Luculle, s'étoit portée, juſque-là qu'il fallut tout le mérite de ſon

fils, pour n'en être pas terni.

On n'auroit jamais fait, ſi l'on vouloit pourſuivre tous les exemples que l'hiſtoire fournit ſur cette matiere. Ce ſiécle étoit parfaitement, comme le nôtre, plein de débauches, de paſſions, & de foibleſſes.

Il faut pourtant convenir qu'il ſe trouvoit, parmi tant de déréglemens & de corruption, quelques femmes d'une vertu ſi rare & ſi ſublime que je doute qu'on puiſſe en trouver aujourd'hui de plus grande.

Octavie, la troiſieme femme d'Antoine, & la ſœur d'Auguſte, eſt le caractere le plus élevé, le plus beau qu'on puiſſe imaginer. Tout l'invitoit à être infidele; rien ne fut capable de lui en donner la moindre envie.

Livie, femme d'Auguſte, maîtreſſe abſolue de l'empire, & de

[illegible] lui-même, qui ne [illegible] que par ſes yeux, & [illegible] prévention étoit extrême [illegible] pour la plus raffinée qui fût [illegible], ne s'attira pas même un [illegible] trait de médiſance ou de ca[illegible]nie ſur ſa conduite.

Cornélie, la derniere femme de Pompée, dont la fidélité & le grand cœur ont été le ſujet de l'admiration de tous les ſiécles, mérita qu'on dît qu'elle étoit encore plus illuſtre que ſon époux, & le vainqueur de ſon époux.

On trouvoit encore dans le portrait de la femme de Paul-Emile un grand caractere de vertu. On en trouvoit un encore plus grand & plus magnanime dans Porcia, femme de Brutus. Tout le monde ſçait ces hiſtoires, & il ſuffit de dire qu'en cela notre ſiécle ne ſurpaſſe pas celui de Céſar.

Portrait de Livie.

Livie étoit d'un caractere doux & poli, joignoit à beaucoup d'eſprit une connoiſſance profonde de toutes les ſciences & une politique fine & recherchée, qui lui faiſoit ſi ſouvent donner des conſeils juſtes & heureux dans l'exécution. Elle étoit belle, mais d'une conduite irréprochable; tous les auteurs ſe ſont récriés là-deſſus. On n'a jamais ſoupçonné qu'elle ait eu aucune galanterie. D'ailleurs elle ſe piquoit peu de cette vertu ſévere qui condamne les plaiſirs des autres; elle étoit bien-aiſe, au contraire, qu'Auguſte trouvât des plaiſirs étrangers, & contribuoit elle-même à le rendre ſenſible pour les belles perſonnes

afin, ſans doute, de le détourner de tout autre commerce d'une plus dangereuſe conſéquence, & pour être la maîtreſſe des perſonnes qu'il honoroit de ſa bienveillance. Elle étoit ſuperbe & ambitieuſe; mais elle ſçavoit ſi bien ſe déguiſer, & ſa complaiſance pour Auguſte étoit ſi grande, & paroiſſoit ſi naturelle, que ce prince ne s'apperçut que fort tard, qu'il y eût de la politique dans ſon amour.

La ſervitude dans laquelle Livie tenoit Auguſte, eſt peut-être l'endroit de la vie de ce prince, qui nous découvre davantage ſes foibleſſes, & les chagrins inévitablement attachés à la condition humaine, dans quelque haut rang qu'elle puiſſe être.

Portrait de Julie.

Peut-on ſe perſuader que l'éducation qu'Auguſte donna à ſa fille, ait pu contribuer à la rendre d'une proſtitution ſi publique, qu'elle n'étoit ignorée de perſonne dans l'empire ?

J'aimerois mieux croire que la perverſité de ſon naturel, avec un peu de négligence que les embarras d'une empire nouvellement établi, cauſerent, contribua tout-à-fait à la perdre dans un tems où le vice régnoit ſi abſolument.

La douceur dont on uſa, dans le commencement de ſes galanteries, les augmenta ; & les violences qu'on voulut faire enſuite pour guérir un mal qui avoit déja pris dans le cœur de ſi profondes racines, ne firent que l'irriter.

On eſt bien embarraſſé quand il s'agit de s'oppoſer au penchant d'une perſonne galante ; auſſi Auguſte diſoit toujours qu'il falloit traiter délicatement Julie & la république.

C'eſt cette Julie qui lui coûta des chagrins ſi cuiſans, & pendant ſi long-tems. Sa fille étoit la fable de la ville, le ſujet des ſatyres des poëtes, & des pointes malignes des mécontens. Le pouvoir abſolu d'Auguſte ne pouvoit ſupprimer ces foibles reſtes de la liberté, ſi mortifians pour le prince.

Il eſt vrai que Julie étoit la plus aimable perſonne qui fût à Rome. Sa beauté étoit touchante ; & ſon eſprit vif, ſolide & délicat. Elle avoit une connoiſſance des belles-lettres, qui rendoit ſa

converſation la plus agréable du monde.

Tous ceux qui ſe diſtinguoient à Rome par leur mérite ou leur naiſſance, ſoupirerent pour Julie; & trouvant dans cette princeſſe des diſpoſitions naturelles à l'amour, pluſieurs oſerent lui découvrir leurs ſentimens. Tant d'hommages rendus à ſa beauté, l'engagerent dans une conduite ſi déréglée, qu'Auguſte, dont la lâche complaiſance pour ſa fille avoit ſouffert juſques-là ſes déréglemens, voulut enfin y remédier; mais il ſe ſervit d'un remede ſi violent, qu'il donna lieu à ſes ennemis de l'accuſer, peut-être à tort, d'avoir pour Julie des ſentimens peu réglés; & l'on attribua à une ſecrette jalouſie ce qu'il ne fit peut-être que par le reſ-

ſentiment que lui donna un libertinage qui le deshonoroit.

Quoi qu'il en ſoit, il en coûta la vie à Antoine, fils du triumvir, reſte malheureux de ce grand ennemi d'Auguſte, pour avoir plu à Julie, par ſes belles qualités; & Quintus-Criſpinus, Appius-Claudius, Scipion & Sempronius-Gracchus, hommes d'une probité reconnue, & dont Auguſte avoit ſouffert long-tems la paſſion pour Julie, avec une infinité d'autres des deux ordres, éprouverent, pour la même raiſon, le triſte ſort du fils d'Antoine.

Ceux qui ont ſoupçonné Auguſte d'avoir un peu trop aimé Julie, attribuent à cette princeſſe une averſion effroyable pour ſon pere, & diſent que ce fut plu-

tôt pour ſe venger de cette averſion, que pour la punir de ſes fautes, qu'il l'exila dans l'iſle de Planaſia.

Cette princeſſe ſortit de Rome, avec ſa fille, auſſi appellée *Julie*, & depuis peu mariée à Lucius-Paulus, qui paya chérement l'honneur d'appartenir de ſi près à l'empereur. Scribonie voulut les ſuivre dans cet exil, pour s'éloigner d'un lieu où elle ſe voyoit dans un triſte état, & écartée pour jamais du rang qu'elle avoit occupé. La mere & la fille, toutes deux également débauchées, devinrent l'opprobre de Rome; & par cet exil, Auguſte a éterniſé la mémoire des indiſcrétions de leur vie.

Qu'on porte maintenant envie à la félicité d'Auguſte. Cette for-

tune qui lui fait vaincre ſes ennemis, & qui l'élève à l'empire du monde, le ſoumet à une femme qui fait périr toute ſa famille, & dont il faut qu'il reſpecte les caprices. Enfin cette fortune lui fait élever une fille qui le deshonore par des excès. Si quelqu'un ſe fût aviſé de faire l'hiſtoire ſecrette de ce prince, & qu'il nous eût révélé tous ſes chagrins, ſes maladies, ſes craintes, & ſes inquiétudes, peut-être que nous jugerions qu'Auguſte fut malheureux dans le plus haut rang de l'univers.

Portrait du Marquis de Bedemar.

UN miniſtre que Philippe III avoit en Italie, & qui n'étoit pas ſi modéré que lui, entreprit de le tirer d'embarras. C'étoit don Alphonſe de la Cueva, marquis de Bedemar, ambaſſadeur ordinaire à Veniſe, l'un des plus puiſſans génies, & des plus dangereux eſprits que l'Eſpagne ait jamais produit. On voit par les écrits qu'il a laiſſés, qu'il poſſédoit tout ce qu'il y a dans les hiſtoriens anciens & modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparoit les choſes qu'il raconte avec celles qui ſe paſſoient de ſon tems. Il obſervoit exactement les différences & les reſſemblances des affaires, & com-

bien ce qu'elles ont de différent, change ce qu'elles ont de ſemblable. Il portoit d'ordinaire ſon jugement ſur l'iſſue d'une entrepriſe, auſſi-tôt qu'il en ſçavoit le plan & les fondemens. S'il trouvoit, par la ſuite, qu'il n'eût pas deviné, il remontoit à la ſource de ſon erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude il avoit compris quelles ſont les voies sûres, les véritables moyens, & les circonſtances capitales qui préſagent un bon ſuccès aux grands deſſeins, & qui les font preſque toujours réuſſir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation & d'obſervation des choſes du monde, l'avoit élevé à un tel point de ſagacité, que ſes conjectures ſur l'avenir paſſoient preſque dans

le

le conſeil d'Eſpagne, pour des prophéties : à cette connoiſſance profonde de la nature des grandes affaires étoient joints des talens ſinguliers pour les manier ; une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable ; un inſtinct merveilleux pour ſe connoître en hommes ; un air toujours gai & ouvert, où il paroiſſoit plus de feu que de gravité ; éloigné de la diſſimulation juſqu'à approcher de la naïveté ; une humeur libre & complaiſante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer ; des manières tendres, inſinuantes & flateuſes, qui attiroient le ſecret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir ; toutes les apparences d'une entiere liberté d'eſprit dans les plus cruelles agitations.

PORTRAIT DE NÉRON.

NÉRON fut fils d'un pere qui, en le voyant naître, dit que de lui & d'Agrippine il ne pouvoit jamais ſortir rien de bon. Le ciel qui le deſtinoit pour être le fléau de Rome, l'horreur de ſon ſiécle, & l'exécration de la poſtérité, lui donna tous les avantages du corps, & quelques ombres de vertus qui pouvoient prévenir d'abord en ſa faveur les yeux & les inclinations ; mais en même tems la nature raſſembla dans ſon ame corrompue tous les vices qui peuvent faire un méchant homme ; & la fortune ayant, par les crimes les plus noirs, joint à ſa pente vicieuſe l'empire de l'univers, elle le mit en pouvoir de

donner un plein eſſor à ſes mauvaiſes inclinations.

Il ne fut pas [illegible]ôt maître de l'empire, que la pente naturelle qu'il avoit aux plaiſirs, lui fit oublier tout ce qu'il devoit à Octavie; quelque belle, jeune & vertueuſe qu'elle fût il s'en dégoûta; & ſi Burrhus & Sénéque [illegible] avoient eu l'adreſſe d'amuſer ſes premieres inclinations, en les tournant ſur des jeunes eſclaves, les principales dames Romaines auroient été dès-lors les victimes malheureuſes de ſes débordemens.

Néron cachoit encore la méchanceté de ſon ame ſous les ombres de quelques vertus maſquées. Il étoit bien fait de ſa perſonne, dans la fleur de ſa jeuneſſe, le viſage beau, à la réſerve de ſes yeux qu'il avoit trop durs & trop fa-

touches ; il danſoit d'un air ſurprenant ; chantoit bien, quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix ; touchoit avec délicateſſe de la harpe & autres inſtrumens ; ſe piquoit de faire parfaitement des vers, juſqu'à être jaloux de Lucain. Il aimoit & connoiſſoit les beaux arts, donnoit avec prodigalité & ſe plaiſoit dans l'éclat & dans la magnificence des bâtimens, des meubles, des habits & des ſpectacles, juſqu'à créer un ſurintendant de l'élégance de ſes plaiſirs.

PORTRAIT D'ÉPICARIS.

C'ÉTOIT une jeune Gréque, qui n'avoit que dix-ſept ans lorſque Néron en devint amoureux. Elle étoit née eſclave, dans la maiſon d'Antoine, & ſe piquoit

comme l'affranchi de Pallas, de la vaine gloire de deſcendre des anciens princes d'Arcadie. Pour appuyer cette imagination, la nature lui avoit donné un cœur de reine, un eſprit d'une vivacité, d'une pénétration & d'une prudence admirable, une généroſité digne du trône, une fermeté d'ame à l'épreuve, une beauté qui, dans ſa naiſſance, effaçoit tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans Rome; & quoique ſon tempérament la portât aux plaiſirs, un principe de grandeur & d'ambition l'avoit tellement rendue maîtreſſe de cette pente, qu'elle ne s'y laiſſoit emporter qu'à propos, & ſuivant les vues de ſa fortune & de ſon intérêt.

PORTRAIT DE SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE.

LA morale rigide, dont il remplit ſes écrits, ne l'empêcha pas d'être le plus avare, le plus ambitieux & le plus diſſimulé de tous les hommes; ſon hypocriſie lui donna une haute réputation dans une cour corrompue, par l'adreſſe qu'il avoit de s'attribuer tout ce que Néron, dans ſa jeuneſſe, faiſoit de vertueux & de juſte; de rejetter ſur lui & ſur ſes mauvaiſes inclinations tout ce qu'il faiſoit de mal. Son cœur n'étoit pas même inſenſible à l'amour. Ce penchant ſecret cauſa ſon exil; & rappellé par Agrippine à la cour de Claudius, pour inſtruire Néron, il fut un des principaux amans de cette impéra-

trice; mais après qu'il eut tenu d'elle toute ſa fortune, l'ingratitude dont il paya ſes bienfaits juſqu'à la décréditer par politique, & la déchirer cruellement après ſa mort, pour plaire à Néron, font bien voir que, malgré ſes écrits, il nous impoſe; il ſacrifie tout à la fortune & à ſon intérêt.

On ne reconnoît point à ce qui ſuit le commencement du portrait de ce philoſophe dont les hiſtoriens de ſon tems font le plus grand éloge.

Il étoit à table avec ſa femme & ſes amis, à la vue deſquels il reçut cet ordre, (de mourir,) avec une fermeté qui ne démentit point la réputation que la philoſophie lui avoit acquiſe. Il demanda la liberté de faire ſon teſtament; mais comme Néron vouloit profiter

de tous ſes grands biens, cette permiſſion lui fut refuſée. Alors ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui : « On ne veut pas, leur dit-il, que je reconnoiſſe le mérite de mes amis, en leur faiſant part de mes richeſſes ; mais, à leur défaut, je vous laiſſe quelque choſe de plus précieux, c'eſt l'exemple de ma vie pour en profiter. » Voyant enſuite couler leurs larmes, il s'efforça de les conſoler, & de les affermir : « Où ſont, leur dit-il, ces préceptes de ſageſſe que je vous ai donnés ? Où ſont ces réſolutions contre tous les accidens funeſtes de la vie ? La cruauté de Néron vous étonne-t-elle ? & celui qui a fait mourir ſa mere, ſa femme & ſon frere, devoit-il épargner ſon précepteur ? »

Il embraſſa enſuite ſa femme ;

&, bien loin de la détourner de la réſolution qu'elle prit de ſe faire mourir avec lui, il l'excita de ſe donner cette gloire digne du ſang de Pompée dont elle ſortoit, & d'une véritable Romaine. Ils ſe firent donc en même tems tous deux couper les veines; mais Sénéque, pour épargner à ſa chere Pauline le déplaiſir de le voir expirer, ſe fit porter dans un bain préparé dans une autre chambre; & prenant avec ſes mains de l'eau qui étoit teinte de ſon ſang, il en arroſa ſes domeſtiques, en diſant, que c'étoit la libation du ſacrifice qu'il offroit de ſa vie à Jupiter le Libérateur; mais Néron averti du deſſein que la femme de Sénéque avoit pris de ſe faire mourir en même tems que lui, & craignant que

cette mort ne le rendît encore plus odieux, il dépêcha avec tant de promptitude un exprès, qu'il arriva assez tôt pour prévenir ses derniers soupirs. On lui ferma les veines, dans le tems qu'elle avoit déja perdu la connoissance; mais étant sauvée de ce péril, elle vécut peu; & la perte qu'elle avoit faite de la plûpart de son sang, lui laissa une pâleur qui fut une marque glorieuse de son courage & de l'amour qu'elle avoit eu pour son mari.

Portrait de Scipion.

Scipion (*) étoit un brave capitaine, mais qui eſtimoit ſa vie ce qu'elle valoit; & jamais ſoin ne fut plus légitime que celui qu'il en prenoit.

Il ſe conſervoit pour forcer Annibal d'abandonner honteuſement le fruit de ſeize victoires, pour tailler en piéces à ſes yeux, dans ſon propre pays, ſon armée invincible, & ſoumettre Carthage à cette même Rome qu'elle avoit réduite aux dernieres extrémités. Il ſe conſervoit pour étendre juſqu'au fond de l'Aſie, ſous le nom de ſon frere, les bornes de l'empire Romain, que la meilleure partie de l'Europe ne recon-

(*) Le diſcours d'où eſt tiré ce portrait, eſt adreſſé à l'électeur de Bavière.

noiſſoit pas encore. Il ſe conſervoit, pour enfin donner des exemples immortels de magnanimité, de modération, de déſintéreſſement, de fermeté, d'amour fraternel, & de tant d'autres vertus non moins eſtimables que ſes exploits guerriers, & qui devoient faire l'admiration de tous les ſiécles. A votre avis, prince illuſtre, avoit-il raiſon de ſe conſerver? Une ſeule flèche moins que celle qui n'a fait que vous manquer, auroit pu empêcher toutes ces merveilles; & peut-être en ſommes-nous redevables à ces trois boucliers.

Ne ſeriez-vous point curieux de ſçavoir ſi ce guerrier, qui prenoit un ſi grand ſoin de ſa vie, dans une ſiége où il commandoit, ne s'expoſoit point davantage avant

qu'il fut général ? Car enfin, direz-vous peut-être en vous-même, un homme qui conſerve un ſi grand ſang froid à vingt-quatre ans, en donnant un aſſaut, n'a pas la mine d'avoir jamais été un ſoldat déterminé. Voici de quoi vous contenter. Au premier combat donné contre Annibal, en Italie, ſix ans auparavant, ſon pere qui commandoit l'armée, en qualité de conſul, ayant été bleſſé pour s'être engagé trop avant parmi les ennemis, il accourut à ſon ſecours, à la tête d'une compagnie de cavalerie qu'il commandoit ; & voyant que ces gens effrayés d'un ſi triſte accident, héſitoient à donner, il pouſſa dans le gros dont ſon pere étoit enveloppé, perca juſqu'à lui à coups d'epée, écarta tout ce qui lui réſiſtoit, & les égorgea de

cette ſorte, dans le tems qu'il alloit être pris ou tué.

Il y avoit un honneur particulier, accordé par les loix aux actions de cette nature. C'étoit une couronne qu'on appelloit *civique*, en mémoire de ce qu'il avoit ſauvé la vie à un citoyen. Mais Scipion plus avide de gloire que d'honneur, la refuſa, quoique le citoyen qu'il avoit ſauvé, fût ſon général, parce que c'étoit ſon pere; ne voulant pas, ſans doute, être récompenſé pour avoir ſatisfait à un devoir indiſpenſable.

Après avoir conſervé toute la préſence & la fermeté d'eſprit néceſſaires pour agir dans une rencontre ſi inopinée & ſi malheureuſe dans ſa premiere campagne & à l'âge de dix-ſept ans; ſi ce n'eſt pas de la vraie valeur, j'avoue

que je ne m'y connois point. Mais voici quelque choſe de plus hardi, à mon ſens, où pourtant il n'y eut point de ſang répandu ; tant il eſt vrai que la valeur ne conſiſte pas toujours à frapper.

Après la bataille de Cannes où il avoit ſervi de tribun, tous ceux qui en échapperent comme lui, s'étant retirés à une ville voiſine, dans le tems qu'il conſultoit avec les autres officiers ce qu'ils avoient à faire, on le vint avertir qu'une troupe de jeunes gens de la premiere qualité déſeſpérant de la république, complotoient enſemble de s'embarquer au port le plus prochain pour s'enfuir d'Italie. Toute la compagnie demeurant immobile d'étonnement & de douleur à cet avis, on propoſa de délibérer là-deſſus. Mais Scipion

prenant la parole, dit *qu'il falloit agir dans les malheurs de cette conſéquence, & non délibérer; que tous ceux donc à qui le ſalut de Rome étoit cher, euſſent à le ſuivre bien armés; qu'elle n'avoit de plus grands ennemis que ceux qui formoient de ſemblables projets.*

Il part à ces mots, peu accompagné. Il entre au logis de Metellus, chez qui ſe tenoit cette honteuſe aſſemblée; il met l'épée à la main en l'abordant; & jurant par le ſerment le plus ſolemnel & le plus ſacré de ne jamais abandonner la république, ni ſouffrir qu'aucun l'abandonnât, *il faut*, continua-t-il, s'adreſſant à Metellus, *que toi & tous ceux qui ſont ici jurent de même, tout-à-l'heure; quiconque refuſera, mourra de cette épée.* Voilà le pol-

tron qui ſe cacha, quatre ans après, pendant un aſſaut, derriere trois boucliers.

Je ne ſçais, comme vous, ce qu'auroient pu penſer de vous quelques jeunes gens de qualité; dont les armées ſont embarraſſées, & qui ſe connoiſſent auſſi mal en gloire qu'en valeur, ſi vous aviez pris à Belgrade autant de précautions pour votre vie que Scipion en prit pour la ſienne à Carthage. Mais ſera-ce leur ſentiment, ou celui de tous les gens ſenſés de votre tems, & de la poſtérité, qui décidera de votre honneur? Etes-vous deſtiné à de moindres choſes que lui? Et ne ſentez-vous pas au-dedans de vous la même voix ſecrette qui le raſſuroit contre les jugemens injuſtes? Votre cœur ne vous rend-il pas le même témoignage

que le ſien lui rendoit de ſa propre intrépidité, après tant d'épreuves que vous en avez faites ? Et la certitude que vous en avez comme lui, pourquoi n'eſt-elle pas ſuffiſante pour vous faire mépriſer, comme lui, les erreurs populaires & l'opinion de la canaille ? Car ne croyez pas que ſa conduite fût généralement approuvée en ce point, quelque digne quelle fût d'approbation. Il y eut de tout tems, des juges téméraires qui ont prononcé ſans connoiſſance, au préjudice des plus pures vertus. Mais avec quelle hauteur penſez-vous qu'il les traite ? Il les mépriſoit trop pour leur répondre ſérieuſement : *Ma mere*, dit-il une fois, ſur ce ſujet, comme s'il n'eut jamais eu l'épée à la main, *m'a fait pour commander, & non pas pour me battre.*

Et c'eſt une choſe digne de réflexion, que tous les grands hommes qui ont refuſé de ſe battre quand il ne le falloit pas, ne s'en ſoient jamais défendus qu'avec moquerie.

Pendant que les armées des Cimbres & de Rome furent en préſence, un Barbare remarquable par ſa mine & par ſon équipage, ayant envoyé défier Marius en combat ſingulier, ce général, qui, de ſimple ſoldat, ſans bien & ſans naiſſance, s'étoit élevé ſi haut par ſa ſeule valeur, lui manda pour toute réponſe, *que, s'il s'ennuyoit de vivre, il n'avoit qu'à ſe pendre.*

Long-tems avant, Pyrrhus, roi d'Epire, réduit à la derniere extrémité par le grand Antigonus, lui ayant fait la même propoſi-

tion, Antigonus ſe contenta de lui faire dire *qu'il y avoit mille autres manieres de ſortir de la vie ;* & cette réponſe parut depuis ſi bonne à Auguſte qu'il voulut bien ſa faire auſſi à Antoine qui lui propoſoit la même choſe.

Ce Pyrrhus, puiſqu'il m'eſt venu dans la mémoire, étoit un prince de la meilleure maiſon du monde, de beaucoup de vertu, & l'un des plus vaillans hommes qui fût jamais. Il monta une fois le premier, comme vous, à l'aſſaut d'une ville de Sicile. Les aſſiégés furent ſi épouvantés de ſon courage, qu'ils ne purent lui réſiſter ; & il fut aſſez heureux, auſſi-bien que vous, pour ſurvivre à une action ſi hazardeuſe.

Après avoir parlé de tant de gens d'opinion contraire à la

vôtre, il n'eſt pas juſte de vous cacher que la vôtre a eu d'autres partiſans illuſtres que vous. La deſtinée de celui-ci ne doit pas faire envier de lui reſſembler. Ayant ſurpris Argos, par intelligence ; comme tout fuyoit devant lui, par les rues, une vieille femme qui vit du haut de ſa maiſon, qu'il alloit tuer ſon fils, guidée par un inſtinct plus puiſſant que ſon âge, jetta ſur lui une tuile qu'elle arracha du toit, ſi à propos qu'elle lui caſſa la tête. Le coup lui fit perdre la vue à l'inſtant. Ne voyant plus à ſe conduire, ſon cheval l'entraîna à l'aventure près d'un tombeau, où il le précipita. Le ſang, qui étoit ſorti de ſa bleſſure, l'avoit défiguré à un tel point qu'on fut long-tems ſans prendre garde à

lui ; mais à la fin, un ſoldat d'Antigonus l'ayant reconnu, trouva qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort ; & voulant l'achever, en lui coupant la tête, au lieu de la ſéparer du reſte du corps par le col, il la partagea par pluſieurs coups entre la bouche & le menton. Tels ſont tôt ou tard les fruits de la valeur, quand elle eſt incapable de retenue.

Que ſi Alexandre fut plus heureux, quoique moins ſage, quand il ſe jetta ſeul du haut en bas des murailles dans la ville des Oxydrades, s'il en fut quitté pour languir pluſieurs jours entre la vie & la mort, pour les injuſtes reproches de ſes capitaines, & l'indignation de ſon armée, c'eſt un miracle plutôt qu'un exemple ; ce n'eſt pas aſſez, pour juſtifier

une action ſi furieuſe ; & ſes autres emportemens ſont ſi dignes d'horreur, qu'on a droit de donner un mauvais ſens à ceux-même de ſon courage, qui pourroient en recevoir un favorable.

Tous doivent faire juger que ſa fin n'auroit pas été moins funeſte que celle de Pyrrhus, ſi la fureur de la débauche ne l'eût précipité. Mais quelque idée que le vulgaire ſe forme de ce conquérant, je vous crois trop bien né pour vous propoſer pour modele un brave que l'hiſtoire accuſe d'avoir trempé dans le meurtre de ſon pere, & dont les victoires continuelles furent ſouillées par des excès continuels de colère, de crapule, de fauſſe gloire ou de ſuperſtition.

PORTRAIT DE MAXIMILIEN-EMMANUEL, ELECTEUR DE BAVIERE.

IL ſe trouve un prince de vingt-ſix ans, d'une bravoure approchant de la témérité; & cependant il n'eſt ni brutal, ni malin, ni intéreſſé, ni impie, qui n'eſt sûr que l'épée à la main, qui reconnoît plus librement le mérite des autres que le ſien propre, qui ſemble comme cet autre conquérant, ne ſe réſerver que l'eſpérance, & qui reſpecte ſa religion avec la même fidélité qu'il l'a défendue. Il ne parle que quand il ſeroit blâmable de ſe taire. Il ne s'eſt jamais moqué que des flateurs. Il ne s'étudie point en particulier pour briller devant

devant ſes courtiſans. Il ne cherche point à impoſer par des manieres inſinuantes. Il n'abuſe pas de la foibleſſe du commun des hommes, pour les careſſes des grands, en repaiſſant ceux qui l'approchent, de vaines eſpérances ou de promeſſes conçues en termes ambigus. Loin de vouloir être le ſeul riche de ſes états, les dépenſes inévitables au genre de vie qu'il mene, l'ont réduit à en être preſque le ſeul pauvre. Loin de fournir du plus pur ſang de ſon peuple à ſes phantaiſies & à ſes plaiſirs, & de s'enyvrer de la ſueur du front de ſes ſujets; il épuiſe ſon domaine, & engage ſes droits les plus ſacrés plutôt que de donner la moindre atteinte aux leurs. Il n'a point à gémir de ſes victoires. Si la gloire eſt

pour lui une eſpece d'idole, du moins ne lui ſacrifie-t-il point de victimes innocentes ; & il ne ſe venge pas ſur leur patrimoine de ce que lui coûtent les ennemis.

PORTRAIT D'HORTENSE MANCINI, DUCHESSE DE MAZARIN.

PUISQUE vous ne l'avez jamais vue, je vous dirai, pour ſatisfaire à votre priere, que c'eſt une de ces beautés Romaines, qui ne reſſemble point à des poupées, comme la plûpart des nôtres de France, & dans qui la nature toute pure triomphe avec majeſté de tout l'artifice des coquettes.

La couleur de ſes yeux n'a point de nom ; ce n'eſt ni bleu, ni gris, ni tout-à-fait noir, mais un mê-

lange de tous les trois, qui n'a que ce que chacun a de plus beau, la douceur des bleus, la gaïeté des gris, & ſur-tout le feu des noirs; mais ce qu'ils ont de plus merveilleux, c'eſt qu'il n'y en a point au monde de ſi doux & de ſi enjoués, pour l'ordinaire; enfin de ſi propres à donner de l'amour : il n'y en a point de ſi ſérieux, de ſi ſéveres & de ſi ſenſés, quand elle eſt dans quelque application d'eſprit : ils ſont ſi vifs & ſi rians que, quand elle s'attache à regarder quelqu'un fixement, ce qui ne lui arrive guère, on croit en être éclairé juſqu'au fond de l'ame, & on déſeſpere de pouvoir lui rien cacher : ils ſont grands, bien fendus, & à fleur de tête, pleins de feu

& d'eſprit; mais avec toutes ces beautés ils n'ont rien de languiſſant ni de paſſionné, comme ſi elle n'étoit née que pour être aimée, & non pas pour aimer.

Sa bouche n'eſt ni grande ni de la derniere petiteſſe; mais tous les mouvemens en ſont pleins de charmes; & les grimaces les plus étranges ont une grace inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. Son rire attendriroit le cœur des plus durs, & charmeroit les plus cuiſans ſoucis. Il lui change preſqu'entiérement l'air du viſage, qu'elle a naturellement aſſez froid & fier, & il répand une certaine teinture de douceur & de bonté qui raſſure les ames que ſa beauté a d'abord allarmées, & leur inſpire

cette joie inquiète, qui eſt la plus prochaine diſpoſition à la tendreſſe.

Voilà comme elle a la bouche & les yeux, qui ſont, comme vous ſçavez, les deux parties du viſage du plus important uſage en amour, & de la plus grande expreſſion.

Mais les autres ne ſont pas moins admirables : ſon nez, qui eſt aſſurément des mieux faits & de la plus juſte grandeur, donne un certain air fin, noble & élevé à toute ſa phyſionomie, qui plaît infiniment. Elle a le ſon de la voix ſi touchant, qu'on ne ſçauroit l'entendre parler ſans émotion. Son teint a un éclat ſi naturel, ſi vif & ſi doux que je ne penſe pas que perſonne ſe ſoit jamais aviſé, en la regardant,

de trouver à redire qu'il ne ſoit pas de la derniere blancheur. Ses cheveux ſont d'un noir luiſant qui n'a rien de rude, à voir le beau tour qu'ils prennent naturellement; &, comme ils ſe tiennent d'eux-mêmes, quand elle les a tout à-fait abbatus, pour peu qu'on eût l'ame poëtique, on diroit qu'ils ſe jouent à plaiſir, tout enflés & glorieux de couvrir une tête ſi belle.

C'eſt le plus beau tour de viſage que la peinture ait jamais imaginé : à force de ſe négliger, ſa taille, quoique la mieux priſe, & la mieux formée qu'on puiſſe voir, n'eſt plus fine, en comparaiſon de ce qu'elle a été: je dis en comparaiſon; car beaucoup d'autres ſeroient déliés de ce qu'elle eſt groſſe; cela fait qu'elle

ne paroît pas ſi haute qu'elle eſt, quoiqu'en effet elle ſoit auſſi grande qu'une femme peut l'être ſans être ridicule. On l'a vue, quinze jours de ſuite, coëffée d'autant de différentes manieres, ſans pouvoir dire laquelle lui va mieux; celles qui défont toutes les autres femmes la parent; & celles qui ne conviennent jamais à une même tête, ſont égalemeut bien ſur la ſienne.

Il en eſt de ſes habillemens comme de ſa coëffure; il faut la voir enveloppée dans une robe de chambre pour en juger; & c'eſt en cette ſeule perſonne qu'on peut dire véritablement que l'art le plus délicat & le mieux caché ne ſçauroit égaler la nature. Une grande marque de la propreté qui coûte tant de ſoins

aux autres femmes, & qui lui eſt naturelle, c'eſt qu'elle ne porte jamais d'odeurs, quoiqu'elle les aime beaucoup.

J'avois oublié de vous parler de ſa gorge, de ſes bras, de ſes mains; mais qu'il vous ſuffiſe que tout cela paroît fait pour le viſage; & ſi l'on peut juger, par ce qu'on voit, de ce qu'on ne voit pas, ſon mari eſt aſſurément le plus malheureux de tous les hommes, après avoir été le plus heureux.

Voilà comme elle eſt faite pour le corps; & pour le reſte, vous en jugerez par ce que je m'en vais vous conter. Il y a quelque tems, qu'étant à Rome, il m'arriva de parler d'elle, ainſi que j'en avois ouï parler à Paris, comme d'une belle & jeune femme, étourdie & emportée juſqu'à l'extrava-

gance, & bonne juſqu'à la ſottiſe. Un Italien qui l'avoit connue, entendant la peinture que j'en faiſois, me rit au nez d'une maniere qui me ſurprit, & ne m'en voulut jamais dire autre choſe, quelque inſtance que je lui fiſſe. Comme ces meſſieurs approfondiſſent un peu plus le caractere des gens, qu'on ne fait d'ordinaire en France, cela me donna la curioſité de la voir, en paſſant par Chambery, à mon retour. Je ne lui avois jamais parlé à Paris, que par occaſion; mais mon nom ni mon viſage ne lui étoient pas inconnus. Je fus d'abord ſurpris de ne lui point voir à mon abord ces épanouiſſemens de joie ſi ordinaires à ceux qui ſont éloignés de la cour, quand ils voient quelqu'un qui en vient:

elle me reçut avec autant de tranquillité que la plus indifférente femme auroit pu faire ; & au lieu de m'accabler de queſtions ſur les perſonnes & les affaires où elle a intérêt, elle ne m'entretint que du ſujet de mon voyage, & d'autres choſes ſemblables qui ne regardoient que moi. La civilité m'obligea à la mettre ſur le propos de ſes parens & de ſes amis de Paris & de Rome, puiſqu'elle ne m'y mettoit pas. Il me parut que je lui faiſois plaiſir ; elle écouta avec application & ſenſibilité ce que je lui en dis : elle me parla honnêtement de tout le monde, & avec reſpect, de ſon mari ; mais tout cela ne dura qu'autant de tems que je voulus. Elle ne m'interrogea que lorſque la bienſéance l'y obligeoit en quel-

que ſorte ; & je ne connus en elle ni empreſſement ni curioſité. Etonné de ſa froideur, je voulus la mettre ſur les matieres que je croyois les plus capables de l'émouvoir : je lui parlai avec les égards que je devois, de tout ce qui lui eſt arrivé de plus ſenſible, touchant ſa gloire & ſa fortune ; mais je ne pus jamais en tirer la moindre plainte. Il me parut bien quelque triſteſſe ſur le chapitre de ſa réputation ; mais au reſte il me ſembla qu'elle trouvoit la fortune d'une déeſſe trop digne de mépris, pour être en colère contre elle.

Pluſieurs perſonnes de qualité de l'un & de l'autre ſexe, y vinrent comme j'y étois, &, entr'autres deux ou trois hommes à qui je trouvai bien de l'eſprit : d'a-

bord les dames ſe mirent ſur les nouvelles de la ville. Quoique la ducheſſe n'y prît aucun intérêt elle en parla avec la même chaleur qu'on lui parloit : elle prit parti, comme le reſte de la compagnie, dans la diſpute qui s'éleva ſur un différend de deux hommes de qualité, qui partageoient tout le pays ; & elle entra dans le détail qu'on lui fit des petits intérêts qui les diviſoient, & en peſa l'importance avec autant d'application que ſi elle n'avoit pas eu en mariage vingt millions.

Les hommes dont j'ai parlé, firent changer la converſation, & la tournerent, malgré qu'elle en eût, ſur les affaires d'état, comme plus dignes de ſon attention. Après que tout le monde en eut dit ſon avis, on l'obligea,

par complaiſance, à dire le ſien : ceux qui en avoient un contraire, la pouſſerent aſſez vigoureuſement; la converſation s'chauffa : elle ne ſe défendit jamais que par des raiſons dont elle faiſoit toujours juges ceux qui n'étoient pas déclarés contre elle; & je vous avoue que je n'ai jamais ouï parler avec tant de ſoumiſſion. Voilà ce que je remarquai dans cette premiere viſite, & voici ce que j'en appris depuis.

On ne ſçauroit dire de quelle humeur elle eſt. A proprement parler, elle n'en a point; & chaque perſonne qui la voit, a ſujet de croire qu'elle eſt de la ſienne. Elle n'a d'entêtement pour rien; & on eſt tout étonné qu'elle quitte les occupations qui ſembloient la divertir davantage;

auſſi librement que ſi elle s'y étoit fort ennuyée. Il ſuffit de voir qu'elle ne s'abandonne à aucune avec emportement, pour juger que cette facilité de mœurs ne lui vient pas de légèreté, mais plutôt d'une indifférence profonde pour toutes les phantaiſies diverſes qui troublent la tranquillité du commun des eſprits.

La douceur, l'humanité, ſi bienſéantes à ſon ſexe, paroiſſent juſques dans ſes divertiſſemens les plus tumultueux. Elle eſt auſſi maîtreſſe d'elle-même en voyage & à la chaſſe, que dans ſon cabinet. L'égalité naturelle de ſon ame eſt à l'épreuve des occaſions qui altèrent tous les autres. Elle ſe joue des amuſemens où tout le monde s'abandonne. Quelques autres femmes ont fait les mêmes

choſes qu'elle ; mais elle les fait autrement.

On rit chez elle, avec une familiarité pleine de reſpect, mais qui lui ſeroit fort incommode, ſi elle étoit moins bonne, quoique naturellement elle ſoit fort particuliere. Preſque toutes les heures ſont des heures publiques pour elle. Les plus ſecrets endroits de ſa maiſon ſont auſſi ouverts que les plus communs à ceux qui y fréquentent ; & il lui arrive ſouvent d'être relancée juſques dans ſon cabinet, lorſqu'elle s'y attend le moins. Ses domeſtiques, qui n'y voient venir que des gens auſſi devoués qu'eux à leur maîtreſſe, ſe ſont inſenſiblement accoutumés à laiſſer entrer & ſortir le monde avec cette liberté. Il faut croire qu'elle le veut bien ainſi, puiſ-

qu'ils le font ; car elle eſt l'ame de la maiſon ; & ſon eſprit, ſon honnêteté & ſes manieres ſont répandues dans toutes les perſonnes qui la compoſent, à proportion de ce que chacune eſt capable de les imiter.

Il n'eſt point de couvent où l'on mene une vie ſi retirée que dans l'appartement de ſes filles : un page n'oſeroit en approcher, ſous peine de l'indignation de Madame, qui eſt quelque choſe de bien plus terrible que le fouet. Et pour les hommes, ils vivent enſemble avec une paix & une union auſſi louable qu'elle eſt rare dans les maiſons des grands.

Il n'y a qu'elle au monde qui puiſſe entrer dans les jeux de ſes valets ſans ſe rabaiſſer ; ſa préſence en

bannit la licence, ſans ôter la liberté; & l'on ne comprend point comment elle peut leur imprimer tant de reſpect avec la familiarité qu'elle les traite; mais c'eſt que jamais femme n'eut l'air & toutes les manieres ſi grandes. Il y a des gens qui trouvent étrange qu'elle ſoit ſenſible à ces ſortes de plaiſirs; mais pour peu qu'on l'y obſerve, il eſt aiſé de connoître qu'ils ne ſont pas la joie de ſon cœur, & que tous ceux qu'elle prend, ne ſont, en effet, que des différentes manieres de ſe diſtraire des penſées affligeantes que l'état préſent de ſa fortune lui doit inſpirer.

Il n'y a point de maiſon de ſimple gentilhomme qui ſoit ſi réglée que la ſienne; & comme ſa penſion eſt bien peu de choſe,

pour ſubſiſter auſſi honorablement qu'elle fait, il faut qu'elle entre dans un détail d'économie d'autant plus admirable, que les traits naturels de libéralité & de magnificence, qui lui échappent quelquefois, font bien voir que ce n'eſt qu'un effort de raiſon tout extraordinaire.

Elle n'admire rien dans l'ame, & ne témoigne rien mépriſer. Il ne lui eſt jamais arrivé de montrer le moindre dégoût pour le pays, & tout ce qui y eſt; elle en aime les divertiſſemens & les cérémonies comme ſi elle en étoit: un autre y aſſiſteroit avec des marques de complaiſance, de contrainte & de diſtraction, qui la diſtingueroient aiſément du reſte de la compagnie; mais elle y eſt ſi naturellement, & avec une pré-

ſence & une liberté d'eſprit, ſi entiere & ſi agréable, qu'un étranger qui l'y verroit, ſans la connoître, eſtimeroit la Savoye bienheureuſe d'avoir produit une perſonne ſi charmante.

Elle évite de parler de ſa grandeur & de ſes richeſſes avec le même ſoin que d'autres le chercheroient. Il ne tient pas à ſon procédé que les gens du pays, qui la fréquentent, ne s'eſtiment tous auſſi grands ſeigneurs qu'elle; qu'ils ne croient Chambery auſſi beau que Paris & Rome, & la vie qu'elle mene auſſi agréable qu'elle en ait mené. Jamais grande dame ne fit moins ſentir à ſes inférieurs la différence qu'il y a entr'eux & elle; & s'ils ne l'oublient pas, elle doit aſſurément les eſtimer davantage; car elle ne prend guère

de peine à les en faire ſouvenir.

On paſſe toujours l'idée qu'elle a d'elle-même dans les choſes les plus ſinceres qu'on lui en dit ; & il lui arrive auſſi ſouvent de prendre de véritables louanges pour des flateries, qu'aux autres femmes de prendre des flateries pour de véritables louanges. Une marque de ſa modeſtie ſincere c'eſt qu'elle n'eſt pas outrée. Elle avoue de bonne foi ce qu'elle a de bon & de beau, quand on l'en preſſe ; & elle n'eſt injuſte qu'en ce qu'elle ne croit que médiocre & paſſable tout ce qu'elle a d'excellent & de merveilleux.

Quoiqu'une triſte expérience l'ait convaincue qu'il y a peu d'honnêteté dans le monde, & lui ait donné fort mauvaiſe opinion du genre humain, elle a une

ſi grande bonté de naturel, qu'elle ne ſçauroit appliquer cette mauvaiſe opinion à perſonne en particulier. Elle excepte d'abord de la régle générale tous ceux en qui elle voit quelqu'apparence de vertu ; & elle ne peut encore s'empêcher d'être ſurpriſe, quand elle vient à connoître qu'elle n'avoit pas raiſon de les excepter.

Lorſqu'elle eſt obligée de dire quelque choſe qu'elle juge qui peut déplaîre, pour en adoucir le ſens, elle le fait d'une maniere qu'il ſemble qu'il lui échappe; mais on ne lui fera jamais tort de croire qu'elle ne dit rien qu'elle ne veuille bien dire. Il lui eſt plus naturel d'être ſecrette, qu'aux autres femmes de ne l'être pas. Enfin elle ſçait également bien parler & ſe taire, quoiqu'il ſoit

vrai de dire que les gens qui parlent bien, ne ſçavent guère ſe taire, & que ceux qui ſçavent ſe taire, ne ſçavent guère bien parler.

Une perſonne de grand eſprit, qui la connoît depuis long-tems, aſſure qu'elle n'eſt pas reconnoiſſable de ce qu'elle étoit autrefois; mais il eſt bien difficile de comprendre qu'elle ait pu devenir ce qu'elle eſt, ſans avoir toujours eu un fonds prodigieux du plus riche & du plus précieux naturel du monde; & ſi les malheurs ont contribué quelque choſe à ſon mérite, jamais mauvaiſe cauſe ne produiſit ſi bon effet. Je ſuis, &c.

Portrait de M. de Rancé, Abbé de la Trappe.

Que peut-on dire de M. l'abbé de la Trappe, depuis ſa retraite admirable, qui eſt peut-être l'effet le plus prodigieux qu'on ait jamais vu de la grace ?

Une mortification de corps & d'eſprit, une pénitence ſévere, un jeûne exact & rigoureux, une ſolitude continuelle & jamais interrompue, des méditations profondes & ſaintes, un amour pour Dieu qui n'éclate que dans le ſilence, & des ſoins ardens & efficaces pour la vertu d'une communauté qu'il a comme fondée, & qu'il inſtruit par ſa parole & anime par ſon exemple ; voilà ce

qui a ſuccédé à la vie mondaine de cet homme illuſtre. Je ne ſçais ſi Dieu a jamais tiré plus de gloire de ceux qui lui furent toujours fideles.

La politeſſe qu'il avoit acquiſe dans le grand monde, ne l'a point quitté, il eſt vrai; & ſon diſcernement ſur toutes choſes, eſt auſſi juſte, & ſon goût auſſi fin que jamais; mais quoi! l'eſprit de Dieu détruit-il le bon eſprit & la juſteſſe? & n'eſt-ce pas aſſez que cet eſprit ne s'emploie à autres choſes qu'à la piété la plus haute & la plus parfaite? Il compoſe, dit-on, des livres ſi beaux & ſi bien écrits; mais que n'ajoûte-t-on qu'ils ont de plus une onction répandue qui ſe trouve rarement ailleurs, & qui eſt la marque déciſive de la ſainteté de leur auteur?

N'auroit-

N'auroit-on point envie de condamner tant de grands ſaints, parce qu'ils ont bien écrit ? S. Auguſtin en eſt-il moins vertueux, parce que tout ce que nous avons de lui eſt admirable ?

On ne ſçauroit rien objecter ſur ſa doctrine : il a trop pris de ſoin pour en rendre la pureté publique ; perſuadé qu'un homme qui dirige les autres, doit rendre compte au public de ſes ſentimens, & que ſa croyance ne doit pas ſeulement être orthodoxe, mais qu'elle doit être exempte de tout ſoupçon de nouveauté.

Sa morale eſt ſévere, & il porte la perfection religieuſe à un point auquel il eſt difficile d'atteindre ; j'en demeure d'accord ; tout le monde n'eſt pas re-

ligieux de la Trappe, & il eſt beau qu'il ſe trouve quelques ames dans le Chriſtianiſme, ſi détachées de la terre, des créatures, & d'elles-mêmes, qu'elles ſemblent être indépendantes du corps auquel elles ſont attachées, & quelles traitent comme leur eſclave.

Peut-on d'ailleurs s'élever trop haut, quand on veut aller juſqu'à Dieu même? Quelques efforts que l'on faſſe, on ſe trouve toujours aſſez éloigné de cette ſublime Divinité à laquelle nos yeux même ne peuvent atteindre.

M. l'abbé de la Trappe agit pour Dieu, indépendamment des créatures & de ſoi-même. Il n'a aucun égard ni à ſes propres deſirs ni aux ſentimens des autres. Il commande, il eſt vrai;

mais quel commandement ? Il veille plutôt ſur la vie de quelques hommes de la derniere pauvreté, qui ſont comme enſévelis dans l'obſcurité de leurs retraites. Il leur ordonne ce qu'il exécute lui-même le premier. Il les fait prier, méditer, travailler & ſe taire. Il prie lui-même, il médite, il travaille & ſe tait.

Il parle pourtant quelquefois, mais c'eſt pour relever ſes freres de leurs chûtes, pour les fortifier dans leurs foibleſſes, pour les éclairer dans les ténebres & les obſcurités qui viennent les ſurprendre. Il les conſole de ces aridités, qui ſont ſi connues aux perſonnes de vertu; il réprime même la vivacité de leur zéle & de leur piété, & met un tempérament judicieux à

leur ferveur. Il les enſeigne dans les myſtères qui doivent leur être connus, & il réſout des doutes que la foibleſſe de leur raiſon peut produire. Il eſt leur maître & leur pere ; & par un talent merveilleux il devient vif, ou lent, ou doux, ou ſévere, ſelon le caractere différent de ceux qu'il veut mettre dans le chemin étroit de la perfection Chrétienne.

Qu'on diſe ce qu'on voudra, il eſt au-deſſus de l'envie & de la calomnie ; ſemblable à ces aigles qui s'élevent aſſez haut pour être hors des atteintes des chaſſeurs. Les lumieres de M. l'abbé de la Trappe éblouiſſent ſes ennemis ; & la pureté de ſa morale & de ſa vie eſt la honte de leur relâchement & de leur tiédeur.

PORTRAIT DE TACITE.

TACITE ne donne rien au hazard ni à la nature : chez lui, tout eſt concerté dans le cabinet de Tibére ; & ce prince qui, pour être très-diſſimulé, ne laiſſoit pas d'être homme, & d'avoir, par conſéquent, des paſſions & des foibleſſes, n'agit jamais, ſelon Tacite, que pour ſes vues & pour ſes projets.

Salluſte, au contraire, ne tire la cauſe des plus grandes révolutions que du hazard, de la conjoncture des tems & de la diſpoſition des eſprits. Le tempérament de Catilina le porta à la ſédition; le hazard & les ſoins de Cicéron, moins capable que vigilant, le découvrirent ; & la ſtupidité du ſénat, qui ſe laiſſa con-

duire par ce conſul, fit tous les maſſacres qui arriverent pour lors. Chez lui, Tiberé ne ſeroit qu'un homme : La politique lui eſt inconnue.

Quoique les deux extrémités ſoient vicieuſes, je croirois volontiers que Saluſte rencontre plus ſouvent que Tacite. On eſt plus ſouvent homme que politique.....

PORTRAIT DE L'HOMME DE PLAISIR.

CLÉONTE a recherché toute ſa vie les moyens de ſe rendre heureux, & il a paſſé par toutes les routes qui pouvoient le mener à quelque choſe de ſatisfaiſant.

Il chercha d'abord dans les intrigues galantes, & dans le com-

merce des femmes, les douceurs dont Livie l'avoit au commencement enchanté. Elles n'eurent pour lui rien que de funeſte. Celles qu'il aima, lui furent toutes infideles juſqu'à la perfidie. Ses jalouſies & ſon déſeſpoir ne purent ni s'exprimer ni ſe comprendre. Il fut d'autre part parfaitement inſenſible pour celles dont il fut aimé; & leurs reproches, leurs plaintes & l'ennui qu'elles lui cauſerent, furent pour lui auſſi douloureux que les fureurs de ſes jalouſies. Ainſi il ne trouva parmi les femmes que le contraire de ces douceurs qu'il s'étoit propoſées. Je paſſe une infinité de traverſes périlleuſes, d'aventures fâcheuſes, de haines & d'inimitiés avec des perſonnes pour qui il devoit naturellement

avoir des égards, & quelquefois de la reconnoiſſance. Je paſſe ſes querelles avec ſes meilleurs amis dont, en d'autres occaſions, il a été ſouvent obligé de commettre les plus intimes pour les intérêts ridicules de ſes amours; ſuites funeſtes & néceſſaires du commerce des femmes! Enfin Cléonte ſe débarraſſa de ce qu'on appelle *un amour de paſſion*. Mille chagrins cuiſans qui, ſans ceſſe, le fatiguoient, lui firent concevoir la ferme réſolution de ne s'engager de ſa vie. Aidé principalement par les conſeils de quelques amis libertins & déréglés, avec leſquels il ſe propoſa de trouver dans la débauche une félicité exempte d'inquiétude.

Et en effet les délices d'une bonne chère continuelle, accom-

pagnées de la converſation de ces mêmes amis libertins, mais gens d'eſprit, commencerent d'abord à lui faire eſpérer une vie heureuſe; mais qu'ils trouverent bientôt le ſecret de s'en éloigner par les profuſions de leurs feſtins éternels, & les excès dangereux en toutes ſortes de vins, auxquels ils ne furent pas capables de ſe borner! Empruntant, pour ſe détruire plus vîte, l'uſage de l'eau-de-vie la plus brûlante, qui leur raviſſoit ſi ſouvent la raiſon, & les expoſoit autant à des périls fréquens qu'à la riſée de tout le monde, ils paſſerent, comme on juge aiſément, de cette crapule indigne à tous les excès dont la pudeur ne permet pas de faire le détail, & dont ils éprou-

verent ſouvent les cruelles ſuites.

On doit concevoir que, dans cet état de débauche, la raiſon, contre laquelle on ſe révolte en vain, ſe faiſoit toujours entendre à Cléonte, dans l'intérieur de ſon eſprit, & dans les momens d'intervalle que ſes débauches lui laiſſoient.

Quoi qu'on en diſe, les remords intérieurs qu'on n'étouffe jamais parfaitement, & la raiſon naturelle qui crie ſans ceſſe contre ces déréglemens, détruiſent tout ce qu'ils peuvent avoir de ſenſualité & de plaiſir. D'ailleurs, Cléonte voyoit tous les jours diminuer ſes forces & ſa ſanté; & il ſentoit, par une expérience qui n'étoit plus douteuſe, qu'il ne pouvoit plus fournir long-tems à

ces excès. Perſonne à qui il reſte un peu de ſens commun ne veut mourir.

Le voilà donc déterminé à quitter ce genre de vie, ſi indigne d'un honnête homme par mille endroits ; & prenant, en avançant en âge, des ſentimens proportionnés à ſon état, il s'attacha au ſoin de ſa fortune, comme à l'unique affaire qui devoit l'occuper.

Des relations favorables, qui l'introduiſirent auprès de ceux qui étoient les maîtres des graces & des faveurs, firent qu'on le mît en état de faire paroître ſes talens & ſon eſprit, naturellement excellent ; & il travailla d'abord avec beaucoup de ſuccès. Il crut avancer toujours du même pas ; & ſes premiers emplois, heureu-

ſement remplis, lui firent concevoir des eſpérances au-delà de ce qu'on pourroit dire. Il n'eſt pas croyable quels phantômes de fortune ſe forme un courtiſan nouveau qui a été favoriſé dans les commencemens. Il ſemble qu'il perde le ſens; &, ſi on liſoit dans le fond de ſes penſées, on y liroit des deſſeins & des projets plus extravagans & plus chimériques que les châteaux en Eſpagne, que bâtiſſent les phrénétiques.

Mais on trouva bientôt le moyen de le délivrer de ce mal. Une troupe de mécontens & d'envieux s'éleva, & le noircit, avec tant d'art & de vraiſemblance, qu'il fut contraint à ſe juſtifier comme un criminel; & quoiqu'il fût réellement très-innocent, il

eut de la peine à effacer tous les ſoupçons; & l'impreſſion du crime, dont on l'accuſoit, reſta toujours dans l'eſprit de ceux qui le gouvernoient. Il éprouva pour lors une alternative cruelle de faveurs & de diſgraces, & il commença à perdre cette droiture parfaite qu'il avoit toujours conſervée. Comme on employoit, pour le perdre, les fauſſetés & les baſſeſſes; il crut pouvoir ſe ſervir des mêmes voies pour ſe défendre; & comme on ne ſe défend pas long-tems ſans vaincre ſes ennemis, il ne laiſſa rien à tenter pour en venir à bout. Mais quels ennemis! Il avoit pour ennemis tous ceux qui l'environnoient. Haï de tout le monde, il haïſſoit tout le monde; & je ne ſçais s'il eſt per-

mis de concevoir ſur la terre un état plus violent & plus malheureux.

Honnête homme, bon cœur, belle ame, tant qu'on voudra; toutes ces qualités ceſſent dans la voie de fortune, où l'on ne peut s'élever & ſe ſoutenir qu'en détruiſant les autres; & l'on ne détruit d'ordinaire les autres, que par l'artifice, la fourberie & le menſonge.

Quel tumulte dans ce ſéjour pour un homme tel que Cléonte! Quels orages! quels revers! Avec combien de douleur a-t-il vu ſouvent élever mille perſonnes d'un mérite médiocre, d'une naiſſance obſcure, ſans ſouvent aucun ſervice de leur part? Avec quel chagrin a-t-il vu tomber ceux qui le protégeoient, & qui, par

leur chûte, l'ont laiſſé hors d'état de prendre ſon parti, de ſuivre ſa route ? Que de meſures rompues ! que d'eſpérances perdues ! que de projets détruits ! Je doute qu'on puiſſe bien ſe faire une idée de cette confuſion, de cette viciſſitude. Tout homme qui a un eſprit & un ſens juſte, ſe laſſe de ce genre de vie. Cléonte auſſi s'en laſſa ; & après beaucoup d'efforts, il fit une retraite honorable, & ſe retira dans une maiſon de campagne, où, dans le commencement, il imita tous les travers des courtiſans malheureux & mécontens, qui ne ceſſent de déclamer contre l'injuſtice & le peu de diſcernement des miniſtres.

Revenu de ces inutiles emportemens, & de ces ridicules décla-

mations, il ſe donna tout entier à la philoſophie ; ſéduit, ou attiré par ces grands exemples de l'antiquité dont il admiroit les hauts & les merveilleux ſentimens.

Il renonça à tout ce qui l'avoit ſi agréablement flaté ; & charmé de la douceur de ſa retraite & de la beauté de la philoſophie, il s'abandonna tout entier à ſa méditation & à ſes préceptes.

On ne ſçauroit dire avec quelle pénétration il fouilla dans les plus profonds ſecrets de la nature, & avec quelle fermeté il ſe dépouilla, ou parut ſe dépouiller de toutes les foibleſſes de l'homme. Attaché uniquement à la recherche de la ſageſſe, qu'il regardoit comme la vraie félicité, il réprima avec force toutes les paſ-

ſions dont ſon ame pouvoit être agitée. Tranquille au milieu des adverſités qui lui ſurvenoient, & inſenſible également aux joies & aux douleurs, il recevoit ſans altération la nouvelle d'une perte conſidérable, & jouiſſoit ſans goût des plaiſirs les plus délicieux.

Cet état dans lequel il vivoit, le flatoit aſſez pour lui donner la réſolution d'y perſiſter; mais ce n'étoit qu'une illuſion; & cette ſageſſe, tant vantée, ne ſe trouve point réellement dans une vie purement naturelle & philoſophique.

Ses paſſions, qui paroiſſoient amorties, & qui, laſſes des efforts qu'elles avoient autrefois produits, lorſqu'il s'étoit abandonné à elles, avoient ſouffert quel-

que tems le joug qu'il leur avoit imposé, se réveillant tout d'un coup avec fureur, & rompant les digues dont il les tenoit enfermées, elles se répandirent avec impétuosité sur toutes les facultés de son ame. Leur révolte fut générale; & elle fut d'autant plus dangereuse qu'une inclination favorite & secrette se trouva de la partie, & mit toute la philosophie aux abois.

Il résista quelque tems, mais foiblement: tous les secours de Sénéque furent inutiles & impuissans; & le secret penchant qu'on avoit jadis nourri avec soin, & entretenu avec plaisir, se fit sentir avec tant d'attrait, qu'on n'eut point de honte de le suivre & de s'abandonner à toutes ses douceurs.

Voici donc notre prétendu ſage qui tombe de ce haut étage d'inſenſibilité dans la plus vile des foibleſſes.

A l'âge de cinquante-cinq ans, il rentre dans les fers qu'il avoit été honteux de porter à trente; & par une impreſſion fatale & cruelle, il ſe dévoue à la molleſſe, à l'inutilité & au ridicule d'un amour dont il avoit autrefois ſenti les fureurs, & dont une viſite produite par le hazard, ralluma toute la violence.

Quelle extravagance! Un courtiſan retiré, à qui les ſoins importans, qu'il s'eſt donnés pour les grandes affaires, ont dû donner un eſprit & un jugement ſolide; un homme qui, attaché à la ſageſſe & à la haute philoſophie, a paru aux yeux du pu-

blic un modele à imiter, renonce tout-à-coup à ces grands caracteres; & comme s'il étoit ennuyé d'être ſage, d'être heureux, & d'être eſtimé de tout le monde, il court ſe rendre la riſée de tous ceux qui le verront amoureux d'une femme fameuſe par ſes coqueteries, auprès de laquelle il va faire toutes les démarches que la derniere indulgence pardonne avec peine aux jeunes gens. Quelle honteuſe paſſion! quelle monſtrueuſe foibleſſe! Tout ſon eſprit, toute ſa raiſon, toutes ſes lumieres les plus étendues & les plus vives ne peuvent le ramener. C'eſt un exemple de la petiteſſe de l'homme & de la conduite de la Providence.

Cette Providence, qui avoit de grands deſſeins ſur Cléonte,

& qui l'avoit conduit par tant de dégoûts différens, ne peut le ſouffrir dans l'état dangereux où ſa fauſſe ſageſſe l'avoit plongé. Il n'y avoit pas de péril pour lui dans la galanterie, dans la débauche, dans la route de la fortune. Tous ces états différens offrent aſſez, par eux-mêmes, de ſujets de mécontentement à un bon eſprit, tel qu'étoit celui de Cléonte. Mais un état paiſible, où l'on croit avoir atteint cette ſageſſe tant vantée, cette fauſſe vertu qui ſéduit d'autant plus qu'elle paroît avoir plus d'horreur pour le vice, enfin cette ignorance & cet oubli de Dieu, dans lequel la philoſophie avoit laiſſé Cléonte, fut l'état le plus périlleux de ſa vie, & la Providence permit, pour

l'en retirer, la révolte générale de ſes paſſions, & ce honteux retour de ſon cœur à la molleſſe, pour lui faire bien ſentir que la grace ſeule peut produire une ferme & ſolide vertu.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DES MŒURS DES SPARTIATES.

JE me ſuis quelquefois étonné que Sparte, qui eſt une ville médiocrement peuplée, fût une des plus puiſſantes & des plus célébres villes de la Gréce; mais mon étonnement a ceſſé, lorſque j'ai conſidéré les mœurs de ſes habitans qui doivent leurs loix & leur bonheur au ſage *Lycurgue*. Cet admirable légiſlateur ne ſe propoſant aucun modele, a inſ-

titué des loix contraires à celles de la plûpart des autres villes, & par la ſageſſe de ſes réglemens, a rendu ſa patrie le plus heureux pays du monde.

Je commencerai par ce qui regarde l'éducation des enfans. Les Grecs ont coutume d'élever leurs filles dans une grande ſobriété, de leur donner peu de pain, de leur interdire le vin, ou du moins de ne leur en laiſſer boire qu'avec de l'eau. Ils ne leur donnent d'autre occupation que celle de filer, & la quenouille fait leur principal exercice. Quels enfans peuvent naître de femmes ainſi élevées? Lycurgue perſuadé que le principal devoir des femmes de condition libre étoit de donner des ſujets à la république, ne voulut point qu'elles travaillaſ-

ſent aux ouvrages de laine, & laiſſa cette occupation aux filles eſclaves, il preſcrivit des exercices de corps aux filles comme aux garçons, & ordonna qu'elles s'exerceroient, comme eux, à la courſe & à la lutte; perſuadé qu'un pere & une mere, l'un & l'autre robuſtes, engendreroient des enfans vigoureux.

Ayant remarqué que les hommes nouvellement mariés approchoient trop ſouvent de leurs femmes, il ne leur permit de les voir qu'en ſecret & à condition qu'ils ne ſeroient apperçus de qui que ce fût, ſoit en entrant, ſoit en ſortant de l'appartement de leurs femmes; enſorte qu'on ne pût violer cette loi, ſans bleſſer la pudeur. Il crut que de cette ſorte, l'homme & la femme approcheroient l'un de l'autre

l'autre avec plus d'ardeur; & de ce commerce contraint, mais vif, il naîtroit des enfans mieux conſtitués, que d'un commerce libre & faſtidieux. Il ne laiſſa point aux hommes la liberté de différer leur mariage, & il leur ordonna de ſe marier dès qu'ils ſeroient devenus forts & robuſtes. Au reſte, il fit, à l'égard des vieillards qui épouſoient de jeunes filles, un réglement aſſez étrange. Ayant remarqué que ces vieillards impuiſſans étoient d'ordinaire extrêmement jaloux, & avoient grand ſoin que perſonne n'approchât de leurs femmes, il leur ordonna de choiſir, dans la république, quelque jeune homme vigoureux, auquel ils donnaſſent la liberté de coucher avec elles, pour leur faire des enfans.

Si un Lacédémonien avoit de l'averſion pour le mariage, & néanmoins quelque envie d'avoir des enfans, Lycurgue lui permettoit, par ſa loi, de jetter la vue ſur quelque femme jolie & féconde & d'avoir commerce avec elle, pourvu que ce fût du conſentement exprès du mari. Il accorda pluſieurs autres priviléges de cette nature. Par ce moyen, les femmes pouvoient avoir, en quelque ſorte, deux maiſons & deux familles. Le mari regardoit les enfans que ſa femme avoit d'un autre, comme les freres utérins de ſes propres enfans, & comme faiſant partie de ſa famille, quoiqu'ils fuſſent exclus de la ſucceſſion. Voilà pourquoi la ville de Sparte a produit des hommes plus grands & plus

forts qu'on n'en voit ailleurs.

Après avoir parlé de la naiſſance des Lacédémoniens, je dois à préſent parler de leur éducation. Ceux qui ſe piquent, parmi les Grecs, de bien élever leurs enfans, dès qu'ils voient que ces enfans commencent à comprendre ce qu'on leur dit, ils leur donnent un eſclave pour être toujours auprès d'eux, & veiller à leur conduite. Cet eſclave les mene chez les maîtres d'école, pour apprendre la grammaire, la muſique, & ce qui regarde la lutte. On leur donne des chauſſures qui rendent leurs pieds délicats ; on les accoutume à changer d'habits, ſuivant les ſaiſons, & on leur donne à manger tant qu'ils veulent. Lyourgue voulut, au contraire, que tous

les enfans de la ville de Sparte fuſſent ſoumis à un homme public, qui prît ſoin de leur conduite, & que cet homme fût choiſi parmi les magiſtrats. On lui donna le nom de *pædonome*, avec la charge de veiller ſur tous les enfans, & de les châtier lorſqu'ils le mériteroient. Il joignit au pædonome un certain nombre de grands garçons toujours armés de fouets, & prêts à punir les enfans qui manqueroient à leurs devoirs; ce qui les rendoit extrêmement obéiſſans & modeſtes. Au lieu d'imiter ceux qui, par des chauſſures, rendent les pieds des enfans tendres & délicats, il voulut qu'ils euſſent toujours les pieds nuds, pour les endurcir à la fatigue & aux injures de l'air; perſuadé qu'ils ſeroient plus en état

de grimper ſur les montagnes & les rochers, de deſcendre dans les précipices, de ſauter & de courir lorſqu'ils auroient les pieds nuds, pourvu qu'ils y fuſſent accoutumés. Il leur ordonna auſſi de ne porter qu'une même ſorte de vêtement, toute l'année, afin qu'ils fuſſent moins ſenſibles au chaud & au froid. Il défendit de donner tellement à manger aux jeunes garçons, qu'ils en fuſſent raſſaſiés. Voulant qu'ils appriſſent à ſouffrir la faim, à vivre de peu, & à ſe contenter de la nourriture qui s'offroit; il leur preſcrivit, en même tems, une nourriture qui fortifiât leur corps ſans l'engraiſſer, qui entretînt leur ſanté & les fît croître; mais de peur que l'abſtinence ne les incommodât; il leur permit de man-

ger tout ce qu'ils pourroient attraper. Lorſqu'on veut dérober quelque choſe, il faut veiller pendant la nuit, tromper pendant le jour, tendre des piéges, avoir des eſpions. On vouloit donc que les enfans s'exerçaſſent à cela, afin qu'ils devinſſent un jour capables de ſe procurer les choſes néceſſaires, & qu'ils fuſſent plus propres à la guerre. Quelqu'un me demandera peut-être pourquoi on fouettoit les enfans pris ſur le fait lorſqu'ils déroboient, puiſque le larcin étoit regardé à Sparte comme une bonne action ? Mais ne punit-on pas les enfans qui manquent dans les choſes qu'on leur preſcrit ? On châtioit à Sparte les enfans pris ſur le fait, lorſqu'ils déroboient comme des filoux ignorans & mal-adroits,

quoiqu'on fît grand cas de l'adreſſe de ceux qui déroboient du bled, cependant ils étoient fouettés par les autres jeunes gens, devant l'autel de Diane : c'étoit leur récompenſe, pour faire entendre que celui qui eſt capable de ſouffrir une douleur paſſagere, ſe prépare un bonheur durable, &, qu'au contraire, l'homme lâche & efféminé vit ſans gloire, & eſt malheureux.

Mais afin que les enfans, hors de la préſence de leurs maîtres, ne fuſſent pas abandonnés à eux-mêmes, Lycurgue donna à tous les citoyens le pouvoir d'ordonner aux jeunes gens, en l'abſence de leurs maîtres, ce qu'ils jugeoient à propos ; de les châtier, lorſqu'ils les trouveroient en faute, ce qui les rendoit ſages & modeſ-

tes en tous tems, parce que nous reſpectons naturellement ceux qui ont inſpection ſur notre conduite; & même afin que les enfans ne fuſſent jamais ſans ſupérieurs, il ordonna que celui des enfans, qui auroit le plus d'eſprit & de ſageſſe, commanderoit à ſes compagnons, lorſqu'il n'y auroit point d'homme pour leur commander.

Au reſte, comme l'amour ſert beaucoup à l'éducation, je crois devoir parler ici des amours des Lacédémoniens. C'eſt la coutume chez quelques peuples de la Gréce, comme chez les Béotiens, qu'un homme prenne un enfant dans ſa maiſon où qu'il lui faſſe des préſens, comme il ſe pratique chez les Eléens. Chez d'autres peuples il n'eſt pas même permis aux hommes de s'entretenir avec les jeunes

gens qu'ils paroiſſent aimer. Lycurgue en uſa autrement. Il ordonna que, ſi quelque honnête homme avoit de l'inclination pour un enfant, à cauſe de ſes belles qualités, & vouloit s'attacher à lui, il le pût faire librement; regardant cela comme une choſe louable & utile pour l'éducation des enfans. Cependant il voulut qu'on regardât comme une choſe honteuſe l'inclination qu'un homme avoit pour un enfant, ſeulement à cauſe de ſa beauté. Ces ſortes d'amours étoient, à Lacédémone, ſemblables à la tendreſſe des peres pour leurs enfans, & à l'amitié qui règne entre les freres. Je ne ſuis point ſurpris que quelques perſonnes aient de la peine à croire cela, d'autant que, dans la plûpart des villes, les loix

ne condamnent point l'amour dont il s'agit.

Nous avons juſqu'ici comparé l'éducation des Lacédémoniens avec celle des autres Grecs; & il eſt aiſé de juger laquelle rend les hommes plus modeſtes, plus ſages & plus ſoumis. Chez la plûpart des Grecs, lorſque les enfans entrent dans l'âge de l'adoleſcence, on leur ôte leurs gouverneurs & leurs précepteurs, & on les abandonne à leur propre conduite. Lycurgue fit ſur cela un réglement contraire. Ayant éprouvé qu'à cet âge, les paſſions ſont vives, qu'on a un fort penchant aux plaiſirs & beaucoup d'indocilité, il voulut que ce fût alors qu'on fît travailler davantage les jeunes gens, & qu'ils fuſſent ſans ceſſe occupés;

déclarant que quiconque voudroit s'en exempter, ne pourroit jamais prétendre aux dignités de la république, enſorte que non-ſeulement les gouverneurs publics des enfans, mais encore ceux qui s'intéreſſoient à eux en particulier, avoient grand ſoin d'empêcher que, par leur pareſſe & leur lâcheté, ils ne ſe rendiſſent mépriſables à tous les citoyens. Voulant d'ailleurs que les enfans priſſent de bonne heure du goût pour l'honnêteté & la pudeur, il ordonna que, lorſqu'ils marcheroient, ils cachaſſent leurs mains ſous leurs robes; qu'ils obſervaſſent le ſilence; qu'ils ne regardaſſent ni à droite ni à gauche, & qu'ils ne jettaſſent la vue que ſur les objets qui étoient devant eux; en quoi il fit voir que les hom-

mes peuvent être auſſi modeſtes que les femmes. En effet, à voir les jeunes enfans de Lacédémone, vous les prendriez pour de petites ſtatues dont la bouche ne s'ouvre point, & qui ne tournent point les yeux; vous les trouveriez plus modeſtes que de jeunes filles qui ne ſont jamais ſorties de leurs appartemens. Lorſque ces enfans ſont aſſemblés dans la ſalle où ils mangent tous enſemble, aucun d'eux ne parle qu'on ne l'interroge. Tels ſont les réglemens de Lycurgue par rapport à l'enfance.

Il fit encore des réglemens très-ſages pour l'âge de puberté. Voyant que ceux de cet âge réuſſiſſoient dans le chant & dans les exercices, & qu'ils tâchoient les uns les autres de s'y ſurpaſ-

ſer, il crut qu'ils pourroient avoir la même émulation pour la vertu & pour les actions de courage. A cet effet, voici ce qu'il imagina : les Ephores choiſiſſent dans la république trois hommes qu'on appelle *hyppagrettes*, dont chacun choiſit cent jeunes hommes, & déclare en même tems pourquoi il préfère les uns aux autres. Ceux qui ne ſont point reçus dans ce corps, deviennent non-ſeulement les ennemis de ceux qui les ont rejettés, mais encore de leurs compagnons qui ont été préférés à eux. Alors ils s'éclairent les uns les autres, & obſervent réciproquement leur conduite, pour y trouver des ſujets de reproche. Cette jalouſie & cette émulation eſt très-agréable aux dieux, & très-utile à la patrie, parce qu'elle excite les hommes à la vertu &

leur apprend leur devoir. Les uns & les autres tâchent de ſe rendre vigoureux, prrce qu'il leur arrive ſouvent d'en venir aux mains, lorſqu'ils ſe rencontrent; mais tout citoyen eſt en droit de les ſéparer; & ſi alors quelqu'un réſiſte à celui qui les ſépare, le gouverneur général de la jeuneſſe le conduit devant les Ephores, qui le puniſſent ſévérement, pour lui apprendre à ne pas ſuivre ſon courage au mépris des loix.

Les Grecs ont coutume de choiſir leurs magiſtrats parmi ceux qui ſont parvenus à l'âge viril; & quoiqu'ils ne leur faſſent faire aucun exercice de corps, ils ne laiſſent pas de les faire aller à la guerre. Lycurgue crut qu'à cet âge il convenoit de s'exercer à la chaſſe, & déclara que c'étoit une occupation très-honnête pour

un magiſtrat, à moins que les devoirs de ſa charge ne lui en ôtaſſent le loiſir. Il jugea que cet exercice étoit très propre à les entretenir dans l'habitude des travaux de la guerre.

Voici encore ce qu'il ordonna par rapport à la maniere de vivre. Les Lacédémoniens, à l'exemple des autres Grecs, mangeoient autrefois, chacun en particulier dans leurs maiſons. Leur légiſlateur ayant remarqué pluſieurs abus qui ſe commettoient dans ces repas particuliers, voulut qu'ils mangeaſſent tous en public, afin que perſonne ne pût cacher ſes excès; ordonnant que ces repas fuſſent très-ſobres, & ne ſerviſſent qu'à ſoutenir la nature, ſans ſatisfaire la gourmandiſe. Outre les viandes ordinai-

res, il voulut qu'on diſtribuât ſouvent du gibier, & que les riches miſſent en commun le fruit de leur chaſſe ; enſorte que tout le monde trouvât de quoi ſe raſſaſier, ſans qu'il en coûtât beaucoup de dépenſe. Il défendit de boire ſans beſoin, pour ménager également la ſanté du corps & de l'eſprit ; mais il permit à chacun de boire autant qu'il auroit ſoif, parce qu'alors la boiſſon eſt plus ſaine & plus agréable que lorſque l'on boit ſans néceſſité. On ne voyoit donc point de Lacédémoniens ruiner leurs femmes ou altérer leur ſanté par la bonne chère & par l'uſage immodéré du vin.

Dans toutes les villes on voit chacun chercher ſes ſemblables, & les jeunes gens être enſemble

& ſe comporter fort librement. A Sparte, les jeunes gens ſont toujours dans la compagnie de quelques vieillards. On s'entretient, dans les repas publics, des belles actions des citoyens. Il ne s'y paſſe rien de honteux. On n'y dit rien d'indécent. Comme chacun eſt obligé de s'en retourner, le ſoir, à pied, dans ſa maiſon, on prend garde de trop boire, de peur de chanceler en chemin ; car chacun doit, après le ſouper, ſe rendre chez lui ſans lumiere, n'étant pas permis à celui que l'âge n'exempte pas encore d'aller à la guerre, de ſe faire conduire la nuit avec un flambeau.

Lycurgue ayant conſidéré que ceux qui s'exercent après le repas, ont le teint fleuri avec beaucoup d'embonpoint & de vigu[illegible]

& qu'au contraire ceux qui ne font aucun exercice, ſont gros, peſans & foibles; au lieu que celui qui s'accoutume au travail, ſe forme un corps propre à tout, il ordonna que les plus âgés dans chaque claſſe d'exercice donneroient l'exemple du travail à leurs compagnons; ce qui fait qu'il n'y a point d'hommes qui ayent une meilleure complexion, ni plus de vigueur que les Lacédémoniens, qui exercent ſans ceſſe leurs jambes, leurs bras & leurs épaules.

Dans les autres villes, le citoyen, maître ſeulement chez lui, ne commande qu'à ſes enfans & à ſes domeſtiques; mais, ſelon la loi de Lycurgue, chaque pere de famille a autant d'autorité ſur les enfans de ſes concitoyens, que ſur

les ſiens propres; & leur uſage eſt de les traiter, comme le feroit leur pere même. Si un enfant, fouetté par un autre que ſon pere, venoit ſe plaindre à lui, ce ſeroit une choſe honteuſe ſi ce pere ne le fouettoit pas encore. Il y a tant d'harmonie à Lacédémone entre les citoyens, pour l'éducation de leurs enfans, que chacun concourt à les empêcher de faire des fautes. Il y eſt permis auſſi de ſe ſervir des domeſtiques d'autrui dans le beſoin, auſſi-bien que de ſes chiens de chaſſe. Si quelqu'un a beſoin des chiens d'un autre pour chaſſer, il l'invite à chaſſer avec lui; & celui qui le refuſe, eſt obligé de lui prêter ſes chiens.

On en uſe de la même maniere, par rapport aux chevaux.

Un homme ou qui eſt malade, ou qui n'a point de voiture, ou qui a un long voyage à faire, monte ſur le premier cheval qu'il trouve, &, après s'en être ſervi, le rend à qui il appartient. C'eſt auſſi l'uſage parmi eux, que les chaſſeurs qui ſe retirent de bonne heure, laiſſent à manger dans certains endroits, dont on eſt convenu, pour les autres chaſſeurs qui pourroient être ſurpris de la nuit. C'eſt en ſe ſoulageant ainſi mutuellement, que les pauvres participent aux biens des riches, & que tout ſemble être en commun.

Dans les autres villes de la Gréce, chacun tâche d'augmenter ſa fortune pariculiere. L'un eſt laboureur; l'autre eſt marinier. Celui-ci eſt marchand; celui-là eſt artiſan. A Sparte, il n'eſt point

permis à ceux qui ſont de condition libre, de travailler à s'enrichir; & ils ne peuvent s'occuper qu'à ce qui eſt capable de contribuer à la liberté & à la gloire de la patrie. Pourquoi en ce pays-là ambitionneroit-on les richeſſes, puiſqu'en quelque façon tous les biens y ſont communs, que tous vivent de la même maniere, & ne font pas meilleure chère les uns que les autres? La richeſſe ne les rendroit pas plus magnifiques dans leurs habits, parce qu'on y fait peu de cas de ces frivoles ornemens, & que toute la parure d'un Lacédémonien conſiſte dans un air de ſanté & de vigueur. Il n'eſt pas néceſſaire non plus qu'ils tâchent de s'enrichir pour être en état de régaler leurs amis, parce

qu'il eſt plus glorieux à Sparte de travailler pour ſes amis, que de faire pour eux de la dépenſe; l'un marquant de la généroſité, & l'autre ne marquant que de la richeſſe.

Lycurgue voulut que la monnoie de Sparte fût de telle nature que celui qui en prétendroit amaſſer juſqu'à la valeur de dix mines, (c'eſt-à-dire cent écus,) ne pourroit le faire à l'inſçu de ſes eſclaves, parce qu'il falloit beaucoup d'eſpace pour contenir les eſpeces qui formoient cette ſomme, & qu'on étoit obligé de les voiturer dans une charrette. On fait, à Lacédémone, une exacte recherche de l'or & de l'argent, & l'on punit ſévérement celui qui en eſt trouvé poſſeſſeur. Par quel motif donc s'efforceroit-on

d'amaſſer des richeſſes dans une ville où la peine de les acquérir ne ſeroit point ſuivie du plaiſir de l'uſage ?

Tout le monde ſçait que les Lacédémoniens ont beaucoup de reſpect pour leurs loix, & craignent beaucoup leurs magiſtrats. Je crois que Lycurgue n'entreprit point de donner des loix à ſa patrie, ſans avoir auparavant conſulté les principaux de la ville ; & les y avoir fait conſentir. Dans les autres villes, les perſonnes diſtinguées affectent de paroître ne point craindre les magiſtrats, regardant cette crainte comme indigne d'un homme de condition libre. A Sparte, au contraire, les perſonnes du premier rang ont une profonde vénération pour les magiſtrats. Ils ſe font une gloire de

s'abaiſſer devant eux; & lorſque ces magiſtrats les envoient chercher, ils ſe hâtent de ſe rendre à leurs ordres; perſuadés qu'en ſe montrant ainſi obéiſſans, ils donnent un exemple important à tout le peuple. Cet uſage a, ſans doute, été établi par Lycurgue, conjointement avec les Ephores qui connoiſſoient combien l'exacte obéiſſance importe à la gloire d'une ville, au commandement d'une armée, & au gouvernement d'une famille. Il jugea que plus la puiſſance du magiſtrat ſeroit étendue, plus elle ſeroit terrible, & le reſpect des citoyens plus grand. Les Ephores ont donc le pouvoir de condamner à l'amende qui il leur plaît, & de la faire payer ſans délai. Ils peuvent dépoſer les magiſtrats, les exiler, les emprisonner,

priſonner, & même leur faire leur procès pour les faire mourir. Cependant la puiſſance des magiſtrats eſt abſolue ; mais on ne ſuit pas à Sparte la coutume des autres villes, où les magiſtrats créés par le peuple, exercent, pendant tout le cours d'une année, leurs charges, comme il leur plaît. Les Ephores imitant les rois & ceux qui préſident aux jeux de la courſe & de la lutte, puniſſent ſur le champ le magiſtrat qui contrevient aux loix.

Entre les meſures ſages que Lycurgue prit pour diſpoſer ſes concitoyens à recevoir ſes loix, j'eſtime infiniment la précaution qu'il eut, avant que de les propoſer, de ſe rendre avec les principaux de ſa ville au temple de

Delphes pour demander à Apollon ſi les loix dont il s'agiſſoit rendroient ſes compatriotes meilleurs & plus heureux ? Ce ne fut qu'après que l'oracle eut répondu que ces loix ſeroient utiles, que Lycurgue oſa les propoſer; & les Lacédémoniens jugerent alors que ce ſeroit une révolte contre la volonté des dieux, & une eſpece d'impiété que de refuſer de s'y ſoumettre.

Lycurgue ſçut encore établir dans les eſprits des Lacédémoniens une maxime admirable, qui eſt qu'une mort honnête eſt préférable à une vie honteuſe; car, ſi l'on y prend garde, on trouvera qu'il meurt bien plus d'hommes lâches & qui craignent la mort, qu'il ne meurt d'hommes courageux, qui préfèrent la mort

à l'infamie. Pour moi, je ſuis perſuadé que les hommes braves & vaillans vivent beaucoup plus long-tems que les hommes lâches & timides, parce que la valeur eſt plus agile & plus adroite, plus prompte, plus libre que n'eſt la poltronnerie. Auſſi voit-on que la gloire accompagne toujours la bravoure, & que les ſoldats ſe réjouiſſent de porter les armes avec d'autres ſoldats hardis & belliqueux.

Voici comme Lycurgue s'y prit pour bannir la lâcheté. Il eut ſoin que les braves puſſent jouir de toutes les commodités de la vie, & qu'au contraire les lâches & les efféminés fuſſent miſérables. Dans les autres villes, quand quelqu'un ſe comporte lâchement, on ſe contente de dire qu'il eſt

lâche ; mais on lui conſerve tous les droits des autres citoyens. Il a la liberté d'aller & de venir ſur la place, de s'y exercer, & de s'y aſſeoir comme les autres. A Sparte, on regarde comme un grand deshonneur de loger, de manger ou de faire aucun exercice avec un homme qui a donné des preuves de lâcheté. Chacun le fuit ; & il arrive ſouvent que, quand les Lacédémoniens font une partie pour jouer à la paume, l'homme lâche & efféminé n'eſt reçu ni d'un côté ni d'un autre. Aux danſes & aux ſpectacles publics, il n'a que des places de rebut. Si quelqu'un ſe rencontre ſur ſon chemin, ce lâche eſt obligé de lui faire place, & de ſe ranger pour le laiſſer paſſer commodément ; & dans les aſſemblées,

il faut qu'il ſe leve devant les plus jeunes. Ses filles n'ont point la liberté de ſortir de leur logis; & ſi ſa femme paroît en public, il eſt condamné à l'amende. S'il lui arrive de ſe parer, de ſe mettre, en un mot, comme les honnêtes gens, on ſe jette ſur lui, & on l'accable de coups. Faut-il être ſurpris que les Lacédémoniens préfèrent la mort à une vie honteuſe? Lycurgue n'omit rien auſſi pour engager ſes compatriotes à ne ſe point démentir, & à être vertueux juſqu'à la fin de leur vie. Il ordonna qu'on examineroit la conduite de ceux qui auroient gouverné, & que cet examen ſe feroit dans leur vieilleſſe. Au reſte, il voulut que les vieillards euſſent des prérogatives & des honneurs. Il les conſtitua

juges de tous les combats qui regardent l'eſprit, & qui ſont autant au-deſſus des combats qui dépendent de la force ou de l'adreſſe, que l'eſprit eſt au-deſſus du corps.

Ayant auſſi jugé que les hommes vicieux & corrompus ne pouvoient contribuer à l'augmentation de la puiſſance d'une république, il ſçut ſi bien faire goûter ſes leçons de ſageſſe aux Lacédémoniens, qu'il leur donna à tous de l'ardeur & de l'émulation pour la vertu; ce qui fait que Sparte paſſe pour la ville la plus vertueuſe du monde, & pour le ſéjour de l'honneur & de la probité. Auſſi, au lieu que dans les autres républiques les légiſlateurs ont décerné des peines pour les crimes, ce légiſlateur de Sparte s'eſt contenté de déclarer infâmes les hommes lâches

& efféminés, perſuadé que les voleurs ne ſont tort qu'à ceux qu'ils volent; au lieu que les lâches & les pareſſeux ſont cauſe de la ruine de leur patrie.

Il ordonna auſſi que ceux qui obſerveroient exactement les loix, auroient autant de priviléges que les autres, ſans avoir égard à la foibleſſe de leur corps ou à leur pauvreté; mais que ceux qui mépriſeroient les loix, ſeroient mépriſés eux-mêmes. Comme on tient que Lycurgue vivoit vers le tems des Héraclides, il eſt vraiſemblable que les loix de Sparte ſont fort anciennes: elles ſont néanmoins aſſez nouvelles pour tous les autres peuples; car c'eſt une choſe étrange que tous admirent & vantent ces loix, & qu'aucune ré-

publique n'ait le courage de les adopter.

Les Lacédémoniens ont des coutumes très-ſages par rapport à la maniere de faire la guerre, lorſqu'ils l'ont déclarée. Les Ephores font publier que les cavaliers, les piétons & les artiſans d'un certain âge marcheront; ce qui fait que, dans le camp des Lacédémoniens, on trouve toujours des gens de toutes ſortes de profeſſions, tels qu'il y en a dans les villes. On publie enſuite une ordonnance, afin qu'un certain nombre de charrettes & de bêtes de voiture ſoit prêt pour tranſporter les machines, les équipages & les inſtrumens de guerre.

Lycurgue voulut que les ſoldats fuſſent habillés de couleur

d'écarlate, & portaſſent des boucliers d'airain, parce que l'écarlate a quelque choſe de martial, & que l'airain ſe polit aiſément & ne ſe rouille jamais. Il permit à ceux qui auroient paſſé l'âge de puberté de porter de longs cheveux, afin qu'ils paruſſent plus grands & plus terribles aux ennemis. Il diſtribua en ſix cohortes toute la cavalerie & toute l'infanterie. Il mit à la tête de chaque cohorte un polémarque ou un officier général, quatre centurions, huit cinquanteniers, & ſeize autres officiers ſubalternes. Il arrive quelquefois que, ſelon les ordres du général, ces ſix cohortes ſont partagées en compagnies, tantôt de vingt-cinq hommes, tantôt de ſoixante & quinze, & tantôt de cent cinquante. Quel-

ques-uns croient que la disposition de l'infanterie, en usage chez les Lacédémoniens, n'est pas favorable aux évolutions; mais ils se trompent. Les capitaines sont à la tête des troupes; & chaque ligne peut combattre aisément, les uns ayant ordre de précéder & les autres de suivre. Les lignes s'avancent à la voix des officiers subalternes, & alors les phalanges s'éclaircissent ou se ferrent; & quoiqu'ébranlées, elles ne laissent pas de faire face & de combattre de tous côtés; ce qui n'est pas aisé à comprendre à d'autres qu'à des Lacédémoniens, qui font paroître en cela plus d'agilité que des gladiateurs. Lorsqu'ils forment leurs bataillons en triangle, leur arriere-garde forme le corps de bataille. Si

l'ennemi ſe préſente pour attaquer la pointe de l'avant-garde, on ordonne à un officier général de ſe mettre à la tête de cette pointe, du côté gauche, juſquà ce que la phalange ait fait ſon évolution pour ſe préſenter toute entiere & faire tête à l'ennemi. Si dans cet état l'armée ennemie s'avance pour attaquer en queue, alors les files s'ouvrent; il ſe fait une évolution, & par ce moyen les meilleures troupes repouſſent les efforts des ennemis. Le commandant d'un bataillon ne regarde pas comme un déſavantage d'être placé à la gauche, parce que tous les côtés ſont bien garnis. Si quelquefois il juge à propos de ſe placer à la droite, alors il range ſon bataillon en triangle, & lui fait faire

effet, avec leſquels on mêle quelques hallebardiers Lacédémoniens ; on emploie à cela des étrangers plutôt que des eſclaves, parce que les Lacédémoniens ne veulent pas que leurs eſclaves ſoient jamais armés. Il eſt auſſi expreſſément défendu aux ſoldats de s'éloigner trop du camp pour leurs néceſſités. Les Lacédémoniens décampent ſouvent, pour laſſer leurs ennemis, & pour l'avantage de leurs propres troupes. Il leur eſt ordonné de continuer toujours leurs exercices dans le camp, & de s'y exercer à la lutte & à la courſe, afin d'entretenir l'émulation entr'eux. La place d'exercice eſt marquée à chacun proche de ſa cohorte, afin qu'aucun n'ait occaſion de s'éloigner de ſon corps. Quand les exercices

ſont achevés, le polémarque leur ordonne de s'aſſeoir en ordre, ce qui ſert comme de revue; puis il les fait manger; & après, il envoie quelqu'un à la découverte. Les ſoldats demeurent alors les uns avec les autres, ſe repoſent & ſe réjouiſſent entr'eux juſqu'au ſoir, qu'un héraut donne le ſignal pour ſouper. Après qu'ils ont chanté les louanges des dieux, on leur ordonne de ſe coucher tout armés.

Que perſonne ne ſoit ſurpris que je ſois entré dans un détail qui fait connoître que les Lacédémoniens n'ont rien négligé de tout ce qui regarde l'art & la diſcipline militaire. Il eſt à propos de parler maintenant du pouvoir qu'ils ont accordé à leur roi, & de l'autorité qu'il a ſur l'armée. La ville de Sparte ſe

charge de faire tous les frais de la table du roi, aussi bien que de celle de ses gardes & de tous ses officiers. Les polémarques ou généraux d'armée demeurent avec lui dans son palais, afin d'être toujours en état de l'aider de leurs conseils. Il y a dans le même palais trois hommes qui ont soin de faire donner au roi & aux généraux tout ce qui leur est nécessaire, afin qu'aucun autre soin ne les puisse détourner des affaires qui regardent la guerre & la sûreté de l'état.

Voici comme le roi se met en campagne & marche à la tête des troupes. Premiérement, avant que de partir, il fait un sacrifice à Jupiter conducteur, & aux autres dieux qui préfident aux voyages; ensuite un porte-feu ou fé-

cial ayant pris un tiſon ſur l'autel, ſe rend ſur la frontiere où le roi ſe rend auſſi, & ſacrifie encore à Jupiter & à Minerve, & paſſe enſuite au-delà des limites de l'Etat. On porte toujours devant lui le feu ſacré, qui ne s'éteint jamais, & qui eſt ſuivi de pluſieurs victimes de toute eſpèce. Quand le roi ſacrifie, il le fait avant le lever du ſoleil, comme pour prévenir les bienfaits de la Divinité. Les polémarques, les centurions, les cinquanteniers, les officiers des troupes étrangeres, les commiſſaires du bagage aſſiſtent au ſacrifice, ainſi que les gouverneurs des villes, qui veulent s'y trouver. Il y a, outre cela, deux Ephores qui, dans la cérémonie du ſacrifice, n'ont aucune fonction, à moins que le roi ne les charge de quel-

que choſe : cependant ils obſervent tout ce qui ſe paſſe, & leur préſence inſpire la modeſtie qu'il convient.

Après le ſacrifice, le roi ordonne à chacun ce qu'il doit faire dans le jour ; & tous s'acquittent ſi bien de ce qui leur eſt preſcrit, qu'on croiroit qu'ils auroient inventé eux-mêmes l'art de la guerre & la diſcipline militaire. Lorſque le roi marche, ſi l'ennemi ne ſe préſente point, il n'eſt précédé que des Syrites & de quelque cavaliers, qui vont à la découverte. S'il s'agit de combattre, le roi fait un détachement du premier bataillon de la premiere cohorte, & s'avance vers la droite de l'armée, juſqu'à ce qu'il ſe trouve dans le milieu, entre deux cohortes & deux polémarques.

Pour ce qui eſt de ceux qui ſuivent l'armée, & qui ſont du pavillon public, le plus ancien d'entr'eux a le ſoin de les ranger tous à la queue de l'arriere-garde: de ce pavillon public ſont les haruſpices, les médecins, les joueurs de flûte, les commiſſaires du bagage, & tous ceux qui ſuivent l'armée par curioſité; ainſi rien ne manque dans le camp, parce qu'on a tout prévu, & qu'on a pourvu à tout.

Il ſemble que Lycurgue inſtitua très-ſagement, qu'avant d'en venir aux mains, on égorgeroit en préſence de l'ennemi une chévre au ſon des flûtes, & que tous les ſoldats auroient une couronne de fleurs ſur la tête. Il leur ordonna auſſi d'avoir toujours leurs armes propres & luiſantes. Il vouloit

que les jeunes ſoldats déſtinés à commencer le combat, fuſſent toujours gais, & qu'ils excitaſſent eux-mêmes leurs officiers à les mener contre l'ennemi. Au reſte, on n'entend aucun bruit dans leur camp; & le commandant d'un bataillon ne parle jamais aſſez haut pour ſe faire entendre d'un autre bataillon. Les ordres généraux ſont donnés par le polémarque.

C'eſt au roi de décider s'il eſt à propos de décamper; c'eſt à lui de marquer le lieu & les limites du camp, & de renvoyer les ambaſſadeurs des alliés ou des ennemis. Tout le monde s'adreſſe à lui. Si quelques particuliers ont une conteſtation, ils préſentent leurs requêtes au roi qui les envoie aux Hellénodiques, c'eſt-à-dire, aux juges de la nation. Si

quelqu'un lui demande de l'argent qui lui eſt dû, le roi le renvoie aux tréſoriers. Si un autre vient lui apporter le butin qu'il a fait, il eſt renvoyé aux commis de la vente du butin. On peut dire que le roi de Lacédémone eſt un prêtre, à l'égard des dieux, & un général d'armée, à l'égard des hommes.

On me demandera peut-être, ſi à Sparte on obſerve encore aujourd'hui les loix de Lycurgue? Je ne puis donner ſur cela de réponſe déciſive. Je ſçais ſeulement que les Lacédémoniens aimoient mieux autrefois vivre tranquillement chez eux, ſans ambition, dans la compagnie de leurs égaux, que de faire leur cour au roi pour obtenir, par de baſſes flateries, des emplois & des

gouvernemens. Je ſçais auſſi que leurs prédéceſſeurs ont autrefois mépriſé les richeſſes; mais qu'aujourd'hui pluſieurs d'entr'eux mettent leur gloire à poſſéder beaucoup d'or & d'argent. On chaſſoit autrefois de Sparte les étrangers; & il étoit défendu aux Lacédémoniens de voyager, de peur que les mœurs des autres peuples ne les corrompiſſent. Aujourd'hui les principaux d'entr'eux briguent le gouvernement des places & le commandement des troupes chez les étrangers. Alors ils ſe contentoient d'être dignes de commander; & à préſent ils veulent commander, & en ſont peu dignes; c'eſt ce qui eſt cauſe que les Grecs, qui autrefois avoient coutume d'avoir recours aux Lacédémoniens, pour les prier de

leur donner des capitaines capables de les défendre contre leurs ennemis, ſont maintenant en garde contre la puiſſance & l'ambition de ces mêmes Lacédémoniens, qui n'obéiſſent ni aux oracles d'Apollon, ni aux loix de Lycurgue.

J'expoſerai encore ici, en peu de mots, ce que ce fameux légiſlateur régla touchant l'autorité du roi & celle de la république. Ce réglement ſubſiſte encore aujourd'hui; & c'eſt peut-être la ſeule loi de Lycurgue, qui ſoit exactement ſuivie. Il ordonna donc que le roi préſideroit à tout ce qui concerne la religion, & ſacrifieroit lui-même pour le ſalut de la république; qu'il marcheroit toujours à la tête de l'armée, & auroit ſa part des victimes immolées. Il deſtina pour

ſon entretien & celui de ſa maiſon, une certaine quantité des meilleures terres qui ſont aux environs de Sparte, non pour le faire plus riche que les autres, mais pour le faire ſubſiſter honnêtement, afin que le roi pût avoir quelqu'un à ſa table, pour lui tenir compagnie, lorſqu'il ſeroit hors de la ville. Lycurgue régla qu'on lui ſerviroit toujours deux portions, non afin qu'il mangeât deux fois autant qu'un autre, mais afin qu'il fît manger avec lui celui qu'il voudroit.

Il permit auſſi au roi de choiſir deux hommes, appellés *Pythyens*, pour lui tenir toujours compagnie, & que toutes les fois que les truies de la république auroient des cochons, il en appartiendroit un au roi, afin qu'il eût toujours

des

des victimes prêtes pour les ſacrifier. Le long du palais du roi, il y a un étang qui fournit de l'eau en abondance. Lorſque le roi entre dans quelque endroit, tout le monde ſe leve, excepté les Ephores. Le roi & les Ephores renouvellent leurs ſermens tous les mois; le roi le fait en ſon nom, & les Ephores au nom de la république. Le roi jure qu'il gouvernera l'état conformément aux loix écrites & reçues; & la république jure, de ſon côté, qu'elle ſera toujours ſoumiſe au roi, tant qu'il obſervera ce qu'il a promis. Tels ſont les honneurs dont le roi de Sparte jouit toute ſa vie. C'eſt peu de choſe, il eſt vrai; mais Lycurgue n'a pas voulu que les rois de Sparte euſſent le pouvoir & l'orgueil des autres rois.

Au reſte, les honneurs extraordinaires que les Lacédémoniens rendent à leurs rois, après leur mort, ſont bien voir qu'ils les regardent comme des demi-dieux.

CHAPITRE III.

DE LA VANITÉ DES SCIENCES.

LE plus ſçavant de tous les hommes, après une étude & des méditations de toute ſa vie, n'oſe pas, s'il eſt ſage, me propoſer l'explication de quelque phénomene que ce ſoit, comme véritable; il me la donnera ſeulement comme poſſible; & il eſt très vraiſemblable que, dans tous les ſyſtêmes poſſibles, pas un n'eſt réellement véritable. Quelle illuſion d'étudier, toute ſa vie, pour

ne ſçavoir que ce qui pourroit être!

La philoſophie eſt, dit-on, dans ce ſiécle, le plus près de ſa perfection; l'on eſt cependant aujourd'hui plus convaincu que jamais, que tout ce qu'on nous débite, ne ſont que des jeux d'imagination, plus ou moins heureux, mais toujours très-faux, ou, pour le moins très-incertains.

Il y a trente ou quarante ans, dit un fameux moderne dans une Epître dédicatoire à une dame, *que je philoſophe, fort perſuadé de certaines choſes, & voilà que je commence à en douter. C'eſt bien pis; il y en a dont je ne doute plus, déſeſpéré de pouvoir jamais y rien comprendre.*

Les ignorans ſentent qu'ils ſont ignorans, ſans réflexion. Le

vans ſçavent, par démonſtration, qu'ils ne ſçavent rien ; c'eſt tout ce qu'ils ont par-deſſus les autres.

C'eſt une grande queſtion qui n'eſt pas facile à décider : Si les ſciences ſont plus utiles ou plus nuiſibles à la religion & à l'état ? Elles ſervent à attaquer & à défendre l'une & l'autre.

Un habile homme diſoit l'autre jour, que le monde n'étoit aujourd'hui ſi corrompu, que parce qu'il étoit trop éclairé ; on lui prouva que c'étoit, au contraire, parce qu'il ne l'étoit pas aſſez. La médiocrité ſur ce point eſt dangereuſe.

La plus grande ignorance eſt ſouvent déguiſée ſous la plus inſolente préſomption. Combien peu de gens ſont capables de la

découvrir quand elle eſt artificieuſement voilée ? Combien d'ignorans ſont crus ſçavans ſur leur parole ? Combien de ſçavans ignorés par leur modeſtie ?

On ſe moque aujourd'hui des ſçavans de profeſſion, & l'on s'en eſt toujours moqué. Sont-ils en effet ridicules, ou l'ignorance publique a-t-elle trouvé cette reſſource pour s'autoriſer ? En profeſſant l'ignorance, mérite-t-on moins la raillerie qu'en profeſſant la ſcience ? La multitude eſt pour l'ignorance ; & les ſçavans auront de la peine à avoir juſtice.

Un chymiſte, entêté de ſa pierre philoſophale, mépriſe tout ce qui n'a pas de relation à ſes fourneaux & à ſon mercure. Un aſtrologue, prévenu des influences cé[illegible] n'eſtime que les obſerva-

tions ſur les divers aſpects des planettes. Un logicien, rempli des termes embarraſſans de l'école, eſt charmé d'un ſophiſme bien finement propoſé. Il eſt pourtant vrai que tous les autres hommes mépriſent & les fourneaux du chymiſte, & les aſpects de l'aſtrologue, & les ſophiſmes du logicien. Rien au monde n'eſt ſi inutile, ni ſi faux; ce ſont pourtant ce qu'on appelle des *ſçavans*.

Qui dit *docteur* ne dit pas toujours un *homme docte*. L'étude eſt le métier d'un docteur; mais tout le monde ne fait pas ſon métier.

Un livre devient eſtimé du jour de ſa défenſe. Combien ſeroient reſtés dans leur obſcurité naturelle, ſi la défenſe ne les en eût tirés? Combien d'inutilités & de

ſottiſes faut-il lire dans Rabelais, pour trouver un bon mot ? Il eſt vrai que ce mot eſt bon ; mais on l'achete bien cher, puiſqu'il faut lire ſouvent trente feuilles pour le trouver.

On parle depuis long-tems, dans la république des lettres, de certaines gens qu'on appelle *plagiaires*. C'eſt une race, dit-on, qui ne finit point parmi les auteurs. Quelque ſoin qu'on prenne de les couvrir de honte, ils ſe montrent toujours avec effronterie ; leurs larcins ſont marqués à chaque page des écrivains chagrins & critiques ; & l'on ne ceſſe de demander juſtice contre eux, ſans qu'on puiſſe obtenir l'abolition de cette ſecte.

Je voudrois pourtant qu'auparavant toutes choſes, on convînt

de la définition de plagiaire. Si l'on en étoit convenu, on trouveroit, peut-être trop de gens dans les termes de la définition; ou l'on auroit intérêt d'en mettre ſi peu, que ce ne ſeroit pas la peine de s'en plaindre.

Les incertitudes de la philoſophie ne ſont guère plus grandes que celles de l'hiſtoire; & ceux qui l'ont beaucoup lue, diſent que l'on accommode l'hiſtoire à-peu-près comme les viandes dans une cuiſine. Chaque nation les apprête à ſa maniere; de ſorte que la même choſe eſt miſe en autant de ragoûts différens, qu'il y a de pays au monde; & preſque toujours, on trouve plus agréables ceux qui ſont conformes à ſa coutume.

Il faut être fort ſimple, dit un

bel eſprit, pour étudier l'hiſtoire, avec l'eſpérance d'y découvrir ce qui s'eſt paſſé ; c'eſt bien aſſez qu'on ſçache ce qu'en ont dit tels ou tels auteurs, & ce n'eſt pas tant l'hiſtoire des faits qu'on doit chercher, que l'hiſtoire des opinions & des relations.

De toutes les ſciences il n'en eſt peut-être point qui ſoit ſi mépriſable que celle des langues ; les hommes ſont cependant ſi vains qu'ils s'en applaudiſſent extrêmement. C'eſt aſſurément celle ſur laquelle les ignorans ſe rendent le plus de juſtice. Ils ſont convaincus qu'ils l'ignorent, tandis qu'ils doutent de leur entiere ignorance ſur tout autre article ; & ce n'eſt pas la moindre raiſon qui fait admirer ceux qui la poſſédent.

Un homme que ſon application trop violente à l'étude a fait malade, & que le peu de ſoin qu'il a eu de ſes affaires a réduit dans une grande pauvreté, vit triſtement parmi des perſonnes qui le négligent ou le mépriſent. (C'eſt le ſort ordinaire des gens de lettres.) Cet homme d'ailleurs eſt bien dans l'eſprit d'une douzaine de ſçavans Anglois, Allemands, Italiens, dont les uns parlent de lui avantageuſement dans les pays étrangers, les autres citent ſes ouvrages avec éloge ; mais ces louanges qui à peine viennent juſqu'à lui, le délivrent-elles de ſes maladies ? lui donnent-elles de quoi dîner ? le garantiſſent-elles des incommodités qu'il ſouffre ?

La démangeaiſon de faire des

livres eſt fort fréquente aujourd'hui. Bien des gens veulent avoir le plaiſir d'être auteur, & ce plaiſir leur tient lieu de tout. Le public doit moins craindre d'eux, que de ces autres qui compoſent pour vivre. Il n'eſt rien de ſi mauvais, qui ne ſorte de ces auteurs. Ils n'ont pas le tems ni de travailler ni de corriger leurs ouvrages; & quelque ſtériles qu'ils puiſſent être, il faut qu'ils trouvent de la matiere. Baudouin & Du Ryer travailloient à trente ſols la feuille pour leurs traductions, & à quatre francs le cent pour les grands vers, & quarante ſols pour les petits. C'étoit-là leur marché avec leur impimeur. Telles gens ſont de vrais inſectes du Parnaſſe.

La diſpute ſur la préférence qu'on doit donner aux anciens

ou aux modernes, eſt plus vive que jamais. Chacun des deux partis ſe ſoutient par des raiſons excellentes, & par des exemples merveilleux; & il n'y a pas lieu d'eſpérer que l'un céde à l'autre. Il y auroit pourtant un juſte milieu à prendre entre l'adoration que quelques-uns ont pour les anciens, & le mépris de quelques autres. On ne doit point chercher vainement un ridicule dans les harangues de Cicéron & de Démoſthène: ce ridicule ne s'y trouve point, & ne peut être que dans l'opinion de ceux qui croient l'y trouver; mais on doit avouer que l'importance des matieres, la liberté de la république, le concours infini des auditeurs, la plûpart d'une conſidération très-élevée, outre le goût

particulier de leur ſiécle, qui avoit d'autres uſages que les nôtres; tout cela donnoit à l'éloquence des beautés qu'elle ne ſçauroit avoir aujourd'hui. Rendons cependant juſtice à nos prédicateurs & à nos avocats, & reconnoiſſons que quelques-uns parmi eux, méritoient d'être nés dans un tems où l'éloquence rendoit quelquefois un homme le premier de la terre.

La philoſophie eſt la ſcience de la ſignification la plus étendue; & l'on doit convenir qu'elle ſeroit d'une longueur infinie, ſi l'on prétendoit à ſa derniere perfection.

Je ne ſçais même ſi l'on n'a pas raiſon de ſe récrier contre ſon incertitude & ſon inutilité. Il ſera toujours fort incertain ſi la

terre tourne ou ſi c'eſt le ſoleil; s'il y a de petits vuides ou une matiere ſubtile; & mille autres choſes de cette nature, qui ſont toutes peut-être auſſi inutiles qu'elles ſont incertaines.

Mais ſi la philoſophie eſt inutile & incertaine dans cette partie, cette autre qui enſeigne à connoître le ſouverain bien, à le chercher, & à le ſuivre, eſt, ce me ſemble, d'une bien plus grande utilité.

Nous connoître nous-mêmes, corriger nos mœurs, & nous rendre vertueux, eſt une étude propre aux honnêtes gens, dont les pédans de l'école ne ſçauront jamais que le nom.

J'ai fait mille fois des réflexions ſur les diſputes & les inutilités de l'école; je me ſuis étonné que

des gens d'eſprit ayent donné le nom de *philoſophe*, c'eſt-à-dire d'*amateur de la ſageſſe*, à un homme qui parle de météores, qui ſçait ce qu'ont dit les auteurs ſur le flux & reflux de la mer, qui établit au hazard des ſyſtêmes, & qui, avec quantité de ſophiſmes, prouve d'un ton impoſant le pour & le contre d'une queſtion dans une aſſemblée.

On n'enſeigne que ſuperficiellement & par maniere d'acquit, la ſcience de connoître tous les replis de notre cœur, & d'en réprimer les paſſions. Preſque tout le tems eſt employé à pouſſer des argumens qui, à la moitié de la diſpute, ne s'entendent déja plus par l'obſcurité des termes dont on ſe ſert, & dont les dif-

putans tâchent de s'embarraſſer l'un & l'autre.

Pauvre jeuneſſe, que vous êtes à plaindre ! De quoi vous entretient-on ? Ne ſerez-vous pas bien inſtruite à calmer ici les flots de vos paſſions qui occupent une ſi grande partie de vos écrits ? Deviendrez-vous gens de bien ? & vos mœurs ſeront-elles meilleures, quand les deux tiers de votre Traité de morale ſeront remplis de queſtions ſur l'état de la nature pure, ou des actions indifférentes ? Quand vous ſçaurez toutes ces choſes, ſera-ce à juſte titre que vous porterez le nom de *ſage* ? Grand Dieu ! quelle morale ! quels maîtres ! La ſcience qui nous apprend à n'avoir beſoin que de nous-mêmes, à ſou-

tenir également l'une & l'autre fortune, eſt enſevelie ſous une quantité de queſtions frivoles.

C'eſt pourtant à cette ſcience ſi utile que ſe ſont appliqués tous les grands hommes que l'antiquité a conſacrés, & qu'on révère encore aujourd'hui preſque juſqu'à l'adoration; & quoiqu'il ſoit arrivé parmi eux de grandes conteſtations ſur la ſouveraine félicité, (chacun la faiſant conſiſter dans ce qui lui plaiſoit davantage,) il eſt pourtant sûr qu'ils convenoient tous ſur les moyens de la rechercher, & que la vertu leur paroiſſoit la voie la plus infaillible, ſuivant l'idée qu'ils en avoient.

D'ailleurs, autant qu'il pourroit être inutile de rechercher la vé-

rité dans certains points de la phyſique, autant eſt-il utile de la rechercher dans la morale, où on la trouve toujours, en ce point qu'on ſe perſuade que l'eſprit humain ne ſçauroit percer les ténebres dont elle eſt enveloppée. On la rencontre quelquefois par hazard, mais ſans oſer s'en aſſurer; & elle échappe auſſi-tôt.

On eſt fatigué des diſcours & des régles de l'Académie. On ſe moque de la feinte inſenſibilité des Stoïciens. On a horreur des débauches des prétendus diſciples d'Epicure. On regarde avec mépris la ſotte liberté & l'aigreur mordante des Cyniques. Le doute des Pyrrhoniens paroît une choſe impoſſible; & l'on trou-

vera toujours ridicule les myſtères & les extravagances de la Cabale.

Toutes les ſectes qui prétendent nous enſeigner le ſouverain bien, nous trompent, & nous donnent l'ombre pour le corps.

Le ſouverain bien, s'il en eſt un dans cette vie, doit être propre à toutes ſortes de perſonnes, de tout âge, de toute nation & de tout état; & les biens que les ſectes nous propoſent peuvent à peine convenir à quelques-uns.

Il faut un eſprit naturellement fécond, & bien diſpoſé, pour les diſcours de l'Académie. Il faut une fierté & une diſpoſition à ſe contraindre, pour affecter l'inſenſibilité Stoïque. Il faut de la ſanté, de la jeuneſſe, de la fermenta-

tion dans le ſang, pour fournir à la débauche de ceux qui ſe ſont dits injuſtement *diſciples d'Epicure*. Il faut ſe bannir du commerce du monde & des honnêtes gens, pour donner dans l'effroyable impoliteſſe des Cyniques. Il n'eſt pas libre à un homme ſenſé de douter, comme les Pyrrhoniens, de ce qui lui eſt évidemment connu; & il faut être né viſionnaire, être naturellement fou, pour entrer dans les chimériques myſtères de la Cabale.

Combien de gens qui, ſelon les ſectes, ne pourront prétendre à la ſouveraine félicité! Quelle erreur! & comment tout le monde ne l'a-t-il pas reconnue de tout tems!

On eſt toujours heureux, à meſure qu'on eſt ſage; (ils en

conviennent tous.) On eſt toujours ſage, en quelque état qu'on ſe trouve, quand on y eſt ſans agitation & avec indifférence. Et n'eſt-on pas dans cette ſituation, quand on fait toujours ce qu'on croit être de ſon devoir?

Faire tout ce qu'on croit être toujours de ſon devoir, me paroît être l'abrégé de la ſageſſe, & le ſommet de la félicité.

Ainſi, ſans s'élever à ces hautes ſpéculations où nous ne pourrons atteindre qu'avec tant de peine; ſans ſe guinder dans les grands ſentimens que nous trouvons dans Sénéque; ſans nous tourmenter après des ſecrets qui n'eurent jamais rien de réel, nous pouvons vivre heureux.

Ménippe menoit une vie commune. Il agiſſoit ſelon que les

beſoins l'exigoient dans une petite fortune ; & il agiſſoit ſans deſir, ſans chagrin, ſans aucune agitation. Peut-être étoit-il en effet le ſage dont nous ne cherchons aujourd'hui que l'idée.

CHAPITRE IV.

DE LA FORTUNE.

RIEN ne s'apprend moins, par les régles, que la ſcience qui conduit à la fortune. Les circonſtances des tems & des perſonnes ſont ſi différentes, & changent ſi fort l'état des événemens, qu'on ne ſçauroit donner des maximes aſſurées pour ſe conduire dans le chemin que tiennent preſque tous ceux qui ſont dans le grand monde.

L'uſage & l'expérience ſont les guides les plus fidèles dont on puiſſe ſe ſervir dans cette voie difficile; & c'eſt ſur leur conſeil qu'on doit ſe régler, ſans prétendre pourtant que, pour être meilleur, ils ſoient toujours infaillibles.

Il me ſemble même que la premiere choſe que nous enſeigne cette expérience, conſiſte à nous défier d'elle, & à douter toujours du ſuccès de ce qui a déja réuſſi ſi ſouvent. La fortune qui eſt naturellement inconſtante & capricieuſe, ſe laſſe de favoriſer les mêmes entrepriſes & les mêmes moyens; & c'eſt de-là qu'eſt venue cette eſpece de proverbe, qui peut tenir lieu d'une très-utile obſervation : *Que par les mêmes voies on ne va pas toujours aux mêmes fins.*

Les mêmes moyens, qui ſervent à l'élévation d'un homme, cauſent la perte inévitable d'un autre ; & ſans remonter trop haut dans l'hiſtoire, pour y chercher des exemples, nous avons vu tout nouvellement périr le duc de Montmouth, par les mêmes entrepriſes qui ont couronné un autre prince.

Ces grands eſprits n'ont, pour l'ordinaire, ni aſſez de ſoupleſſe ni aſſez de patience pour parvenir. On ne hazarde pas volontiers de les employer; & ſi quelquefois il ſont dans les affaires, ils n'y reſtent pas long-tems. Ils ne font proprement que des apparitions dans les charges ; & on ſe repent fort vîte de leur en avoir donné.

D'ailleurs un mérite brillant & diſtingué

distingué donne une secrette jalousie, qui est une espece de haine & d'aversion, d'autant plus dangereuse qu'on la cache davantage, & qu'on la connoît plus injuste. Etrange corruption du cœur de l'homme ! Nous ne pouvons aimer ceux qui nous forcent à les admirer, & nous tâchons de les abbatre, pour les mettre au niveau de la médiocrité de notre mérite. Ce Grec qui fut chassé, parce qu'il étoit le plus juste de la république, démontre cette cruelle aversion pour le mérite sublime & distingué. Miltiade n'auroit pas fini ses jours dans une malheureuse prison, s'il se fût contenté d'une valeur commune, & d'une réputation égale à celle des autres Athéniens. Je ne pourrai jamais oublier cette

deviſe latine, dont le corps eſt un faucon qui, ayant pris ſon vol, tâche de s'arracher un grelot qu'il a au pied; & l'autre : *Fama nocet :* La haute réputation eſt dangereuſe.

Tacite nous apprend que *non minus periculum ex magnâ quàm ex malâ famâ.....* Mais on peut avoir un grand mérite, ſans le montrer tout. C'eſt la ſcience qu'il faut le plus mettre en uſage. Ce n'eſt point proprement le mérite qui nuit en lui-même; c'eſt l'éclat, c'eſt l'appareil du mérite; & comme il y a une hypocriſie qui feint les vertus, & qui diſſimule les vices, il faudroit en avoir une autre qui feignît de petits défauts, qui diſſimulât la valeur & fît taire la renommée. Salluſte, l'homme du monde le

plus diligent, feignoit d'être pareſſeux, au rapport de Tacite. Il ſçut diminuer ſes exploits & ſa gloire, pour ne pas irriter la jalouſie ou l'envie de ſes égaux ou de ſon maître. C'eſt ainſi que Ventidius, lieutenant d'Antoine, après avoir dompté les Parthes, laiſſa quelques reſtes de cette guerre à finir à ſon général, afin qu'il pût ſe flater de l'honneur de cette victoire.

On doit même, quand on a une réputation établie par des actions fort éclatantes, faire quelquefois des fautes de propos délibéré, pour donner priſe à la cenſure. Alcibiade, ſi je ne me trompe, amuſa l'eſprit chagrin des Athéniens par quelque légères folies qu'il fit pour les obliger à lui pardonner la diſtinction que ſon

mérite brillant lui avoit acquiſe dans la république.

Il n'eſt pas moins dangereux d'étaler un grand mérite aux yeux de ſon maître. On ſçait la jalouſie d'Alexandre contre Antipater, & combien elle fut funeſte à ce dernier.

On a lu des hiſtoires dans leſquelles on a trouvé des exemples de fortune arrivée par un commerce de femme. Quelqu'un peut être ſera monté juſques ſur le trône par cette voie; mais qu'on obſerve de près, il y aura trouvé le précipice; & le ſort ne l'aura élevé ſi haut que pour marquer ſa chûte avec plus d'éclat. L'Ecoſſe & l'Angleterre nous fourniſſent des exemples, en ce genre, trop fameux, pour être ignorés de qui que ce ſoit.

Ce gentilhomme poignardé, de nos jours, par les ordres d'une reine, toucha vivement toute une grande cour ; & une infinité de malheureux, ſacrifiés à la vengeance de leur maitreſſe, attirent les regrets de tous ceux qui ſçavent leur hiſtoire.

La qualité ſublime de ces femmes les rend hardies & entreprenantes. Elles expoſent, ſans crainte, leur amant, & l'expoſent même avec aſſez de plaiſir, pour le juger indigne de leur faveur, s'il refuſe une fois de tout hazarder pour elles....

Il s'en eſt trouvé quelques-unes qui, laſſées d'un commerce, & bien-aiſes d'entrer dans un autre, ont cru ne pouvoir mieux s'aſſurer du ſecret de leur premiere foibleſſe, que par la perte de ce-

lui qui en avoit été le ſujet.

Les plus raiſonnables laiſſent immoler leurs amans & croient faire beaucoup de n'y pas contribuer. Valenſucla n'étoit qu'un qu'un petit commis du bureau du P. Nitard. Après l'infortune de ce miniſtre & ſon départ d'Eſpagne, Valenſucla fut élevé à la plus étroite confidence de la reine. Il paſſoit des ſix heures entieres avec elle; & le poids de toute la monarchie d'Eſpagne roula entiérement ſur lui. Sa fortune fut monſtrueuſe; & elle le parut d'autant plus, que perſonne ne s'en feroit jamais douté. Sa bonne mine & ſes manieres tendres firent penſer quelque choſe de peu avantageux à la réputation de la reine. Cette princeſſe fit augmenter les ſoupçons, en augmen-

tant ſa confiance & ſes bienfaits; de telle ſorte qu'on ne doute plus que Valenſucla ne plût à la reine qui, pour lors, étoit régente, avec un pouvoir abſolu & ſouverain. Sur cette croyance, don Juan d'Autriche, qui regardoit ce favori comme un éleve du P. Nitard, comme la créature de ce miniſtre qu'il redoutoit encore, tout éloigné qu'il étoit; don Juan d'Autriche, dis-je, fit, un jour, enlever Valenſucla, & le fit mettre dans un vaiſſeau qui partoit pour les iſles Philippines. Il crut même lui faire grace, en lui laiſſant la vie. La reine, toute maîtreſſe qu'elle étoit, toute irritée qu'elle dut être d'une pareille violence, ne donna aucune démonſtration de colère; & le malheureux Valenſucla reſta vingt

ans dans un pitoyable exil, ſans que la reine osât penſer à ſon retour ni à ſa vengeance.

Qu'on en ſoit bien perſuadé l'amour eſt aſſurément la voie la plus dangereuſe pour la fortune, la plus incertaine, & celle qu'on doit le moins rechercher.

De toutes les parties qui compoſent la ſcience de la fortune, il n'en eſt point de ſi néceſſaire que celle qui enſeigne le ſecret d'autrui. Il faut moins ſçavoir ce qu'on penſe ſoi-même que ce que penſent les autres ; comme on doit moins ſçavoir ſon jeu que le jeu de ſon adverſaire, quand on joue au trictrac. Tout le monde eſt l'adverſaire d'un homme qui veut faire fortune. Etrange condition, qui nous oblige à regarder tous les hommes qui nous

environnent comme nos ennemis ! Mais la principale choſe dont il eſt important d'être inſtruit & bien prévenu, c'eſt qu'il y a mille reſſorts ſecrets qui produiſent des effets conſidérables au dehors, dont on ne ſçauroit que très-difficilement pénétrer la véritable cauſe.

On a de la peine à comprendre la puiſſance énorme d'un favori. Ceux qui le connoiſſent ne ſçauroient croire qu'il la doive à ſon mérite, & l'on n'a point vu ſes ſervices. Il eſt à peine connu du prince, depuis quelques jours; chacun conçoit & imagine des raiſons de cette élévation, ſelon ſon génie ; mais perſonne ne devine.

CHAPITRE V.

CONSIDERATION SUR L'HOMME.

C'Est une choſe aſſez étrange, ſi l'on y veut faire réflexion, qu'il ſoit néceſſaire de diſtinguer les plaiſirs des hommes en naturels, & en ceux qui ne le ſont pas. On trouve du plaiſir à voir un beau jour & une belle nuit, un beau payſage, une belle perſonne : il ne s'en faut pas étonner; mais tout de même, on trouve du plaiſir à voir donner une ſanglante bataille, à voir jetter un homme à terre par un autre qui ſe joue; & cela eſt fort ſurprenant; car non-ſeulement la nature ne nous porte point à faire du mal à autrui, quand il ne nous

en revient autre bien que celui de le voir ; mais encore elle nous inſpire de la haine pour le mal, quelque part qu'il ſoit, & même un deſir de l'empêcher, autant que nous pouvons, bien loin de nous en divertir. Comment ſe peut-il donc faire que nous ayons de la complaiſance pour des objets contre leſquels la nature réclame & implore, pour ainſi dire, notre ſecours ?

Car il ne faut pas s'imaginer, comme a fait un ancien, que, lorſque nous conſidérons avec plaiſir les maux d'autrui, le plaiſir vienne ſeulement de ce que nous ne ſommes point dans la même ſouffrance où nous voyons les autres : l'eſprit ne fait pas long-tems ce retour ſur lui-même ; ainſi, s'il n'y avoit que cela qui

donnât du plaiſir, le plaiſir ſeroit bien court, & feroit bientôt place à la compaſſion naturelle qu'on a pour les malheureux. Pour reconnoître cette vérité, il ne faut que conſidérer l'exemple que Lucrèce propoſe de ceux qui, aſſis ſur le rivage de la mer, regardent un vaiſſeau battu par la tempête, & prêt à faire naufrage. Si le plaiſir qu'il avoue qu'on reſſent à voir ce funeſte ſpectacle, ne venoit, comme il dit, que de ce qu'on eſt exempt du danger, ce plaiſir ne dureroit guère, puiſqu'il ne faut pas long-tems à des gens qui ſont à terre, pour reconnoître qu'ils ne ſont pas en péril de ſe noyer.

Le déréglement de l'eſprit des hommes eſt ſi grand, qu'il n'eſt pas même néceſſaire qu'on ſoit

exempt du danger où on voit les autres, pour y prendre plaiſir. L'expérience l'a fait voir dans les combats de barriere, les joûtes, & les tournois qui étoient encore, au ſiécle paſſé, en ſi grande eſtime, & où ceux qui étoient prêts d'entrer en lice, ne laiſſoient pas de prendre plaiſir à voir porter les autres par terre, à coups de lance, leur enfoncer la viſiere & froiſſer les os, quoiqu'ils fuſſent expoſés aux mêmes dangers.

D'où venoit donc le prodigieux attachement & du peuple & des grands pour des exercices ſi dangereux, toujours fouillés de ſang? Quel plaiſir des hommes pourroient-ils trouver à en voir d'autres ſe faire du mal? Eſt ce que nous nous haïſſons naturellement les uns les autres? Il n'y a pas

apparence. Quand la nature nous a exposés sur la terre à toutes les incommodités de la vie, aux injures des élémens, aux terreurs paniques, auxquelles nous naissons sujets ; elle a conçu que nous pourrions nous garantir, ou nous délivrer les uns les autres de tous les maux, à la faveur de la société qui seroit entre nous, & que cette société, si utile pour tous, ne pouvoit manquer de nous obliger à nous entre-aimer.

N'est-ce donc point que l'ame trouve quelque sujet de vanité dans le bonheur qu'elle a d'être libre des maux qu'elle voit en autrui ; qu'elle se fait accroire que le sort se régle par le mérite qu'ainsi il faut que ceux qui souffrent du mal, se le soient attiré de

quelque maniere, & qu'elle ſe flate que, ſi elle en eſt exempte, c'eſt un effet de ſa bonne conduite ou de ſon mérite qui l'a fait même reſpecter par le hazard? Cela paroît d'abord bien chimérique; mais nous nous applaudiſſons ſouvent bien plus mal-à-propos; & il eſt des ſentimens dans les hommes, qui ont des fondemens encore plus ridicules que celui-là. Paſſons pourtant outre, s'il ſe peut, & cherchons quelque cauſe plus ſenſible, s'il y en a, de la malignité de nos plaiſirs.

Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe, s'il veut y faire réflexion, que bien que cette malignité ſoit aſſez générale, les femmes toutefois, les enfans & les autres perſonnes qui participent aux défauts d'eſprit, ordinaires à cet âge & à ce ſexe, y ſont plus

ſujets que le reſte du monde. L'hiſtoire eſt célébre de ce jeune enfant d'Athènes que l'Aréopage condamna à mort, pour avoir été trouvé qu'il ſe divertiſſoit à crever les yeux, l'un après l'autre, à ſon oiſeau avec une aiguille; & tout le monde voit l'empreſſement ſingulier & des femmes & des jeunes gens, pour aſſiſter aux ſupplices, aux combats & aux jeux dangereux. Tout cela pourroit faire ſoupçonner que cette inclination ſeroit un effet de la foibleſſe naturelle de ce ſexe & de cet âge. Comme ſi l'impuiſſance, où ils ſe ſentent, de faire du mal, trouvoit quelque conſolation dans la vue de celui qu'ils trouvent tout fait, & que la connoiſſance qu'ils ont qu'avec leur peu de force, il n'eſt perſonne qui ne leur puiſſe nuire

impunément, leur fît regarder tous ceux qui ſont dans la ſouffrance, comme autant de gens qu'ils n'ont plus à craindre, & partant avec plaiſir. Si cela eſt, ces plaiſirs inhumains ſont un effet de la foibleſſe naturelle de l'ame, & ſont contraires à la magnanimité, auſſi-bien que la compaſſion deſordonnée, & qui va juſqu'aux larmes. Auſſi voyons-nous que les femmes & les jeunes gens ſont inceſſamment occupés à paſſer de l'un à l'autre de ces excès, ſi les maux qu'ils conſidèrent, ne ſont pas de nature à pouvoir leur arriver. Si l'on écorche un chien, ſi l'on fait languir un poulet qu'on tue, ſi l'on pend un miſérable, auſſi-tôt leurs yeux nagent dans la joie; mais s'ils ſont ſujets aux maux qu'ils voient en autrui,

s'ils voient ſur un théatre les déſordres de leurs paſſions, les malheurs qu'elles attirent, quoique ces paſſions qu'ils voient, & ces malheurs ne ſoient que des feintes; cette repréſentation toute nue les met hors d'eux-mêmes, & les fait abandonner aux larmes, parce qu'ils ſont ſujets à ces paſſions & à ces malheurs.

Vous voyez par ce diſcours qu'on agit ſouvent par des motifs méchans, ſans qu'on y prenne garde. Vous demanderez comment cela ſe peut faire? & vous dites la-deſſus qu'il ſemble que mon auteur ſuppoſe ſouvent ce qui n'eſt pas, & que, pour expliquer d'où viennent, ſelon lui, les actions des hommes, il fait faire un progrès à l'ame dont tout le monde ne demeurera pas

d'accord; qu'il la fait paſſer par divers ſentimens qu'il lui attribue comme par degrés, quoique perſonne ne s'en ſoit jamais apperçu, & qu'enfin, ce qui paroît ſi recherché, paſſe aiſément pour creux & pour chimérique.

Je vous dirai là-deſſus, que tous ces divers ſentimens inſenſibles, que mon auteur attribue à l'ame, ici & ailleurs, comme les dégrés par leſquels elles paſſent à d'autres, ne laiſſent pas d'être véritables & effectifs, quoique nous ne le remarquions pas, faute d'attention. Cette faute d'attention vient de la rapidité des paſſions qui nous entraînent à tout ce que nous faiſons, & qui ne nous permettent pas de conſidérer à loiſir la nature des ſenti-

mens qu'elles nous inſpirent, par leſquels l'horreur que nous concevrions ſouvent pour ces ſentimens, nous empêcheroit de nous y engager : or l'ame, qui prévoit cela confuſément, & qui veut éviter cet obſtacle qui interrompoit le cours de la paſſion dont elle eſt poſſédée, détourne ſa vue de la conſidération de ces ſentimens ridicules ou méchans, qui lui ſervent de degrés. Elle aime mieux ſuppoſer qu'ils ſont bons, que de riſquer de les trouver mauvais, en les examinant. Ainſi, ſans les approfondir en aucune maniere, elle paſſe légèrement deſſus, pour arriver où le plaiſir, la gloire & les autres paſſions l'emportent.

Il ne faut donc que faire attention ſur nos motifs & nos ſen-

timens, pour empêcher que nous n'en ſuivions de mauvais. Et il ſeroit à ſouhaiter que tout le monde fût accoutumé à le découvrir, quand il nous arrive d'en ſuivre; car, comme la malignité eſt naturellement odieuſe, les ames, même les plus mal nées, ne voudroient pas qu'on crût qu'elles agiſſent par ces motifs. Ainſi, ſi, lorſque cela leur arrive, on le reconnoiſſoit auſſi-tôt, ne fût-ce que par prudence, elles s'en corrigeroient aſſurément.

Mais il eſt une autre ſorte de motifs bien plus dangereux que ceux-là, & qui méritent une réflexion auſſi particuliere; car, au moins on déſavoue ceux qui ſont manifeſtement méchans, au lieu qu'il y en a qu'on ne déſavoue point, & qu'on ne cache pas, parce

qu'on prétend qu'ils ſont vertueux, & qui pourtant ne le ſont pas, quoiqu'ils paſſent communément pour l'être; & c'eſt de ceux-là qu'il eſt important de déſabuſer le monde, afin qu'il ne loue que ce qui eſt véritablement louable. Voici quel étoit le ſentiment de mon auteur, ſur un motif de cette nature.

C'eſt un grand malheur que d'être vicieux; mais ç'en eſt encore un plus grand de ſe croire vertueux quand on ne l'eſt pas. Il n'eſt pourtant rien de ſi commun, non-ſeulement parce qu'on a fait paſſer pour vertueuſes & honnêtes bien des actions qui ne le ſont pas, mais encore parce qu'entre celles qui ſont en effet vertueuſes en elles-mêmes, il en eſt peu qui ſoient fai-

tes par des motifs vraiment vertueux ; car tous les motifs, qui paſſent pour vertueux, ne le ſont pas.

Il n'eſt perſonne, par exemple, qui déſavoue d'avoir fait une bonne action, à l'imitation d'un autre. On en fait même gloire. On en loue tous les jours les grands ; & c'eſt preſque la ſeule maniere dont on ſe ſert pour les exciter à la vertu, que de leur propoſer celle de leurs ſemblables. Cependant, ſi on en veut juger ſuivant la rigueur de la philoſophie, c'eſt-à-dire raiſonnablement, il ſeroit mal-aiſé de ſoutenir que les actions, faites par le ſeul motif de l'exemple, ſoient véritablement vertueuſes.

On accoutume les grands, à force de grands exemples, à ne

conſidérer la vertu, que ſelon les ſujets où elle ſe trouve, & point du tout en elle-même : il arrive de-là, qu'ils ne l'eſtiment que dans leurs ſemblables ; qu'ils ne la veulent reconnoître que quand elle eſt accompagnée des ornemens éclatans de leur condition : peut-être encore ſe font-ils accroire qu'elle n'eſt eſtimable que parce que leurs pareils l'ont pratiquée, & qu'ainſi ils peuvent, auſſi-bien que les autres, ériger leurs phantaiſies en vertus, quand il leur plaira. Si l'on établit ainſi l'exemple pour leur ſeule régle, par où veut-on qu'ils diſtinguent les bons d'avec les mauvais, eux dans qui l'orgueil & la flaterie ont travaillé, dès leur enfance, à étouffer toutes les lumieres de la nature.

Que ſi l'exemple eſt une régle

ſi

ſi ſujette à tromper, d'où vient donc que les hommes ſont tant d'eſtime de cette régle ? Un bel eſprit de l'antiquité, examinant cette queſtion, a cru que l'eſtime qu'on en fait, venoit de ce que les bons exemples, qui ſont illuſtres, ont cet avantage qu'ils font voir tout enſemble, & que la vertu eſt poſſible, & qu'elle eſt approuvée.

Mais eſt-il beſoin d'exemples, pour le ſçavoir ? On n'eſt pas en peine de décider ſi la vertu eſt approuvée parmi les hommes : nous n'entendons dire autre choſe, ou s'il eſt en notre pouvoir de la pratiquer, nous le ſentons ; mais ce dont on eſt en peine ſouvent, c'eſt de ſçavoir en quoi conſiſte cette vertu, & lequel de deux partis qu'il eſt en notre

pouvoir de prendre, méritera une approbation légitime; & c'eſt ce que tous les exemples du monde ne ſçauroient faire voir, quelques célébres & eſtimés qu'ils puiſſent être, parce que les hommes ſont ſujets à eſtimer mal-à-propos. D'où vient donc qu'on en cherche toujours?

Eſt-ce que l'ame, ne ſe ſentant pas aſſez forte pour conſidérer la vertu en elle-même, & pour en juger ſûrement, cherche les exemples qui ſont conformes à l'idée qu'elle en a, comme des autorités, pour appuyer le diſcernement toujours incertain qu'elle en fait; qu'elle regarde ceux de ces exemples qui ſont généralement eſtimés, comme des miroirs qui repréſentent cette vertu ſous une forme ſenſible, & dans leſ-

quels il eſt plus aiſé de la connoître, & plus difficile de s'y tromper.

Mais ſi c'étoit cette juſte défiance de nos propres forces, qui nous fît chercher des exemples, cela ne ſeroit pas ſi général; car il n'y a que les ſages qui ſoient capables d'un ſentiment ſi louable : cette honnête défiance peut donc bien être leur motif; mais quel peut être celui du commun des hommes ?

Comme nous ſommes trop matériels pour connoître la beauté de la vertu, nous ſommes incapables de nous y attacher pour elle-même ; nous ne la ſuivons que pour la gloire qui en revient. Ainſi, voyant que ceux dont on nous vante les exemples, ſont parvenus à cette gloire qui eſt

nôtre ſeul objet, il n'eſt pas étrange que nous nous attachions ſervilement à les imiter; que nous ſuivions aveuglément le chemin qu'ils nous ont frayé, & qui les a conduits là même où nous voulons arriver.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ce n'eſt point être véritablement vertueux, que de ne l'être que par principe, mais que c'eſt être ambitieux ou envieux. C'eſt de ces ſortes de paſſions que viennent toutes les fauſſes vertus des hommes, & la réputation qu'ils acquièrent quelquefois ſi injuſtement, & qui excite l'indignation de ceux qui ont plus de pénétration que le vulgaire. C'eſt auſſi ce qui produit cette variété ſurprenante qu'on trouve quelquefois dans les ac-

tions d'une même homme, tantôt mal-honnête, & tantôt généreux; car cette variété eſt fort aiſée à expliquer, ſi l'on veut s'aviſer que, quand ces ſortes de gens inégaux ont paru généreux, c'étoit afin de le paroitre, & que, ſi l'on découvre depuis quelque choſe de mal-honnête d'eux, c'eſt qu'ils n'ont pas cru qu'on le dût découvrir. Ainſi il ne faut point conclure de ces exemples, que les hommes ſont bien peu ſemblables à eux-mêmes, & faire de longues moralités là-deſſus. La vertu véritable ne ſe dément jamais; & ce n'eſt pas que celui qu'on croyoit vertueux ſoit devenu tout d'un coup méchant; les habitudes du cœur ne ſe changent pas ſi aiſément; mais c'eſt qu'il n'étoit pas ce que l'on croyoit qu'il fût.

Combien donc eſt-il important de ſe déſabuſer ſur les ſortes d'actions qui ne ſont bonnes qu'en apparence, afin que nous n'ajoûtions pas à tous nos vices une fauſſe préſomption de vertu, qui eſt un ſource inépuiſable de nouveaux défauts. Qu'il eſt néceſſaire d'entrer ſoigneuſement dans nos actions, avant que de nous en élever en nous-mêmes, puiſque ce n'eſt pas toujours aſſez, pour être vertueux, que d'en faire de bonnes, & qu'enfin l'on ne ſçauroit comprendre combien les hommes, qui font déja tant de mal & ſi peu de bien, ont encore trouvé des moyens pour faire mal le peu de bien qu'ils font.

Vous voyez par ce diſcours, que les hommes ne ſont pas ſeulement bizarres & méchans,

comme nous avions déja vu, mais qu'ils ſont encore ignorans, puiſqu'ils prennent pour bons, des motifs mauvais en effet : or cette eſpece d'ignorance qui conſiſte à faire des jugemens faux ſur les choſes, eſt un défaut tout autrement conſidérable que l'ignorance, qui conſiſte ſimplement à ne rien ſçavoir du tout : ce n'eſt pas la privation entiere de connoiſſance qui eſt à craindre, c'eſt l'erreur. Au contraire, Platon fait voir que cette privation de connoiſſance eſt, en quelque ſorte, un avantage. « La plûpart des erreurs de nos actions, dit-il, viennent de cette maniere d'ignorance, qui conſiſte à croire ſçavoir ce qu'on ne ſçait point ; » car nous n'agiſſons que lorſque nous penſons ſçavoir ce que

nous faiſons; mais les ignorans ſimples, qui ſont perſuadés qu'ils ne ſçavent rien, prennent volontiers conſeil, quand il faut qu'ils agiſſent, & qu'ils ſe déterminent; & de cette ſorte ils ſont moins expoſés que les autres à faillir.

Il eſt peu de ſpectacle plus agréable aux yeux du ſage, que de conſidérer la conduite des hypocrites dans les occaſions où l'intérêt ne s'accorde pas avec la conſcience. Comme il eſt de leur politique de ſe montrer quelquefois déſintéreſſés, ils abandonnent ſouvent de petites utilités, afin de paroître conſciencieux; mais quand il s'agit de quelque intérêt aſſez conſidérable, pour leur faire hazarder leur réputation, ils ne balancent point à le faire; car, comme il n'eſt point d'é-

toffe ſi ſouple, ni ſi maniable que celle du manteau de la religion, ils trouvent quelque moyen de couvrir de ce vénérable manteau le parti qu'il leur plaît de choiſir, quelque peu conſcientieux que ce parti puiſſe être.

La vanité de ſe diſtinguer, fait oublier aux hommes leurs devoirs les plus ſacrés & leurs obligations les plus eſſentielles; & c'eſt cette eſpece de vanité ſi générale, & ſi autoriſée dans le monde, qui ſe cache ſous tant de noms divers, tous honorables, enfin qui ne paſſe point pour vice; c'eſt, dis-je, cette vanité de ſe diſtinguer, qui eſt le principal des défauts de l'eſprit humain, & non pas la vanité qui conſiſte ſimplement dans la trop bonne opinion de ſoi-même, qui eſt la

ſeule eſpece que l'on connoît, & que l'on blâme dans le monde, & pourtant ſi innocente, en comparaiſon de l'autre, puiſque cette bonne opinion de ſoi-même ne peut enfin, quand elle eſt connue, que rendre ridicules ceux qui l'ont, ce qui n'eſt pas un grand malheur; au lieu que la vanité de ſe diſtinguer, ſe mêlant dans toutes nos délibérations, nous rend preſque toujours injuſtes, infidèles ou intéreſſés.

On ne ſçauroit mieux éviter cet inconvénient, qu'en leur faiſant voir dans l'hiſtoire, comme dans un miroir, les images de leurs fautes: comme nous ne pouvons nous en corriger qu'en les conſidérant, & que nous ne ſommes pas aſſez déſintéreſſés pour les étudier dans nous-mêmes, ſans

prévention, & avec toute la liberté néceſſaire pour en profiter, nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parce que nous pouvons les y examiner à loiſir, ſans que notre vanité y ſoit intéreſſée. Cette complaiſance que nous avons pour les peintures de nos vices, eſt donc un des plus grands effets de la ſageſſe de la nature. « C'eſt ainſi, conclut Cicéron, que cette bonne mere a voulu que ce qui étoit le plus utile, fût ſouvent auſſi le plus agréable. »

C'eſt cet agrément naturel que nous trouvons à voir les défauts des autres, qui fait que nous comprenons en quelque ſorte plus aiſément les choſes blâmables que les honnêtes, ſelon Quintilien, & que nous ne nous portons pas,

avec tant d'ardeur, à la recherche des honnêtes, ſi l'on en croit Cicéron, qu'à la ſuite de celles qui ſont blâmables. Conſidérons donc ſoigneuſement ces dernieres, pour les éviter; & après avoir examiné les quatre vices généraux de l'eſprit humain, voyons ceux qui regardent chacune de ſes parties en particulier; premiérement, l'opinion qui regarde l'entendement, & qui mene l'ame par cette faculté; & puis les paſſions qui regardent directement la volonté, & qui ſont d'abord impreſſion ſur elle.

Ces deux ſortes de motifs, l'opinion & les paſſions, ont cela de commun, qu'ils offenſent tous deux la nature, en ce que ſe mêlant de gouverner les hommes, ils empiètent ſur l'office de la raiſon, à qui

ſeule, de droit naturel, il appartient de les conduire. Mais ils ont cela de différent, que les paſſions ont au moins quelque fondement dans la nature ; au lieu que l'opinion n'en a aucun, & tend, pour ainſi parler, à découvert, à détruire l'empire, & à éteindre les lumieres de cette ſage mere qui ſeule peut rendre les hommes heureux. C'eſt ce qui paroîtra bien clairement dans la ſuite, par l'examen des principaux effets de ce phantôme d'opinion. Le premier degré de ſes uſurpations eſt d'accoutumer les ſens inſenſiblement, à trouver bizarres des objets qu'ils trouveroient agréables ſans elle, & à trouver agréables d'autres, dont naturellement ils ſeroient choqués.

Une des raiſons, qui fait autant éloigner les hommes de la nature, & naître parmi eux des opinions qui lui ſont contraires, c'eſt l'envie de ſe faire remarquer par des ſingularités ; car, comme la nature régle le plus grand nombre en beaucoup de choſes, on ne ſçauroit quelquefois ſe diſtinguer qu'en s'éloignant d'elle. Ainſi il ſe peut faire que le Parlement ne vouloit pas que les magiſtrats portaſſent de la barbe, afin de les diſtinguer des gens de cour qui, peut-être, en portoient alors. Que ſi c'étoit, en effet, pour cette raiſon, ce devoit être une aſſez plaiſante choſe, à ce qu'il me ſemble, de voir toute la galante & guerriere jeuneſſe de la cour de François I, chacun avec la plus longue barbe qu'il pouvoit avoir,

pendant que MM. de la grand'-chambre étoient raſés comme les mignons de Henri III le furent depuis.

C'eſt donc à notre eſprit ſeul entiché de cette mauvaiſe gloire de ſe diſtinguer, à quelque prix que ce ſoit, qu'il faut ſe prendre de toutes les bizarreries qui paroiſſent dans les mœurs des hommes, & non pas à la nature que nous forçons, & qui n'en peut mais. Cet amour de la ſingularité eſt peut-être le vice de tous le plus à craindre, parce qu'il abolit abſolument l'uſage de la raiſon ; car, au lieu d'examiner ſi les choſes qu'on veut faire ; ſont bonnes ou mauvaiſes, il fait qu'on n'examine autre choſe, ſinon, ſi elles ſont communes, ou ſi elles ne le ſont pas. Cependant la nature

ne nous donne pas pour régle de nos actions de faire autrement que les autres, mais ſeulement de faire bien. Soit que par hazard le nombre de ceux qui font bien, ſoit le plus grand, ou qu'il ſoit le plus petit, il ne lui importe pas. Si donc nous l'accuſons, dans ces rencontres; ſi les libertins prennent, de cette bizarrerie de mœurs, occaſion d'établir leur incertitude générale de toutes choſes, & leurs blaſphêmes contre la lumiere naturelle, ce n'eſt pas qu'ils aient trouvé après un examen ſolide que c'eſt la faute de la nature; mais c'eſt qu'il faut néceſſairement qu'ils avouent que c'eſt la ſienne ou la nôtre; & l'amour-propre & la vanité ne les laiſſent guères balancer entre ces deux partis.

Cependant, quelque blâmables que ſoient ces bizarreries dans leur ſource, quand une fois elles ſont établies généralement, il eſt du devoir d'un homme ſage de s'y conformer, parce qu'alors ce ſeroit tomber dans le même vice de ſingularité qui les a produits, que de ne s'y pas conformer. Ainſi le Parlement avoit raiſon d'exiger de M. Olivier, qu'il fît couper ſa longue barbe, puiſque c'étoit la coutume. Ce fut ſagement fait à lui de s'y ſoumettre; & il n'auroit pas été chancelier de France, comme il fut depuis, s'il eût été ainſi jaloux de ſon poil, que cette mere de la premiere race de nos rois fut jalouſe de celui de ſes enfans; car, ayant le choix de l'épée ou des ciſeaux, elle aima mieux leur faire trancher

la tête que de les voir tondus.

C'eſt une choſe digne de réflexion dans la vie, que les conditions les plus relevées ſoient celles où l'on ſe connoît le moins en gloire, & où l'on prend plutôt la fauſſe pour la véritable. Il ne faut que conſidérer en quoi les magiſtrats mettent la leur, & en quoi le peuple met la ſienne, pour reconnoître cette vérité.

Quelques bonnes qualités d'eſprit qu'aient les grands, ils font toujours conſiſter leur principale gloire dans leur naiſſance. Il n'eſt point de talent naturel, ſi louable, pour lequel ils vouluſſent être conſidérés plutôt que pour leur nobleſſe. Quelques-uns même vont juſqu'à s'offenſer qu'on les déſigne par toute autre qualité que par celle-là, & juſqu'à ſe cacher

des plus excellentes, de peur de déroger à leur rang. Cela vient de ce qu'il ſemble que c'eſt les rabaiſſer que de les eſtimer pour des choſes qui leur ſont communes avec des gens ſans naiſſance. Ils ne conſidèrent pas que cette reſſemblance leur eſt bien plus honorable que celle qu'ils ont par leur nobleſſe avec tant de gens ſans mérite.

Mais il n'en eſt pas ainſi du peuple ; il ne ſe trompe point comme eux dans le choix de la gloire dont il eſt capable. Il ne quitte jamais la véritable, pour courir après la fauſſe. Il n'eſt ſenſible qu'à ce qui eſt naturellement eſtimable & avantageux.

Un payſan ne croit point être plus qu'un autre, pour être fils d'un bon travailleur, mais ſeulement pour être bon travailleur lui-même, pour être ſain, robuſte,

grand, & fort, pour danſer de meilleure grace, ou pour chanter mieux au lutrin, qui ſont toutes qualités réelles, ſolides & utiles, ou naturellement agréables. Voilà la ſeule gloire qu'ils connoiſſent, & les ſujets d'où ils la tirent; mais ils n'ont point appris de la nature à s'enorgueillir de la vertu de ceux qui ne ſont plus, quelque proches qu'ils leur ayent été par le ſang; & ils s'aviſeroient auſſi-tôt de tirer vanité d'être nés un jour qu'il faiſoit fort beau tems, que d'en tirer de l'eſtime où leurs peres étoient dans leur village; car l'un & l'autre ſont également ridicules.

Le mérite eſt donc purement perſonnel parmi eux; & ceux qui ont étudié la nature dans les mœurs ſimples & ſans art, peuvent avoir remarqué qu'ils n'ont point d'in-

jure plus ordinaire que de ſe reprocher les uns aux autres, qu'ils ne valent pas leurs peres ; car c'eſt par-tout que la mémoire de la vertu dure plus que ceux qui l'ont poſſédée, & qu'on s'immortaliſe en la ſuivant ; mais bien loin que les gens du peuple rappellent le ſouvenir de celle de leurs parens, pour leur tenir lieu de mérite, comme on fait tous les jours parmi les grands, ils ne rappellent ce même ſouvenir, que pour rendre les vices des enfans plus inexcuſables.

Cependant s'il y avoit quelqu'un dans le monde, à qui cette ſorte de mauvaiſe gloire fût pardonnable, à qui il fût permis de ſe vanter de la vertu de ſes peres, ce ſeroit aſſurément plutôt aux payſans qu'aux grands ſeigneurs. On peut,

ſans être téméraire, croire que la fidélité conjugale eſt une vertu moins générale parmi le grand monde, que dans les villages. Que ſi cela eſt, c'eſt une choſe aſſez bizarre que les grands, parmi leſquels la ſucceſſion eſt la plus douteuſe, ſoient ceux qui en tirent plus de vanité, pendant que les payſans, parmi leſquels cette ſucceſſion eſt preſque certaine, ne s'en glorifient point du tout. Ainſi ſont faits les hommes; il n'eſt point d'avantages dont ils ſoient ſi jaloux que de ceux qu'on leur pourroit conteſter avec plus de raiſon. Ils ne ſe tourmentent point pour ſe maintenir dans ceux dont perſonne ne peut douter.

Que ſi toute cette foule & cette déférence, qui ſuit les pas des grands, n'eſt que l'effet de la pré-

ſomption qu'on a & de la vertu d'une femme ; ſi toute la puiſſance, les richeſſes & l'autorité, qui ſont poſſédées dans le monde, par droit de ſucceſſion, ſont fondées uniquement ſur la bonne-foi des meres; ſi tant de choſes, ſi réelles & ſi ſolides n'ont qu'un principe ſi ſuſpect & ſi douteux, qui eſt le ſage qui, conſidérant ce qu'on défere à une opinion ſi ſujette à erreur, ne s'écrie : O phantôme ! eſt-il de vérité dont le pouvoir ſoit ſi grand que le tien ?

L'amour-propre eſt l'amour de ſoi-même & de toute choſe pour ſoi. Il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, & les rendroit les tyrans des autres, ſi la fortune leur en donnoit les moyens. Il ne ſe repoſe jamais hors de ſoi, & ne s'arrête dans les ſujets étran-

gers, que comme les abeilles ſur les fleurs, pour en tirer ce qui leur eſt propre. Il n'eſt rien de ſi impétueux que ſes deſirs, rien de ſi caché que ſes deſſeins, rien de ſi habile que ſes conduites. Ses ſoupleſſes ne peuvent ſe repréſenter ; ſes transformations paſſent celles des métamorphoſes, & ſes raffinemens ceux de la chymie. On ne peut ſonder la profondeur, ni percer les ténèbres de ces abîmes. Là, il eſt couvert des yeux les plus pénétrans ; il y fait mille tours & détours. Là, il eſt ſouvent inviſible à lui-même ; il y conçoit ; il y nourrit, & il y éleve, ſans le ſçavoir, un grand nombre d'affections & de haines. Il en forme de ſi monſtrueuſes, que lorſqu'il les a miſes au jour, il les méconnoît, ou il

ne

ne peut ſe réſoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naiſſent les ridicules perſuaſions qu'il a de lui-même. De-là viennent ſes erreurs, ſes ignorances, ſes groſſiéretés & ſes niaiſeries ſur ſon ſujet. De-là vient qu'il croit que ſes ſentimens ſont morts, lorſqu'ils ne ſont qu'endormis; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il ſe repoſe, & qu'il penſe avoir perdu tous les goûts qu'il a raſſaſiés; mais cette obſcurité épaiſſe qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui eſt hors de lui, en quoi il eſt ſemblable à nos yeux. Avec des travaux incroyables, il cherche à tenir des choſes qui ne lui ſont point avantageuſes, & qui même lui ſont nuiſibles; mais

qu'il pourſuit, parce qu'il les veut. Il eſt bizarre, & met ſouvent toute ſon application dans les emplois les plus frivoles. Il trouve tout ſon plaiſir dans les plus fades, & conſerve toute ſa fierté dans les plus mépriſables.

Il eſt dans tous les états de la vie & dans toutes les conditions; il eſt par tout; il vit de rien; il s'accommode des choſes & de leur privation; il paſſe même dans le parti des gens qui lui font la guerre; il entre dans leurs deſſeins; &, ce qui eſt admirable, il ſe fait lui même avec eux; il conjure ſa perte; il travaille même à ſa ruine; enfin il ne ſe ſoucie que d'être; & pourvu qu'il ſoit, il veut bien être ſon ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il ſe joint quelquefois à la

plus rude auſtérité, & s'il entre ſi hardiment en ſociété avec elle, pour ſe détruire, parce que dans le même tems qu'il ſe ruine dans un endroit, il ſe rétablit en un autre. Quand on penſe qu'il quitte ſon plaiſir, il ne fait que le ſuſpendre ou le changer; & lors même qu'il eſt convaincu, & qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans ſa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'eſt qu'une grande & longue agitation.

La mer en eſt une image ſenſible; & l'amour-propre trouve dans le flux & reflux de ſes vagues une fidèle expreſſion de la ſucceſſion turbulente de ſes penſées & de ſes éternels mouvemens.

Je ne ſçache pas que l'homme ait de plus grands obſtacles à ſes plaiſirs que le deſir violent qui l'agite ſans ceſſe, de les prendre tous ; & il n'eſt point de maxime qui conduiſe par un chemin plus court à un état malheureux, que celle qui enſeigne à ne ſe refuſer aucun plaiſir.

L'indifférence pour les plaiſirs nous délivre d'un grand nombre de chagrins, & je ne crois pas que l'homme doive aſpirer ici-bas à autre choſe qu'à la privation de la douleur. La philoſophie, qui nous promet de nous rendre heureux, nous trompe ; elle pourroit peut-être nous enſeigner à être ſages.

On n'a vu encore perſonne ſur la terre, qui naturellement ait été ſage long-tems. Si l'exemple

de Salomon n'en étoit une preuve convaincante, on auroit de la peine à croire qu'on puiſſe ſe laſſer d'être heureux.

Je ne ſçais ſi l'on peut décider quelle eſt la plus grande foibleſſe de l'homme. Il eſt sûr que l'orgueil eſt la plus générale. L'intérêt ſuit immédiatement dans l'ordre de la généralité : l'on voit aſſez que l'amour-propre en eſt la ſource. Que l'amour-propre nous faſſe aimer nous-mêmes d'une maniere déréglée, je le conçois. Que la haine pour nos ennemis faſſe une partie de cet amour-propre déréglé, je le conçois encore ; mais qu'une partie eſſentielle de cet amour-propre conſiſte à haïr généralement tous les autres hommes, c'eſt une conſéquence que je ne comprenps

pas, & qui ne laiſſe pas d'être véritable. Le peuple court en foule à l'exécution d'un criminel, auquel il n'a aucune relation : que peut-il ſouhaiter avec tant d'ardeur que de voir périr un malheureux ? Quelle haine ! Tout le monde va voir les voltigeurs & les danſeurs de corde. C'eſt un ſpectacle dont tout le plaiſir conſiſte dans le péril de ceux qui le donnent. On cherche, on attend le moment malheureux de cet homme dévoué au divertiſſement public. Tout le monde, & les moins intéreſſés, ont une joie ſecrette de la diſgrace d'un favori ou de la mort d'un grand. Chacun regarde, avec une triſteſſe ſecrette, l'élévation d'un égal, & quelquefois d'un ami. Perſonne n'eſt tout-à-fait exempt de cette

envie naturelle & maligne. C'eſt une conſéquence incompréhenſible de l'amour déréglé de ſoi-même.

Que les hommes tâchent à ſe tromper les uns les autres, & qu'il y ait une fourberie dont on faſſe une étude comme d'une ſcience, c'eſt une ſuite de cette haine qu'on a pour ſon prochain. Mais qu'on tâche à ſe tromper ſoi-même, & qu'on ſe déguiſe à ſoi-même ſon propre cœur, c'eſt un rafinement d'amour-propre, connu ſeulement par l'uſage.

Ne ſçauroit-on dire pourquoi ceux qui font les réflexions les plus ſaines, les plus juſtes & les plus profondes, ſont ceux qui répriment moins leurs paſſions, & qui nous donnent les plus fréquens exemples des plus grandes foibleſſes?

Pourquoi trouvons-nous en tant d'endroits des portraits ſi avantageux de la vertu, & en trouvons-nous ſi peu d'exemples? D'où vient que ceux qui la connoiſſent ſi aimable, la connoiſſent ſi peu? Et pourquoi la nature qui, par elle-même, ſe porte toujours, dit-on, vers le bien, nous fait-elle ſi agréablement incliner vers le mal? Ce ſont-là des contradictions impénétrables.

Qu'un homme ait des vices, c'eſt ſa nature. Qu'il s'abandonne, ſans meſure, à ſes vices, c'eſt l'effet d'une habitude toujours tolérée & jamais contrainte; mais qu'il faſſe gloire de ſang froid des ſujets de ſa honte, c'eſt la derniere extravagance.

Je ne penſe pas que l'homme puiſſe concevoir d'eſpérance plus

vaine que celle de ſe dépouiller de toutes ſes foibleſſes. Je trouve, ſur ce point, les Stoïciens les plus préſomptueux de tous les hommes.

Un philoſophe ſe plaignoit & ſe fâchoit d'avoir toujours des mouvemens contre leſquels il falloit ſans ceſſe lutter. On lui répondit : *Que ne vous fâchez-vous d'être homme ?* Trouve-t-on extraordinaire d'avoir des maladies & des infirmités dans le corps ? Pourquoi n'en auroit-on pas dans l'eſprit ?

Quelques-uns ont pouſſé cela plus loin. Ils appellent les foibleſſes de l'homme, non pas les maladies, mais les néceſſités de l'eſprit. Perſonne ne trouve étrange d'être obligé de dormir, de boire, de manger; & on doit,

même être peu ſurpris d'avoir l'eſprit inquiet, jaloux, irréſolu, emporté, pareſſeux, &c ; & comme le corps ſouffre ſes néceſſités plus ou moins honnêtes, l'eſprit ſouffre les ſiennes plus ou moins honteuſes.

Peut-on trouver dans un même ſujet tant de foibleſſes ſi baſſes, ſi brutales & ſi indignes, avec tant de réflexions ſi ſublimes, ſi ſpirituelles & ſi belles ; des vues ſi longues & ſi étendues avec une vie ſi courte, ſi bornée ; un deſir ſi immodéré de ſçavoir les choſes les plus inutiles avec une ignorance ſi craſſe de ce qu'il y a de plus important ? Un ancien rieur a dit que les dieux avoient pris un peu trop de nectar, quand ils firent l'homme, & que lorſqu'ils regarderent de ſang

froid leur ouvrage, ils ne purent s'empêcher de rire. Mais, raillerie à part, je doute qu'on puiſſe trouver dans un même ſujet de plus grandes & de plus formelles contradictions.

L'opinion eſt la plus puiſſante de toutes les cauſes qui déterminent. L'homme eſt la ſource la plus féconde de ſes erreurs & de ſes illuſions. Tout le monde en convient, & perſonne ne s'en défait. Preſque tous les auteurs nous dépeignent Auguſte comme le plus clément prince qui ait régné; la plûpart des livres ſont remplis de ſes éloges. Les mêmes auteurs nous dépeignent Néron comme le plus cruel & le plus indigne de tous les princes; preſque tous les livres ſont remplis d'invectives contre ſa mémoire;

& cependant il s'eſt trouvé quelques auteurs graves, & très-entendus, qui ont prétendu démontrer que Néron fut moins cruel qu'Auguſte, & que ce dernier eut beaucoup plus de vices que l'autre; ils ont pouſſé la choſe, juſqu'à faire l'éloge de Néron, de propos délibéré (*). Il ne s'agit point là de faits obſcurs & conteſtés; ils jugent tous ſur les mêmes actions connues & avouées. Qui peut s'aſſurer des jugemens des hommes?

Cette penſée, tirée de celle de M. Paſcal, me paroît bien juſte & bien naturelle. On n'eſt point ſurpris qu'un homme boiteux faſſe de faux pas; & perſonne ne s'eſt jamais aviſé de dire à

(*) *Cardani Encomium Neronianum.*

un tel homme : *Pourquoi ne marchez-vous pas droit?* Si l'on pouvoit voir les eſprits, on appercevroit, dans quelques-uns, des défauts qui feroient ceſſer notre ſurpriſe : lorſque nous entendons de faux raiſonnemens continuels & des obſtinations ridicules, ce ſont des eſprits boiteux. Cette conſidération devroit réprimer toutes nos impatiences & la plûpart de nos colères.

On dit que les paſſions raviſſent à l'homme l'uſage de la raiſon. Et où, & quand trouve-t-on des hommes dépouillés de toute paſſion ? Il ſera bien rare, ſur ce calcul, d'en trouver de raiſonnables.

Les charmes de la vertu ſeroient bien touchans, ſi les charmes du vice ne le paroiſſoient d'a-

vantage ; & de tous les charmes qui rendent le vice contagieux, la fortune qui le ſuit, me ſemble la plus dangereuſe. Le plus grand obſtacle à la vertu conſiſte dans le peu d'eſtime qu'on en fait dans le monde.

Je voudrois moins de politeſſe dans les manieres, moins de délicateſſe dans les expreſſions, moins d'attention aux bienſéances, & un peu plus de ſolide vertu. On n'eſtime les gens que par rapport à mille choſes extérieures tout-à-fait inutiles. On parle de Dorilas comme d'un honnête homme, parce qu'il eſt joli & agréable. Tout le monde ſçait qu'il eſt coupable de concuſſions, de voleries, d'impuretés, de calomnies. Polémon eſt un homme juſte, tempérant,

exact. On le mépriſe pourtant, parce qu'il eſt éloigné de la molleſſe, & qu'il n'a point cette partie de la corruption du ſiécle, qu'on appelle *politeſſe*.

Je me plaignois l'autre jour de cette injuſtice du public à des perſonnes très-eſtimables ; & je me plaignois avec aſſez de véhémence. On me répondit avec beaucoup de ſang froid : *Vous avez raiſon, ce que vous dites eſt vrai ; mais c'eſt le monde.* Quelle excuſe !

Un homme d'eſprit ne peut pas s'applaudir de ſon bonheur auprès de ſa maîtreſſe. Il ſçait que le caprice tout ſeul lui a rendu ſervice : il ne ſçauroit non plus ſe glorifier de la faveur des grands ; il n'ignore pas que le hazard, & quelques rencontres ac-

compagnées ſouvent de très-peu de mérite de ſa part, ont produit cet effet. La réputation même qu'il s'eſt établie, s'il veut ſe rendre juſtice, n'eſt pas tout-à-fait dûe à des ſujets légitimes. On ſçait que les actions les moins louables de notre vie ſont ſouvent celles qui nous rendent illuſtres, tandis que les plus louables reſtent dans l'obſcurité. Mais un homme peut s'applaudir & ſe glorifier, lorſqu'il a dompté ſes paſſions favorites, & réprimé ſes mouvemens. C'eſt ici ſon ouvrage propre : il a ſeul part à ce travail; & il peut, à juſte titre, s'en donner toute la gloire. Sçavoir quitter ſa maîtreſſe, ou modérer ſon ambition, ſont des ouvrages qui peuvent nous rendre juſtement contens de nous-mêmes.

Etre utile au public, eſt un caractere brillant ; mais ne nuire à à perſonne, eſt un état de vertu obſcur, mais tout-à-fait rare. On voudroit, qu'avant d'être utile au public, Philarque ceſſât de nuire à qui que ce ſoit.

On veut être grand homme, & les vertus d'éclat ſont celles qu'on veut pratiquer. Vivre chez ſoi dans la méditation des vérités, & ne régler que ſoi ou ſa famille ; vertu rare, ſublime, difficile, mais obſcure dont on ne fait point de cas.

Pour juger de la vertu d'un homme, il faudroit lire dans le fond de ſon cœur, pour y découvrir les cauſes qui font la vertu, & non pas les actions extérieures.

On a dit, avec aſſez de raiſon

peut-être, que les plus grandes vertus des hommes ne ſont que le triomphe d'une paſſion moins criminelle ; de telle ſorte que ceux qu'on croit ſi vertueux, ne diffèrent des autres que par le choix de certains défauts qui ſont moins condamnés dans le monde.

L'une des plus grances ſources des vices qu'on remarque dans les hommes, c'eſt l'ambition de ſurpaſſer ſon devoir ; on veut faire plus qu'on ne doit, & l'on néglige de faire ce qu'on doit.

CHAPITRE VI.

De la Mort.

Je ne ſçache pas qu'il y ait une idée plus affreuſe que celle de la mort. Il faut s'élever beaucoup au-deſſus de la nature, pour ne pas craindre la mort. Et je ſuis peu ſurpris des frayeurs qu'on remarque ſouvent dans ceux qui la voient approcher.

On a pris même beaucoup de ſoin de la rendre plus effroyable, par l'appareil qui l'accompagne aujourd'hui. Un air lugubre qui ſe répand dans toute une famille ; des larmes qu'une épouſe verſe en abondance ; les hauts cris de tous ceux qui ſe trouvent dans la chambre d'un malade affoibli d'ailleurs par la vio-

lence de ſon mal, outre mille autres cérémonies qui impriment par elles-mêmes des ſentimens raiſonnables de crainte à un homme qui ſent défaillir la nature en lui-même, & qui quelquefois n'eſt pas conſolé par l'incertitude de ſon état en l'autre monde; la vie paſſée lui faiſant encore appréhender tout ce qu'enſeigne la religion qui, ſur ce ſujet, eſt terrible.

Quoi qu'en diſe la philoſophie Stoïcienne, un homme ſage qui a examiné la mort, ne ſçauroit s'empêcher de la craindre; & l'on voit rarement un cœur ferme & généreux ſe la donner.

Caton, qu'on a toujours cité pour l'exemple le plus achevé de force & de conſtance, & dont la mort a fait le ſujet des éloges

des anciens & des modernes, marqua, à mon ſens, plus de déſeſpoir que de grandeur d'ame. Si l'on veut ſe donner la peine de rechercher le principe des choſes, & de remonter juſqu'à la ſource d'où elles procèdent, on trouvera que cette mort de Caton, tant vantée, avoit pour véritable cauſe une foibleſſe de cœur, & un trouble étrange dans l'ame.

Les diſgraces du parti qu'il ſuivoit, & qu'il croyoit être favoriſé de la fortune; les bons ſuccès de Céſar, contre lequel il s'étoit violemment déclaré, moins peut-être par rapport aux intérêts de la république qu'à quelques raiſons particulieres & domeſtiques; l'impoſſibilité où il ſe trouva de réſiſter dans la place

qu'il défendoit, & la honte qu'il s'imagina qu'il y auroit à ſe rendre, & à céder à Céſar. Toutes ces choſes le réduiſirent au déſeſpoir; & ne ſçachant prendre aucune réſolution digne du bon ſens & de la raiſon dont il ſe piquoit, il ſe donna la mort avec aſſez de cérémonie, & après avoir rempli ſon eſprit des hautes idées de l'immortalité de l'ame, ſur laquelle il lut auparavant des écrits de quelques philoſophes.

N'auroit-il point été plus glorieux à Caton, dans ſa défaite, de conſerver ſa tranquillité & ſa fierté? Ne l'eût-on pas admiré, ſi, dans les fers de Céſar, il eût reproché à ſon vainqueur l'ambition démeſurée qui le rendoit l'homicide d'un million de citoyens? Et ſans être ſurpris de

voir l'injure & le crime couronné, il devoit regarder cet événement comme l'effet ordinaire d'une fortune aveugle & capricieuſe, audeſſus de laquelle un homme ſage eſt toujours élevé.

N'y auroit-il en effet qu'à ſe tuer dans les grands malheurs pour être un grand homme ? Quand on eſt accablé de douleur, de chagrins, de dettes & de procès, on n'eſtime guère la vie; & il me ſemble qu'il eſt bien plus difficile de vivre dans cet état, & de ſoutenir toujours ſon caractere dans ces malheurs divers.

Il eſt indubitable que l'intérêt & l'ambition conduiſent pluſieurs perſonnes dans les dangers; & leur prétendu mépris de la mort eſt plus en eux un effet de la vertu & de la bravoure, que d'avarice

& de deſir immodéré de gloire. Ils ne ſont pas extrêmement braves; mais ils ſont extrêmement intéreſſés & extrêmement ambitieux; & il eſt ſi vrai qu'ils n'ont pas cette fermeté d'ame & cette intrépidité dont ils ſe parent, que la même mort qu'ils ont affrontée par ambition à la guerre, leur paroît terrible, ſi-tôt qu'elle ſe préſente à eux, dénuée de la gloire ou du profit qui l'accompagnoit. Ils la trouvent effroyable, & leur crainte ſurpaſſe même celle du plus ſimple des hommes,

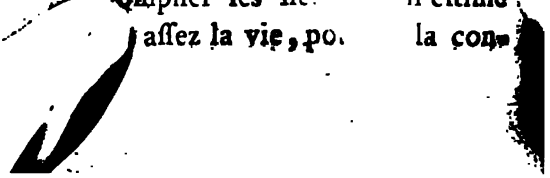
On voit tous les jours, que celui qui, dans les occaſions d'éclat, cherchoit une mort qui le fuyoit, ne peut ſe réſoudre à ſouffrir une mort qui le cherche, & qui ne lui laiſſe plus que quelques heures de vie. Il eſt dans des frayeurs violentes;

violentes ; il ſurprend tous ſes amis par ſes cris ; l'on a de la peine à comprendre comment un homme qui a montré tant de fermeté dans une bataille, marque tant de foibleſſe dans ſon lit.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces braves qui ne mépriſent la mort que dans certaines circonſtances, c'eſt que l'ambition ou l'intérêt l'emporte ſur la crainte de la mort. Ils la craignent en effet ; mais leur crainte eſt au-deſſous des autres paſſions qui les font agir.

La véritable bravoure eſt rare comme les grandes vertus. Courir à la mort, pour le bien public, ſans eſpoir de récompenſe, de gloire, ni de renommée ; connaître parfaitement le péril, l'a[illegible] bien prévu, & s'y jetter, p[illegible]

S. Réal. O

ſeule vue de faire ſon devoir, & par le peu de cas qu'on fait de la vie, c'eſt-là ce qu'on appelle *la véritable bravoure ;* & je doute fort qu'il y ait beaucoup de gens dans qui l'on puiſſe trouver ce caractere. Tel fut autrefois Codrus le Grand qui, ayant ſçu que l'oracle, conſulté ſur le ſort de la bataille, avoit répondu que ſa mort ſeule pouvoit donner aux ſiens la victoire, trouva le ſecret de s'habiller en ſimple ſoldat, & de ſe faire tuer des premiers, ſous ce déguiſement. Si l'on examine cette action, on trouvera qu'elle eſt ſeule grande ; point d'ambition, point de vaine gloire ; tout eſt le bien public. Codrus n our faire

mpher les ſi n'eſtime
aſſez la vie, po la con-

ſerver aux dépens d'une bataille; & il ſe ſert d'autant d'artifices, pour mourir, qu'en emploient les autres hommes pour vivre. Que l'on cherche, ſi l'on peut, de pareils exemples, où la bravoure ſoit ſi épurée.

On ne ſçauroit bien déterminer quelle doit être la diſpoſition de l'homme à la vue de la mort. Il eſt sûr, au moins, qu'il doit quelquefois conſidérer qu'elle eſt certaine & peut-être prochaine. Il doit vivre & agir, comme sûr de mourir; & ſans entrer dans ces queſtions impénétrables que la ſeule religion peut réſoudre, il doit, dans ſes malheurs, ſe conſoler par l'eſpérance de la mort qui les terminera; & il doit, dans ſes proſpérités, ſe modérer par la de cette mort qui l'égalera

aux malheureux. La craindre, eſt une foibleſſe dans les heureux. La ſouhaiter, eſt un déſeſpoir dans les miſérables. Il faudroit, s'il ſe pouvoit, l'attendre avec indifférence & avec patience.

Les vers que M. Maynard fit mettre ſur la porte de ſon cabinet, expriment bien ce que je veux dire :

Las d'eſpérer & de me plaindre
De l'amour, des grands & du ſort,
C'eſt ici que j'attends la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

C'eſt bien le caractere le plus beau & le plus rare qu'on puiſſe avoir.

Je ſçais que Pétrone eſt mort avec cette froideur que les modernes admirent, & qui eſt rapportée comme fort ſinguliere par Tacite. Il fit bonne chère avec

ſes amis ; il lut de petits vers ; il fit, comme à l'ordinaire, ſes affaires domeſtiques ; & ſans perdre ni donner aucune de ces grands idées qui rempliſſent l'eſprit tout entier, il rouvrit ſes veines qu'il s'étoit déja fait couper ; & dans les douceurs d'une défaillance, il ceſſa de vivre.

On ne pourroit s'empêcher d'admirer l'indifférence de cette mort, ſi l'on ne ſçavoit que Pétrone ne l'avoit jamais conſidérée, & qu'il s'étoit là-deſſus tout-à-fait étourdi ; car, pour avoir un mépris raiſonnable pour une choſe, il faut l'avoir ſérieuſement examinée.

Il faut ſçavoir mourir, quand il eſt néceſſaire, pour le bien public & pour la gloire de la patrie, par la ſeule obliga-

tion de la nature, & par l'ordre même de nos ennemis. Il faut ſçavoir vivre de même pour de ſemblables raiſons. Vivre & mourir doivent être des choſes indifférentes aux grands hommes; & il eſt ſouvent auſſi glorieux de vivre dans les malheurs, que de mourir pour les éviter.

C'eſt une erreur vulgaire des plus groſſieres, de s'imaginer que ce ſoit une choſe louable en elle-même, que de s'expoſer à la mort. Si la vie eſt un bien, comme on n'en peut douter ſans extravagance, il ne ſçauroit y avoir de mérite à s'en priver; & l'on ne peut, ſans blâme, riſquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il eſt néceſſaire de la riſquer, pour conſerver d'autres biens plus précieux.

Ces autres biens, plus précieux que la vie, ſont la juſtice & la religion. On peut s'expoſer légitimement à la mort, pour les maintenir; & c'eſt pourquoi la philoſophie définit la valeur, *une vertu qui combat pour l'équité* *; & les loix mettent les armes à la main de tout le monde, pour la défenſe des autels. Mais ce n'eſt pas encore aſſez, pour s'expoſer ſans crime, que la cauſe en ſoit légitime, ſi l'on n'y eſt de plus obligé perſonnellement. Dans les périls extrêmes, cette obligation eſt générale, & enveloppe ſans diſtinction tous les particuliers de l'état; mais dans les beſoins moins preſſans, la république, qui a intérêt que tous ſes ſu-

(*) *Virtus propugnans pro æqu* Cicero de Offic. *lib.* 1.

jets ne ſoient pas ſoldats ſans néceſſité, choiſit ceux dont elle veut ſe ſervir pour défendre ſa cauſe; & tous les autres qui s'y ingèrent, ſans y être obligés par ce choix, quelque juſte que ſoit cette cauſe, commettent un crime, en s'expoſant pour elle, parce que la vie des citoyens appartenant en propriété à l'état, il ne leur eſt pas permis d'en diſpoſer ſans ſon ordre.

Cet ordre eſt renfermé dans le ſerment que tous les particuliers de l'armée ſont cenſés avoir fait à l'état, en s'engageant dans le ſervice. De ce ſerment naît la permiſſion de s'expoſer, pour marcher à l'ennemi; & c'eſt l'obligation ſeule qui excuſe tout ce qui ſe fait de naturellement méchant à la guerre, qui lui fait changer de qualité, & rend innocentes & loua-

bles ces actions, qui par-tout ailleurs seroient des crimes dignes du dernier supplice.

De-là vient que les volontaires ont toujours été regardés par les sages généraux, comme un abus; & par les bons politiques, comme d'honnêtes assassins, qui attaquent, à la vérité, les ennemis de l'état à force ouverte, mais qui n'ont aucuns titres pour les attaquer, parce qu'ils n'y sont pas obligés, tant les idées vulgaires de la valeur sont différentes des véritables.

Ne croyez pas que j'avance sans fondement une opinion si contraire à la commune. Un général Romain, qui faisoit la guerre aux derniers rois de Macédoine, ayant trouvé à propos de licentier une légion dans laquelle le fils de Caton le Censeur servoit de simple

ſoldat; ce grand perſonnage, dont je vous parlerai encore ailleurs, écrivit à ce général, *que puiſque ſon fils ne vouloit pas ſe retirer, il l'engageât par un nouveau ſerment, parce que le premier étant devenu nul, par le licenciement de la légion où il étoit enrollé, il n'étoit plus en droit de combattre;* & il écrivit auſſi, en même tems, à ſon fils, pour lui défendre de combattre, juſqu'à ce qu'il eût pris parti dans quelqu'autre légion. S'il n'eſt donc permis de faire la guerre, que parce qu'on y eſt engagé par ſon ſerment, il s'enſuit clairement qu'on n'eſt louable de s'y expoſer, qu'autant que ce ſerment y oblige; & la raiſon en eſt, qu'un particulier n'eſt pas maître de ſa vie, comme de ſes biens: il n'en a que l'uſage; & la propriété, comme je l'ai déja dit

en appartient toute entiere à ſon pays. Bien loin donc qu'il lui ſoit libre de la prodiguer, il eſt obligé de la ménager, autant qu'elle eſt utile à ſa patrie : or, comme l'utilité de la vie d'un ſimple ſoldat n'eſt pas conſidérable pour l'état, en comparaiſon de la néceſſité qu'il y a de s'expoſer dans une guerre juſte, il eſt louable non-ſeulement de s'y engager, mais encore de ne s'y point épargner. Il n'a point à craindre d'en trop faire, parce qu'il ne fait rien de ſon mouvement, mais ſeulement autant qu'il eſt commandé ; & alors il ne lui appartient pas de juger juſqu'où il eſt néceſſaire qu'il s'expoſe ; c'eſt aux officiers à l'arrêter. En ce point, il a un grand avantage ſur eux ; car la régle de ſon devoir eſt ſi claire, qu'il ne ſçauroit

s'y méprendre. Il n'a point à se modérer; il peut s'abandonner sans scrupule à tout ce que son courage lui inspire; il a le mérite de l'obéissance, outre celui de la valeur.

Mais il n'en est pas de même d'un officier : l'obéissance qu'il rend au général, ne devant pas être aveugle, comme celle d'un simple soldat, c'est à lui à juger jusqu'où il doit s'exposer, & exposer ceux qu'il commande, pour le but de sa commission; & autant que sa vie est plus nécessaire pour ce but, que chacun de ses soldats. Il ne doit donc pas la risquer sans nécessité, ou du moins sans une utilité si grande, que le risque qu'il court, ne soit pas considérable, en comparaison de l'avantage qu'il espere d'en retirer.

A quels ménagemens un général

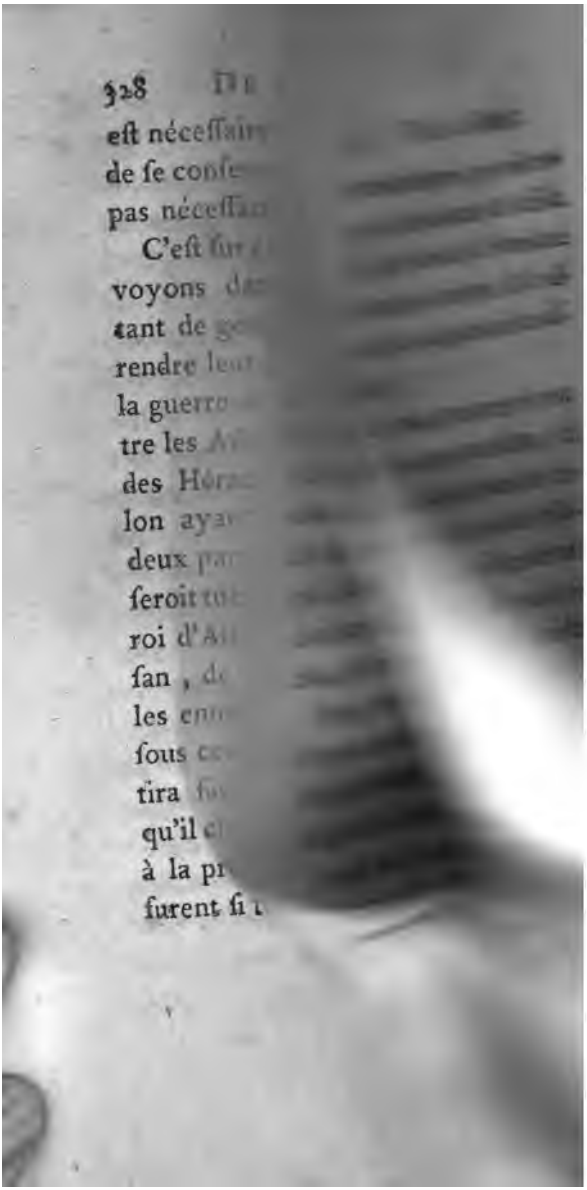
n'eſt-il donc pas obligé, dans la rigueur de ſon devoir? Et peut-il, ſans inhumanité, expoſer, hors de la derniere néceſſité, une vie comme la ſienne, dont tant d'autres dépendent? C'eſt la différence eſſentielle qu'il y a à mettre entre lui & les officiers ſubalternes. Les ſubalternes peuvent, comme je l'ai dit, s'expoſer ſans aucune néceſſité extrême, pour une utilité plus ou moins conſidérable, ſelon que leur rang eſt plus ou moins élevé, quand ils ne peuvent parvenir à cette utilité, qu'en s'expoſant; mais nulle utilité, quelque grande qu'elle puiſſe être, ne mérite qu'un général s'expoſe, parce que rien ne ſçauroit être plus utile à une armée, que la vie de ſon général; & il n'y a, encore une fois, que

la derniere néceſſité qui puiſſe l'y obliger : or, cette derniere néceſſité ne ſe peut trouver que dans la défenſive, & jamais à attaquer. Ce ne peut donc être que quand une armée eſt menacée d'une entiere défaite, ſi ce général ne s'expoſe ; &, en ce cas, comme il n'eſt rien de ſi honteux qu'un général qui ſurvit à ſon armée, il lui eſt non-ſeulement permis, mais même néceſſaire de s'expoſer.

Car, ne croyez pas que je goûte non plus que vous le compliment qu'on fit au conſul Varron, revenant de la défaite de Cannes. Il en étoit la principale cauſe, pour s'être obſtiné ſans raiſon à combattre, malgré ſon collégue qui ſe fit tuer ; mais il preſſoit davantage de raſſurer le peuple conſterné, que de

châtier ce malheureux. Tout ce qu'il y avoit de plus considérable à Rome, ne laissa pas d'aller à sa rencontre, quand il y revint, *pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république*; c'est tout ce que son collégue, innocent du malheur qui venoit d'arriver, auroit pu faire, s'il eût survécu, que de ne pas prendre ce discours pour une raillerie.

Voilà, dis-je, en quel cas il est aussi honteux à un général de se ménager, qu'il lui est honteux en tout autre de ne se ménager pas. Comme il est bien plus à son armée, que son armée n'est à lui, il ne peut disposer de lui-même, que comme son armée a intérêt qu'il en dispose. Ainsi, il est également obligé, & de [illegible] s'i-



barbare, dont nous avons
la ruine ; & ſa déſolation fait
à l'œil, quel en eſt le juſte

me eſt à vous, *Seigneur, l'Em-*
votre bien, dit en parlant
te, un grand poëte de nos
mais par la bouche d'un
t ; ſentiment digne du
& qui ne peut être
par des perfides
par des tyrans.
qui ſçait qu'il
ts ; que ſon
e, pour en

qu'ils en fuſſent perſuadés, pour être louables de faire ce qu'ils firent. Il y a grande apparence qu'ils étoient de bonne foi, & que la vanité ne fût pas leur unique motif. D'autre côté, il eſt bien étrange que de ſi excellens hommes fuſſent prévenus d'une opinion ſi ridicule ; & tout ce qu'on peut dire de certain ſur ce ſujet, eſt que c'étoit ou de grands ſaints dans leur religion, ou de grands fous, s'ils n'en avoient point.

Mais, puiſque la pureté de la nôtre ne ſouffre point de ſemblables ſuperſtitions, dans quel cas un général Chrétien peut-il être excuſable de s'expoſer, ſans la derniere néceſſité ? Peut-il penſer ſans extravagance, que tant de gens euſſent abandonné leur vie à ſes ſoins, s'ils euſſent cru qu'il

y eût eu ſi peu de fondement à faire ſur la ſienne ? Que s'ils ont ſtipulé avec lui par une eſpece de contrat tacite, en s'engageant à ſervir ſous lui, qu'il ſe conſerveroit autant qu'il leur ſeroit néceſſaire qu'il ſe conſervât, ne les trompe-t-il pas viſiblement quand il y manque ? Et ne joint-il pas à cette perfidie une ingratitude inexcuſable, pour la confiance qu'il ont priſe en lui ?

Peut-il la reconnoître plus mal, qu'en leur donnant un exemple pernicieux, & les mettant, comme il fait, dans une eſpece de néceſſité de bienſéance de faillir, comme eux, en s'expoſant mal-à-propos ? Car enfin, qui a à ſe ménager, quand un général s'abandonne ? Et de combien de morts inutiles & de déréglemens n'eſt-il pas ſuivi ? Combien de mérites naiſſans ſont

emportés par cette contagion ; avant preſque d'avoir eu l'envie de paroître ? Comme ce ſont les plus braves & les plus conſidérables d'une armée que ce pernicieux exemple regarde de plus près, c'eſt un carnage ineſtimable que celui qu'il cauſe d'ordinaire ; & telle campagne de cette ſorte, briſe, abbat & renverſe, comme une tempête, ce qui auroit fait l'honneur & la proſpérité de vingt autres.

Que ſi le mauvais exemple d'un général ordinaire entraîne de ſi funeſtes ſuites, quels malheurs ne doit point cauſer un général de votre rang (*)? Quoique tous ſoient, en quelque ſorte, égaux en cette

(*) Ceci, depuis la page 318, eſt tiré d'un diſcours ſur la valeur, adreſſé à l'Electeur de Bavière.

qualité, & que celle de Souverain ſoit preſque étrangere à un prince; quelque grand qu'il ſoit, quand il commande l'armée d'un autre, néanmoins ce caractere ſacré, étant ineffaçable de ſa nature, porte par-tout avec lui une autorité que rien ne peut en ſéparer; & comme la vie d'un perſonne de cette dignité eſt toujours, comme pour tout, autrement pernicieuſe que celle d'un autre, il eſt naturel que ceux qui le voient prodiguer, ſoient encore plus touchés de la mauvaiſe honte de ménager la leur, que ſi ce n'étoit qu'un général ordinaire.

Mais, quand la conduite d'un général ſouverain, qui s'expoſe légèrement, ſeroit innocente à l'égard de ſon armée, le ſeroit-elle à l'égard de ſon état? Et ſa qualité de général, qui lui eſt vai-

nement étrangere, peut-elle rompre les liens naturels & indiſſolubles, par leſquels la Providence l'a attaché à ſes ſujets, & le diſpenſer des obligations de ſa naiſſance ?

Car enfin, pour que je ne vous écrive pas pour vous flatter, c'eſt la plus ridicule de toutes les chimères, que l'idée qu'ont la plûpart des princes, qu'ils ne doivent rien à leurs ſujets, & que la nature de la ſouveraineté conſiſte à ne dépendre, en aucune maniere, de perſonne. Comme s'il pouvoit y avoir d'obligation légitime qui en fût réciproque, & que la lumiere naturelle ne répugnât pas à concevoir qu'un nombre infini d'hommes doivent toutes choſes à un autre, ſans que cet autre leur doive aucune. Ces horribles [illegible] mes ne conviennent qu'à l'em-

pire barbare, dont nous avons juré la ruine ; & ſa déſolation fait voir à l'œil, quel en eſt le juſte fruit.

Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt votre bien, dit en parlant d'Auguſte, un grand poëte de nos jours *, mais par la bouche d'un traître ingrat ; ſentiment digne du perſonnage, & qui ne peut être approuvé que par des perfides comme lui, ou par des tyrans. Mais un bon prince qui ſçait qu'il eſt bien plus à ſon état, que ſon état n'eſt à lui, & que, pour en être le ſouverain magiſtrat, il n'en eſt pas moins ſoumis aux loix, ne peut pas ignorer qu'en cette qualité, il doit compte de ſa vie à ſon pays, comme un particulier, &

(*) Corneille dans *Cinna*.

que ſon pays eſt en droit de lui en demander un compte d'autant plus rigoureux, que ſa vie eſt plus importante à ſon pays, que celle de mille particuliers.

Si donc il l'expoſe ſans néceſſité, cette vie qui appartient à ſon peuple; ſi, étant né avec des qualités qui peuvent rendre ſon pays heureux, il ne craint point de lui en ravir le fruit, par une mort précipitée, pour contenter ſa vaine gloire, n'eſt-il pas vrai qu'il ſe fait honneur du bien d'autrui, & qu'il commet une injuſtice d'autant plus criante, que ce bien eſt néceſſaire à ceux à qui il le ravit injuſtement? Il doit toujours ſe ſouvenir que ſa valeur eſt, de toutes ſes vertus, la plus inutile à ſes ſujets, & celle, par conſéquent, dont il doit faire moins d'eſtime;

car,

car, y a-t-il rien de si rare, que les cas où il peut être obligé de s'exposer pour eux ? Ainsi, il leur est presque aussi indifférent qu'il soit vaillant, ou qu'il ne le soit pas, qu'il leur est important qu'il se conserve. Les princes, qui s'imaginent le contraire, jugent du sentiment du peuple, par celui de leurs courtisans. Le courtisan, qui est obligé de s'exposer, est ravi que le prince s'expose aussi; pour disputer avec lui de quelque chose, & prétendre à la même gloire; mais l'artisan & le laboureur, qui ne prétendent rien à cette gloire, n'ont garde d'en faire le même cas : ils se contentent bien que le premier ait de la justice & de l'humanité; & plus il en a, moins voudroient-ils qu'il eût de la valeur.

Si François I, dom Sébaſtien, & le grand Guſtave, en avoient eu moins, leurs royaumes en auroient-ils été moins heureux, & leur mémoire moins glorieuſe ? Si Cyrus s'étoit autant expoſé dans les longues guerres qui l'occupèrent toute ſa vie, qu'il fit dans la premiere, où il ſuivit ſon oncle ; ſi Céſar s'étoit auſſi peu ménagé dans les cinquante batailles qu'il gagna, qu'à Mitylène, guerre où il gagna une couronne à dix-neuf ans, quelque grand que fût le bonheur de ces deux conquérans, on peut douter vraiſemblablement s'ils auroient fondé les deux plus puiſſans empires du monde.

Il me ſouvient à ce propos, d'avoir lu quelque part (*), que quand

(*) Dans Brantome.

on parloit devant l'amiral de Châtillon de ces choſes prodigieuſes que le comte de Briſſac faiſoit tous les jours, de ſa perſonne, & des avantages continuels qu'il remportoit ſur l'armée Huguenotte ; ce grand homme, dont la mauvaiſe cauſe ne doit pas diminuer l'autorité en matiere de guerre, avoit coutume de s'en réjouir, en diſant qu'il ſeroit bien fâché que ce comte en fît moins.

Il jugeoit ſagement que tous ces déſavantages n'étoient pas comparables à ceux qu'il auroit reçus dans la ſuite, ſi ce jeune colonel, qui n'avoit beſoin que de vivre, pour devenir auſſi grand capitaine que lui, eût été moins ardent, & ſe fût mieux ménagé. Il comptoit ſur la mort prochaine & inévitable d'un homme de vingt-quatre ans ;

& l'événement justifia sa conjecture. Un officier de cette importance se fit tuer par emportement, comme un lansquenet, à l'attaque d'une bicoque de nulle importance, qui se trouva malheureusement sur son chemin, qui ne se rendit pas assez vîte à son gré. On ne laissa pas d'honorer sa mémoire par des distinctions toutes particulieres, comme pour autoriser une conduite si déplorable; mais je suis persuadé qu'on en eût fait un autre jugement, dans d'autres siécles que je connois.

Si le duc de Parme se fût laissé transporter jusqu'au bout par un semblable mouvement à l'assaut de Mastrick, quand son cher cousin y ayant été tué, la douleur de cette mort lui fit prendre les armes pour y mourir lui-même;

s'il se fût obstiné contre les remontrances de ses capitaines, qui se détournerent d'une résolution si périlleuse, l'Espagne n'auroit peut-être plus rien aux Pays-bas depuis cent ans. Peut-être n'auroit-il pas fait les chefs-d'œuvres de science militaire qu'il fit depuis, & dont la mémoire sera à jamais vénérable dans les histoires. Auroit-il fait lever le siége de Paris à votre bisaïeul, & pris une ville à ses yeux, sans que ce grand roi, tout grand capitaine qu'il étoit lui-même, pût lui faire quitter ses pantoufles & sa baguette, bien loin de l'obliger à combattre, parce qu'il ne le trouvoit pas à propos?

Et ne croyez pas que cette conduite fût l'effet de son tempérament; car, outre que sa bravoure étoit si excessive dans son jeune

âge, qu'elle tenoit du gladiateur; & qu'il fit des choſes à Lépante plus admirables que faciles à croire; quand il eut encore fait lever le ſiége de Rouen au même prince, l'année ſuivante, il s'épargna ſi peu, dans la retraite qu'il fut obligé de faire enſuite, qu'il y reçut une bleſſure, dont il ne guérit jamais bien.

Que ſi cette preuve de ſon courage ne vous ſuffit pas, voyez-le ſur le pont d'Anvers, ſix ans après l'aſſaut dont je vous ai parlé, eſſuyant tout ce que l'enfer avoit pu inſpirer de plus épouvantable à un nouvel Archimède, pour la deſtruction du grand ouvrage dont dépendoit ſa plus glorieuſe conquête; voyez-l'y terraſſé, l'épée à la main, ſous des ruines, & bleſſé en deux endroits par une

tolive, qui faillit à l'écraſer. Voilà dans quel cas un général doit s'expoſer, mais toujours pour la défenſive, ainſi que je l'ai établi plus haut, & comme vous fites à Mahats, ce que je vous prie de remarquer, & jamais pour attaquer, comme vous avez fait à Belgrade.

Que ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous que ce modele, & que vous en vouliez auſſi un de la maniere la plus eſtimable dont un général puiſſe mourir à la guerre, conſidérez Monſieur de Turenne. Dans le tems de la bataille de Sintzheim, j'entendis dire qu'il s'y étoit mêlé parmi les ennemis, comme s'il n'eût eu que vingt-cinq ans. Il ne m'appartient pas de cenſurer la conduite d'un capitaine de cet âge & de cette

réputation ; mais j'oſe pourtant avancer que, ſi la choſe eſt véritable, l'occaſion ne méritoit pas qu'il s'exposât ſi avant, & que s'il eût été tué, ſa mort n'auroit pas été ſi glorieuſe qu'elle fut depuis. Il ſeroit mort comme mille autres ; mais être emporté d'un coup de canon, dans un lieu où il falloit être pour obſerver un mouvement d'une armée ennemie, commandée par un général non moins habile que lui, pour ſoutenir l'honneur de deux campagnes victorieuſes, où tout ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus rafiné, avoit mis en œuvre de part & d'autre : voilà mourir en général, & le plus glorieuſement, à mon gré, qu'un général deſtiné à périr par les armes, puiſſe mourir. Quelle différence de cette mort à celles

de Gaſton de Foix, des deux derniers rois modernes, & du jeune comte dont j'ai parlé, &, parmi les anciens, de Marcellus, de Philopœmen, & de tant d'autres vaillans hommes, qui ſe ſont fait tuer mal-à-propos; & c'étoit apparemment ce que vouloit dire Épaminondas, le plus grand perſonnage de la Gréce, quand il répondit à ceux qui lui demandoient qui étoit meilleur capitaine, de Chabrias, d'Iphicrates, ou de lui? *Il eſt malaiſé d'en juger, que nous ne ſoyons morts.*

Ceux qui gouvernent le monde, dit à ce ſujet le même oracle que j'ai déja cité pluſieurs fois, (*) *ne doivent pas mourir par leur folie*,

(*) *Gloriam in morte debent ei qui in republicâ verſantur, non culpæ reprehen-*

ou même ſeulement par leur ſanté, eux de qui la mort doit aſſurer la gloire.

Et certes, n'eſt-ce pas aſſez de la funeſte néceſſité où l'injuſtice & la mauvaiſe foi des hommes les met de vuider les différends par la force, & de répandre le ſang les uns des autres, avec la même ardeur qu'ils devroient naturellement ſe la conſerver, ſans qu'une fauſſe idée de gloire les mène encore plus loin que le démon de l'intérêt ne les pouſſe, & porter l'inhumanité juſqu'à la fureur ? Un général eſt proprement commis par la république, pour ménager à ſon avantage le fond de cette férocité ſecrette, que la nature a mis dans le

---

ſionem & ſtultitiæ vituperationem relinquere. Cicero, *Philipp.* xij.

cœur de tous les hommes, pour exciter cette férocité, l'irriter & la conduire jusqu'où le bien public le demande ; la retenir & la réprimer dès qu'elle n'est plus nécessaire, & la réserver pour d'autres besoins. Qu'on lise toutes les histoires du monde, on verra que les capitaines qui ont le plus épargné le sang, sont ceux dont la mémoire est la plus glorieuse. Semblables à d'habiles œconomes, qui ont trouvé moyen d'avoir à vil prix ce qui auroit valu fort cher à de moins intelligens : or, de quelque générosité qu'un général se pique, quelle apparence qu'il épargne le sang des autres, quand, pour me servir de l'expression d'un grand poëte, il jette le sien !

Ce n'est pas une nouvelle doctrine que je vous prêche, prince

victorieux ; les peuples les plus vaillans, & les plus petits de l'antiquité, en ont été sectateurs déclarés ; & vous ne prétendez pas vous connoître mieux en valeur que les grands capitaines Grecs & Romains.

Le Thébain Pélopidas, l'un des plus illustres de tous, allant à la guerre, comme sa femme lui recommandoit de se conserver : *C'est aux simples soldats*, lui répondit-il, *qu'il faut donner cet avis, & non pas à un général, qui y est obligé, par sa charge*, comme le rapporte Plutarque, dans ses Apophthegmes. Ne seriez-vous pas tenté de croire, sur cette réponse, que celui qui la fit, n'avoit de valeur, que ce qu'il en faut précisément pour commander, & que les bons avis de sa femme lui étoient peu nécessaires ?

C'étoit le plus déterminé guerrier de la Gréce. Il avoit exécuté la plus hardie de toutes les conjurations ; & après avoir reconnu si hautement, forcé par la raison & la vérité, l'obligation qu'un général avoit de ménager sa personne, son naturel, qui le croiroit ? avoit si peu de part à ce sentiment ; qu'il se fit tuer sans nécessité, & deshonora par une mort téméraire l'une des plus glorieuses vies du monde.

Il n'étoit pas particulier aux Thébains, ce sentiment qui vous paroît si étrange ; les Athéniens, aussi éclairés, n'en avoient pas d'autres sur ce sujet. Un de leurs capitaines, montrant un jour, par vanité, en pleine assemblée du peuple, les cicatrices tou-

tes fraîches de ſes bleſſures, Timothée, ſon collégue, déclara, quand ce fut ſon tour à parler, que pour lui, bien loin de ſe vanter de rien de ſemblable, il avoit, au contraire, eu grande honte en aſſiégeant Samos, de ce qu'un traître étoit tombé tout près de lui, pour s'être trop avancé en jeune homme (*).

Celui-là n'alloit pas à la guerre, comme quelques-uns de notre tems, pour faire ſeulement dire qu'il avoit failli d'être tué. Mais comme il y a deux exemples contraires dans ce récit, de peur que vous ne préfériez celui qui flate votre inclination, à celui qui la combat, il eſt à propos de vous

(*) Plutarque dans ſes Apophthegmes.

faire connoître un peu plus particuliérement ces deux généraux, ſi différens ſur la gloire.

Ce prétendu brave, qui faiſoit vanité de ſes bleſſures, réuſſit ſi mal dans tous les commandemens qu'il eut, qu'à peine ſçavoit-on s'il s'appelloit Chorès, s'il n'avoit pas donné lieu à un proverbe, par ſa facilité indiſerette à promettre toutes choſes; ce qui fit appeller vulgairement ces promeſſes, *des promeſſes de Chorès*. Jugez, à cette marque, du caractere du perſonnage.

Mais Timothée, quoique fils d'un des plus grands capitaines de la Gréce, ternit en quelque ſorte la gloire de ſon pere, en ajoûtant celle du ſçavoir & de l'éloquence à celle qu'il acquit, comme lui, par les armes. Ce circonſpect, qui

tenoit à honte de s'expoſer, fit pourtant de ſi grandes choſes, que ſes envieux ne ſçachant comment en diminuer autrement le prix, qu'en les attribuant au bonheur, expoſerent un jour en public un tableau, dans lequel il étoit peint, en dormant en équipage de chaſſeur, & la fortune qui amenoit des villes dans ſes filets. Vous voyez par-là, que ce ne ſont pas toujours les plus hazardeux que cette déeſſe favoriſe le plus.

Les Lacédémoniens, les plus vaillans peuples du monde, du conſentement de tous les hiſtoriens, allerent encore plus avant que les Athéniens & les Thébains. Bien loin d'approuver dans leurs généraux l'ardeur de s'expoſer, ils la ſouffrirent à peine dans leurs ſimples ſoldats. Nous liſons que

les Ephores en condamnerent un à l'amende, pour s'être trop hazardé dans un combat, quoiqu'il y eût fait des actions de valeur, si admirables, qu'on ne pût, en même tems, se dispenser de lui donner une couronne.

Aussi Caton le Censeur, l'un des plus grands & des plus résolus capitaines de l'ancienne Rome, avoit coutume de répondre, quand on lui vantoit de ces sortes de braves qui s'exposent par ostentation & sans utilité, *qu'il y avoit grande différence entre estimer beaucoup la gloire, ou peu la vie.*

Et c'est à quoi revient ce bon mot d'Aristippe, qu'un capitaine moderne n'a pas eu honte de s'approprier, comme il étoit sur mer, pendant une tempête, un impertinent, qui se trouva dans le

même vaisseau, & qui faisoit l'intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur : *Chacun*, lui répondit Artippe, *estime sa vie ce qu'elle vaut.* Et certes, si c'étoit la seule hardiesse de la risquer, par quelque motif qu'on la risque, qui fait l'homme de cœur, pourquoi les couvreurs, les matelots, ceux qui travaillent aux mines, & tant d'autres professions aussi périlleuses que celles de la guerre, seroient-elles moins glorieuses ? Pourquoi celle de la guerre même est-elle, en quelque sorte, moins honorable à un simple soldat, qu'à un homme de condition, sinon parce qu'elle est communément pour le simple soldat, un métier comme un autre, qu'il fait par nécessité, pour gagner sa vie ; au lieu qu'un homme de condition, qui est

exempt de cette néceſſité, paroît ne s'y engager que pour acquérir de l'honneur à

La valeur ne conſiſte pas à mépriſer toutes ſortes de dangers, comme le vulgaire s'imagine, mais ſeulement à mépriſer ceux où l'on s'expoſe avec utilité pour la gloire. Hors de ce cas, la mort eſt toujours odieuſe, & le danger déſagréable; & c'eſt pourquoi le dernier Scipion l'Africain, quel homme! n'avoit point honte d'avouer, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, & qu'il n'eût encore pris ni Carthage ni Numance, qu'à un voyage qu'il avoit fait en Afrique, en qualité d'ambaſſadeur vers Maſſiniſſa & les Carthaginois, il avoit eu un plaiſir extrême à voir, de deſſus une hauteur où il étoit aſſis, une bataille qu'ils ſe donne-

rent, non-seulement parce qu'il n'avoit jamais vu combattre deux armées si nombreuses, mais encore parce qu'il l'avoit vu sans danger (*).

CHAPITRE VII.

DE LA COUR, DES FEMMES, DE L'AMOUR ET DE LA GALANTERIE.

LEs gens de cour sont comme une nation étrangere, dans le milieu de l'état, composée de personnes ramassées de divers endroits.

Ils ne sont pas tous gens d'esprit; mais ils ont presque tous une politesse admirable, qui leur en

(*) Appion.

tient lieu. Ils ne ſont pas tous braves gens ; mais ils ont ſur cela des démonſtrations & des manieres qui les font croire tels. Leurs eſprits ſimples & complaiſans ſe tournent à toutes ſortes de caracteres ; de maniere qu'il eſt impoſſible de démêler leurs véritables ſentimens.

Le mépris qu'ils ont pour tout ce qui n'eſt pas de la cour, ne ſçauroit ſe comprendre, & va juſqu'à l'extravagance. Rien n'eſt bien dit ni bien fait, que ce qu'on fait ou ce qu'on dit parmi-eux ; tout ce qui vient d'ailleurs, eſt ignorance ou impoliteſſe. Il eſt pourtant vrai, qu'avec un très-bon goût, ils ſont, la plus grande partie, peu ſçavans ; & ils ne s'érigent en parfaits connoiſſeurs ſur toutes choſes, que par les termes pro-

pres qu'ils n'ignorent jamais, & par le reſpect qui fait taire tout le monde en leur préſence.

Les nouveaux-venus s'accoutument mal-aiſément à certaines cérémonies qui s'y trouvent établies. Il faut, par exemple, embraſſer étroitement ceux que l'on hait, & qu'on mépriſe davantage. C'eſt une perfidie permiſe, parce qu'elle eſt réciproque.

L'agitation eſt le caractère particulier de tout ce qui ſe paſſe dans cette région. Les hommes & les chevaux n'y marchent qu'en courant. On ne mange, on ne dort, qu'à la hâte; & comme ſi l'on craignoit d'être ſurpris; & tout ce que peut faire ſouvent un honnête homme, pour être écouté d'un miniſtre preſſé, c'eſt de lui parler dans le trajet d'une cour, ou d'une

galerie. Ne diroit-on pas que les heures ſont ici fort précieuſes ? Il eſt pourtant vrai que c'eſt le pays de tout le monde où l'on eſt plus déſoccupé; on paſſe de longues heures dans une anti-chambre ; on eſt réduit à éplucher toutes les beautés du parc ; & il eſt des vuides dans le jour, qu'on ne ſçauroit remplir. Il eſt même bon qu'un honnête homme en ait fait l'expérience quelquefois en ſa vie, pour être bien perſuadé que dans le lieu où l'on croit qu'eſt enfermé le ſouverain plaiſir, & où l'on s'imagine de trouver la ſource des agrémens, on a des ennuis plus grands & plus longs que dans mille autres contrées de la terre.

Quelques courtiſans ont une ambition déterminée pour quelque choſe qu'ils tâchent d'obte-

nir ; mais la plus grande partie ne vise à rien de fixe ; de sorte que, quoique le desir de leur fortune, en général, les occupe entiérement, si le prince s'avisoit de leur demander ce qu'ils souhaitent, ils seroient fort souvent embarrassés. Ils n'ont rien en vue, & c'est un des plus grands aveuglemens des gens de cour.

Il s'en trouve quelques-uns qui desirent avec transport certains emplois qu'ils n'obtiendront jamais, (ce qu'ils pourroient connoître avec un peu de réflexion;) & ils négligent pour cela toutes les autres graces que le prince seroit en état de leur faire ; & ces graces, quoique moins de leur goût, par rapport à leur entêtement, seroient pourtant très-convenables à leur état & à leur force.

Les

Les vieilles gens ſont ici ridicules, plus qu'en aucun autre endroit. Ils ſont regardés avec mépris; on ne veut plus de leurs pointes, de leurs contes, ni de leurs proverbes; on les évite, on les fuit, & l'on tâche à faire le contraire, j'entens de ce qu'ils font, Mais, ce qui les rend ridicules, avec raiſon, c'eſt que, malgré la haine qu'ils ont pour tous les jeunes gens, contre leſquels ils déclament ſans ceſſe, ils ne laiſſent pas de s'accorder à leurs airs, & de ſuivre réguliérement leurs modes les plus folles; de ſe mettre de leurs parties: trop heureux! s'ils peuvent parvenir à ſe faire ſoufftir parmi eux.

Je n'entens point par vieux courtiſans, certaines perſonnes extraordinaires, dont le vrai mérite

... tous les tems. La jeune cour ... ſans doute avec reſpect ... Rochefoucault, Montauzier, Noailles, & quelques autres, qui, ſans être exempts de défauts, ſont infiniment illuſtres par leurs vertus.

Les mécontens ſont une ſecte à part dans ce lieu; ils ont des femmes, des prêtres, des grands; rien ne leur manque pour faire un état particulier. Ils ont leurs dogmes, leurs coutumes, leurs cérémonies, leurs aſſemblées; ils n'ont que certains jours pour leur culte; ils ne reconnoiſſent point les miniſtres; ils cenſurent & condamnent toutes les entrepriſes, enſeignent qu'il falloit faire autrement; diminuent les victoires; augmentent les pertes; enragent des bons ſuccès; ſe réjouiſſent des malheurs. La ſecte

groſſit tous les jours ; chacun va les écouter en riant, & leur fortune reſte toujours dans un triſte état.

On diſtingue les femmes de la cour par les couleurs, dont elles prennent ſoin de ſe peindre, par l'excès où elles portent toutes les modes, & par le mépris éternel qu'elles affectent pour toutes les femmes de la ville. Elles ne ſont pas toutes belles ; mais elles effacent toutes les autres par je ne ſçai quel air, & par un entêtement dont le public eſt prévenu en leur faveur.

On appelle *bourgeois* à la cour tous les gens de robe, quelqu'élevés qu'ils puiſſent être. Le droit de rendre la juſtice au peuple déroge-t-il à la nobleſſe ? Et la cour n'a-t-elle pas un grand aveu-

glement de ne vouloir pas ſe corriger là-deſſus ?

On ſe piquoit autrefois à la cour, d'un amour délicat ; on y voyoit régner une fine galanterie ; mais on y fait de l'amour aujourd'hui un uſage plus groſſier, & moins innocent.

La délicateſſe en amour n'eſt permiſe que dans les diſcours ; & l'on ne ſeroit guères moins ridicule d'en avoir, que ſi l'on s'aviſoit d'être jaloux de ſa femme. C'eſt ici le dernier excès de ſottiſe, ſi rare en effet, qu'on trouve à la cour une infinité de gens ſemblables à Sulpicien Galba, dont il eſt parlé dans Horace. Cet homme dormoit régulièrement toutes les après-dînées, tandis que Mécénas careſſoit ſa femme. Un valet profita de ſon ſommeil, pour

boire au buffet une bouteille d'excellent vin ; ſon maître s'éveilla, pour lui dire : *Puer, non omnibus dormio.* Il ne dormoit que pour ſa femme. Si nous recherchions bien, nous trouverions peut-être des hiſtoires peu différentes de celles-là.

Si tous les hommes qui compoſent la cour, uſent de feinte & de diſſimulation avec les étrangers, ils n'agiſſent pas de meilleure foi les uns avec les autres ; & par cette conduite, s'ils ont quelques vertus, ils les rendent ſuſpectes.

Les gens de province doivent ſe déſabuſer, une fois pour toutes, d'avoir des gens des cour pour patrons. Cette protection leur coûte infiniment, & leur eſt tout-à-fait inutile. Ils ne peuvent rien le plus ſouvent, & ne veulent rien faire

pour autrui. Ils n'agiſſent jamais, quelque démonſtration qu'ils faſſent, que par rapport à leurs intérêts.

Perſonne n'ignore qu'un homme de guerre n'a rien dans ſa profeſſion qui ne convienne à l'amour. Mars & Venus furent trouvés enſemble, à la vue de tous les dieux; & il eſt peu de héros qui ayent été inſenſibles à cette paſſion.

Céſar avoit moins conquis de provinces que de maîtreſſes. Il alla les prendre juſques dans la Mauritanie. Annibal s'amuſa des tendres délices de Capouë, dont les femmes étoient les plus polies de toute l'Italie. Aléxandre le Grand céda aux charmes de Statira; & ſi l'on veut voir un héros moins violent, & un peu plus paiſible, Périclès, qui gouvernoit Athènes

ſi deſpotiquement, prit plaiſir à ſe faire aimer de la femme de Ménippe, ſon collégue.

Enfin, Monſieur, les philoſophes même ne ſe ſont pas défendus de cette paſſion; Ariſtote & Solon me ſerviroient de garans au beſoin; & j'ai lu, quelque part, que ce célèbre Socrate, qu'on eſtimoit autant qu'un Dieu, avoit une maîtreſſe dont il étoit éperdument amoureux. Rien n'eſt ſi injuſte que de vouloir refuſer aux hommes illuſtres le plaiſir de ſe délaſſer de leurs grandes fatigues dans les douceurs de l'amour. Si c'eſt une foibleſſe, pourquoi les anciens l'ont-ils permiſe à leurs dieux? Et ſi c'eſt une douceur, pourquoi priver les héros de ce charmant privilége?

Je comprens bien, Monſieur,

qu'on vous oppoſe votre âge, & qu'on trouve aujourd'hui ridicule un amant ſexagénaire ; mais trop de gens ont intérêt à s'unir contre un ſentiment qui eſt ſi déſavantageux aux honnêtes gens. Pourquoi veut-on, diſois-je l'autre jour à certaines perſonnes qui gloſoient ſur votre conduite, qu'il ſoit défendu d'aimer à ſoixante ans ? J'avoue qu'on ſeroit injuſte à cet âge, ſi l'on prétendoit ſe faire aimer par ſoi-même, & par les charmes de ſa perſonne. On ſeroit encore plus déraiſonnable, ſi l'on vouloit bannir de chez ſa maîtreſſe un amant plus jeune & mieux fait, & plus propre à ſe faire aimer.

Il faut, dans un âge avancé, renoncer à toutes les délicateſſes qui ſont inutiles & ridicules. On doit voir le bonheur d'autrui ſans

chagrin & ſans jalouſie ; leur jeuneſſe leur attire ce privilége. Il ne faut prendre de l'amour, juſtement que les plaiſirs, &, ſe faiſant juſtice à ſoi-même, tâcher à ſuppléer, par ſa complaiſance, par ſa propreté, & par ſa libéralité, aux défauts que la vieilleſſe traîne avec elle.

C'eſt ainſi, Monſieur, que je vous juſtifiois, en vous donnant ce caractere que vous ne démentirez pas, ſans doute. La galanterie vous ſera permiſe & agréable, ſi vous en uſez avec eſprit & avec liberté. Si elle vous rend farouche, intraitable, chagrin, jaloux ou bourru, vous ſerez la fable de la cour & de l'armée ; & vous paſſerez les jours du monde les plus malheureux.

Soyez bien prévenu qu'à l'âge de vingt-cinq ans, tous les hommes

ſont aimables, pour ne pas trouver étrange que Madame de S. M. trouve tels tous les jeunes officiers qui l'approcheront en amour. La cornette vaut mieux que le général; & ſi voulez mettre des obſtacles aux plaiſirs qu'elle pourra recevoir des converſations trop fréquentes qu'elle aura avec eux, vous tomberez dans le malheur des jaloux, qui, en tourmentant les autres, ſe tourmentent eux-mêmes, ſans venir à bout de leurs deſſeins.

Qu'il vous ſuffiſe d'être ſouffert dans la foule, & d'avoir le ſecret, à ſoixante ans, d'être parmi pluſieurs de vingt-cinq à trente; ſurtout n'oubliez pas les fêtes & les parties: elles ſont d'un merveilleux ſecours pour réparer les rides du viſage; une perruque bien poudrée, & du bon faiſeur, fait moins cet effet.

Quelqu'uſage & quelque connoiſſance qu'on ait des femmes, on ne doit pas trop s'aſſurer de les bien connoître ; elles ſont toutes impénétrables, & l'on découvre tous les jours des replis dans leurs cœurs, qui cachent des ſentimens dont on n'auroit jamais pu ſe douter.

Leur occupation la plus ordinaire, eſt de tâcher d'inſpirer de l'amour ; elles y réuſſiſſent ſouvent, & les hommes ſont toujours plus prêts à ſe laiſſer tromper, quelques exemples qu'ils ayent de l'infidélité des femmes.

Les Orientaux les traitent fort différemment de notre uſage ; elles ſont chez eux une partie de leurs équipages & de leurs biens-meubles, dont ils prennent grand ſoin, &

qu'ils gardent avec empreſſement pour leurs beſoins. Nous prétendons qu'il n'y a chez eux, à cet égard, ni douceur, ni politeſſe, ni galanterie.

Ils prétendent qu'il n'y a chez nous que fureur, que paſſion, que ſottiſe & qu'extravagance. Peut-être des juges déſintéreſſés auroient de la peine à décider en notre faveur ; car, ſi l'on examine toutes les folies dont, une fois dans la vie, tous nos plus honnêtes gens font l'épreuve ſur cet article ; ſi l'on fait attention à toutes les affaires cruelles, & à toutes les querelles ſanglantes & meurtrieres qu'elles cauſent ; on trouvera que ceux qui ſe ſont mis hors de portée de tous ces malheurs, doivent paſſer pour plus ſages que les autres. On trouve de la barbarie dans la ſervitude où les Orientaux tiennent leurs femmes ; mais ſi ce ſont

des créatures plus cruelles & plus dangereuſes que les tigres & les lions, il n'eſt pas extraordinaire de les enchaîner ; & j'ai ouï dire à un habile homme, que, pour être civiliſées & familiariſées, elles n'en étoient pas moins féroces ni moins ſanguinaires.

Qui auroit dit à nos peres que l'on verroit dans ce ſiécle les femmes faire des débauches fameuſes de vin & d'eau-de-vie ? défier ſur cela les plus déterminés, & les vaincre même en ce ridicule combat ? Qui leur auroit dit que ces mêmes femmes joueroient dans un jour tous les revenus de leur famille, pour deux ans, & que, dans les tranſports de leurs malheurs, elles jureroient auſſi fort & auſſi hardiment que le plus inſolent dragon ? Qui leur auroit dit que ces mêmes femmes, laſſées des plaiſirs ordi-

naires que la corruption & la licence du siécle leur a laissé prendre sans bornes & sans ménagement, en sont venues jusqu'à les trouver insipides, & à chercher à réveiller leurs sens émoussés par l'extravagante & horrible imitation de qu'on a écrit de quelques anciennes Grecques ? Qui leur auroit dit que, bien loin de cacher au public ces effroyables sujets de leur honte, elles prendroient plaisir à les mettre au jour ? Qui, dis-je, leur auroit dit telles & semsemblables choses, leur auroit dit vrai, & n'auroit point été cru.

On ne laisse pas d'aimer ces femmes dont je viens de faire une si terrible peinture. Rien n'égale les douleurs qu'elles font souffrir à ceux qui sont malheureusement sous leur empire. Comme il n'y a chez elles ni régle, ni ménage-

ment, ni probité, ni bonne foi, ceux dont elles ſont la deſtinée, ſont ſujets à toutes les violences & à toutes les agitations qui ſuivent néceſſairement une paſſion mal reconnue.

On aime les perſonnes qu'on eſtime quelquefois le moins ; & rien ne me perſuade tant le peu de liberté qu'on a dans une paſſion, que les petits & défectueux caracteres des perſonnes que je vois les plus aimées dans le monde.

Aminthe eſt une petite femme brune, les yeux merveilleuſement vifs, le teint fort jaunâtre & très-baſané ; les dents aſſez blanches & bien rangées ; la bouche très-grande, la gorge laide, mais en tout une aſſez jolie perſonne. On ne ſçauroit guères avoir moins d'eſprit qu'elle en a, & paroître en avoir davantage. Inſtruite ſuperficiellement de

beaucoup de choſes, elle parle de tout avec la derniere effronterie ; & les agrémens de ſa perſonne font trouver excellent tout ce qu'elle dit de médiocre, & quelquefois de mauvais. Sortie depuis peu de l'obſcurité de ſa province, elle s'eſt trouvée, par je ne ſçais quel hazard, placée & établie dans le grand monde, où l'on ne croyoit pas qu'elle pût faire tout au plus quelques légères apparitions. Une vanité ſupérieure en elle à toutes choſes, lui fit concevoir la réſolution de s'y ſoutenir, à quelque prix que ce fût ; vin, bonne chère, galanterie, équipage ; elle a mis en uſage, tout ce qu'elle a cru lui pouvoir ſervir dans ce deſſein ; & l'on peut dire qu'elle eſt joueuſe ſans aimer le jeu ; auquel elle n'a aucun attachement ; qu'elle fait une bonne chère continuelle ſans

goût ; qu'elle a des équipages très-propres, & même magnifiques, ſans s'y connoître & ſans s'en ſoucier, & qu'elle eſt même galante & coquette juſqu'à l'excès, ſans inclination, avec une indifférence inſipide. Elle n'a réellement d'autre caractere que ceux que la vanité lui fait prendre, & qui ſont très-forcés en elle. On n'a jamais cependant tant été à la mode qu'elle l'eſt aujourd'hui ; tout ce qu'il y a de plus brillant s'attache à elle ; & les mêmes femmes, qui avoient dédaigné de la voir, dans les commencemens, ſont plus empreſſées à la chercher, qu'elle ne l'étoit autrefois à ſe faire ſouffrir parmi elles.

Il ne faut pas chercher d'autre raiſon de cette eſpece d'élévation, que la bizarrerie & le caprice de quelques jeunes gens, qui, ſur cet

article, donnent le cours & le prix aux choſes.

Carinthe eſt une femme de la ville ; elle a déja paſſé trente ans, quoiqu'elle en avoue à peine vingt ; elle eſt brune naturellement, juſqu'à être noire ; elle a pourtant des jours où elle effaceroit le teint de la plus blanche Angloiſe. Sa toilette eſt meublée de toutes les couleurs qu'elle peut ſouhaiter, & qu'elle choiſit tous les matins. Sa coqueterie eſt extrême ; & pas un homme de ſa connoiſſance n'a été exempt de ſes attaques ; ce n'eſt pourtant point-là préciſément ſa folie dominante ; elle a un entêtement pour tout ce qui vient de la cour, qui la fait tomber dans des extravagances prodigieuſes. Tout ce qui eſt de ce pays-là, a

un titre pour être adoré chez elle. Dieu ſçait quelle foule de fous & d'impertinens elle a, ſous ce prétexte.

Je n'oſe pas dire quelles railleries, quelles manieres, quels airs il leur faut ſupporter ; c'eſt ſa foibleſſe, que rien ne peut guérir, puiſque ſa raiſon & ſon eſprit, naturellement ſi bons, n'ont pas pu en venir à bout.

Il eſt peu de femmes ſur l'eſprit deſquelles la vanité n'agiſſe plus que l'amour ; & il n'eſt rien qu'elles ne ſoient capables d'entreprendre, quand on a le ſecret de flater leur vanité, en leur propoſant d'aimer.

Les commerces de galanteries ne ſont pas éternels ; un an ou deux ſont ordinairement le terme de ces ſortes d'affaires ; & l'une des deux

parties s'ennuie, & quitte la premiere. Il n'arrive jamais que toutes les deux conviennent de rompre en même tems; il faut donc néceſſairement ou quitter ſa maitreſſe, ou être quitté de ſa maîtreſſe. La douleur qu'on ſouffre, en la quittant, eſt grande; mais elle eſt ſupportable. Celle qu'on ſouffre, quand on en eſt quitté, n'eſt pas même concevable. Il faut opter, & cependant perſonne n'a la force de ſe réſoudre à cette douleur ſupportable, pour éviter l'autre, quelqu'inaltérable qu'on la conçoive. Les maux à venir nous touchent peu, en comparaiſon des préſens; c'eſt le caractere du cœur de l'homme.

La plus grande douleur d'un homme d'eſprit, dans les chagrins que lui cauſe une paſſion amou-

reuſe, conſiſte en cela même, qu'il reſſent des chagrins pour des ſujets dont il reconnoît le ridicule, & en ce qu'il ne peut ni les ſuſpendre ni les modérer. Le cœur eſt indépendant de l'eſprit.

On dit que quelques anciens Romains ont pouſſé la fureur dans leur amour, ou dans leur débauche, juſqu'à ſe donner ce qu'on appelloit le plaiſir de l'occiſion.

Ils ne pouvoient avoir d'autres principes, dans cette cruauté énorme, de s'aſſurer que qui que ce ſoit ne leur ſuccéderoit dans la poſſeſſion de cette perſonne. On ne conçoit rien qui égale cette barbarie; & cette férocité eſt horrible, même à penſer. Mais cependant il eſt ſûr que l'homme du monde le plus amoureux, quelle que ſoit ſon affliction, à l'occaſion

de la mort naturelle de ſa maîtreſſe, y trouvera pourtant quelque choſe qui ne lui déplaira pas, & qui le conſolera en quelque maniere. Il n'en découvrira pas entièrement la cauſe ; mais qu'on obſerve le cœur, cette conſolation n'a pas d'autre ſource que celle de la cruauté de ces anciens Romains. L'amour-propre eſt un étrange maître.

Lesbie étoit amoureuſe à la fureur de Cléonte, & jalouſe violemment de Fauſtine, qui étoit logée vis-à-vis de ſon amant ; ce qui contribuoit beaucoup à augmenter ſes ſoupçons & ſa jalouſie. Cléonte fut bleſſé ſur le pavé, fort dangereuſement, & porté, immédiatement après, dans ſa maiſon. Lesbie vint apprendre de ſes nouvelles à la porte ; mais avant que

de demander comment il ſe portoit, elle s'informa, avec beaucoup de ſoin, ſi Fauſtine, ſa voiſine, n'avoit point paru ; & ſi, par le droit de voiſinage, elle n'étoit point entrée dans ſa chambre. Elle oublia, pour quelques momens, le danger preſſant de ſon amant, pour ſoulager & ſatisfaire ſa jalouſie.

J'ai lu, quelque part, qu'une maîtreſſe reſſembloit à ces bénéfices qui obligent à réſidence : l'abſence les rend ſujettes au dévolu ; mais il n'eſt pas toujours ſûr que la réſidence les en garantiſſe.

Il y a deux ſortes de perſonnes tout-à-fait incompatibles, & qui ſe trouvent ordinairement enſemble ; un amant jaloux, & une maîtreſſe coquette. Ils ne peuvent ſe ſupporter l'un l'autre ; il eſt cepen-

dant rare qu'un amant ſoit bien jaloux, à l'égard d'une coquette; & il arrive toujours qu'une femme eſt coquette, quand elle a un amant jaloux.

Dorimene eſt une jeune perſonne blanche, blonde, belle, & d'un enjouement qui fait plaiſir à tous ceux qui la voient. Elle a épouſé, depuis deux ans, les biens immenſes d'un homme ſexagénaire, qu'elle a ménagé avec une adreſſe qu'on n'auroit point attendue d'elle. On ne peut pas ſe contraindre avec tant d'art; elle a affecté une douceur pour cet époux, & elle a eu des complaiſances pour lui, qui paroiſſoient ſi naturelles, qu'elle s'eſt rendue parfaitement maîtreſſe de ſon eſprit; & aujourd'hui, prévenu comme il eſt en faveur de ſa femme, il ne voit & ne

ne croit que ce qu'elle veut qu'il voie & qu'il croie. On dit qu'elle ſçait profiter de cet avantage. Tous les malins donneurs d'avis ſont fraudés. Le mâri ne croit rien que ce qui eſt avantageux à ſa femme : c'eſt un caractere rare en incrédulité, quoique d'ailleurs homme d'eſprit & très-jaloux par tempérament. La prévention aveugle tout le monde.

Morine a tout au moins quarante ans : elle eſt grande. Les plus beaux yeux du monde, avec une bouche agréable ; aſſez d'eſprit ; beaucoup de politeſſe, & plus encore d'uſage du monde ; d'une naiſſance & d'un rang qui impoſent, & qu'elle ſoutient par des dehors merveilleux ; careſſante, & allant au-devant de ce qui peut faire plaiſir aux perſonnes qui ſont auprès d'elle, cachant, avec un

air admirable, tous les reſſentimens qu'elle peut conſerver contre ceux dont elle croit avoir ſujet de ſe plaindre ; juſques-là qu'il leur ſeroit difficile, à la voir agir en leur faveur, de ne pas oublier qu'ils l'ont offenſée. Elle prend ſoin d'une petite famille, qui lui eſt reſtée, avec une attention & une diligence qui fait honte à tout autre ; poſſédant mieux que perſonne la ſcience ſinguliere de s'ennuyer, ſans que ceux qui lui cauſent ces ennuis, puiſſent jamais s'en douter.

Elle ſeroit parfaite, ſi un tempérament malheureux ne l'avoit rendue ſenſible juſqu'à l'excès pour tout ce qui s'aviſe de s'empreſſer pour elle. Elle paſſe même plus avant ; car elle a ſéduit ſes plus proches parens & tous ſes amis ;

& elle a trouvé, dans tous les états, de quoi ſatisfaire la perverſité de ſon naturel. Le ſoin qu'elle prenoit de cacher ſes aventures, & la diſcrétion reſpectueuſe de ceux qui y avoient part, les ont long-tems laiſſé ignorer; & il a fallu que certains éclats ayent rendu la choſe publique, pour deſſiller les yeux de tout le monde. Il eſt rare, qu'avec une ſi mauvaiſe conduite, on ait pu tromper ſi long-tems le public, dans le lieu du monde où, ſur l'article de la conduite des femmes, on eſt le moins ſujet à ſe tromper en leur faveur.

Sabine étoit dévote, & elle eſt aujourd'hui mondaine. Lesbie étoit mondaine, & elle eſt aujourd'hui dévote. La même circonſtance, qui a changé en mal la premiere, a changé en bien la derniere; c'eſt une

compenſation dans la morale. Sabine ſouleve tout le monde contre elle, par ſa conduite déréglée, d'autant plus criante, qu'elle a ſuccédé à beaucoup de régularité; mais, quelle eſt charmante par ſa perſonne & par ſes manieres !

Que Lesbie, au contraire, dont on eſt obligé de louer le retour & la bonne conduite, eſt peu propre à ſe faire aimer ! Que ſes diſcours ſont fades ! Que ſa perſonne eſt inſipide ! N'eſt-ce point que l'une & l'autre ſe ſont miſes aux uſages qui leur étoient les plus propres ?

Marianne, dont la beauté a fait les délices de la plus charmante cotterie du monde, & qui n'avoit paru propre qu'à badiner & à rire juſqu'à l'âge de dix-huit ans, a touché bien ſenſiblement toute la cour & toute la ville, par l'infortune

où l'a plongée la plus malheureuſe paſſion dont on ait jamais vu d'exemple. Obligée par ſon état à garder plus de bienſéance, elle a aimé l'homme le moins propre à cacher une intrigue. Après quelque tems de commerce, elle a ſenti augmenter ſa paſſion, quand celle de ſon amant a commencé à diminuer; & les refroidiſſemens qu'elle remarque en lui, l'irriterent ſi fort, qu'il eſt difficile d'exprimer juſqu'à quel point elle pouſſa ſes plaintes & ſes emportemens. Ils ne finiſſoient point; & Cléante, ſon amant, occupé ailleurs, voulut les faire finir, en lui avouant de bonne foi ſon dégagement. *Nous ne ſommes pas éternels*, lui dit-il; *nos paſſions ne peuvent pas être éternelles. Je vous avois promis de vous aimer toujours. Je le penſois pour*

ſa conquête. Elle ne ceſſe de le pourſuivre ; elle le trouve le plus joli homme de France, & ne ſçauroit dire quatre mots, ſans y faire entrer le nom du Cavalier.

CHAPITRE VIII.

PENSÉES DÉTACHÉES.

L'ART & l'éducation tous ſeuls ne ſçauroient faire un homme de grand mérite ; mais la nature ſeule ne le peut guère plus ; &, ſi j'avois à choiſir, j'aimerois mieux encore une éducation excellente avec un naturel médiocre, que le plus riche naturel du monde avec une éducation ordinaire.

Les gens extrêmement vains ne ſont guère amoureux, ou ne

le ſont pas long-tems. Pour aimer, il faut croire avoir beſoin de quelque choſe qu'on n'a pas, & n'être pas ſi fort content de ſoi-même. Tout de même, les honnêtes gens fort amoureux ne peuvent guère avoir de vanité. L'amour eſt une ſource inépuiſable de foibleſſes groſſières que, pour peu qu'on faſſe de réflexion en cet état, il eſt difficile que l'on conſerve, quelque complaiſance qu'on ait pour ſoi-même. Ainſi il eſt aſſez rare qu'un homme ait en même tems ces deux foibleſſes différentes; mais chacun d'eux ſuffit ſeul pour perdre ceux qui l'ont.

La plûpart des amis s'érigent aujourd'hui en pédagogues, & affectent une ſupériorité d'intelligence & de ſageſſe, qui eſt la perte la plus mortelle de l'amitié.

Combien y en a-t-il qui ſoient capables d'agir dans une affaire, ſuivant les vues de celui qui les emploie, quand ils croient qu'il en devroit avoir d'autres? Ce ſeroit beaucoup ſi, dans cette diſpoſition, ils refuſoient tout-à-fait de s'en mêler; mais il n'y en a guère qui ayent cette franchiſe. Au contraire, ſoit pour ne paroître pas abandonner leurs amis dans le beſoin, ſoit de peur que la négociation, paſſant par d'autres mains, n'ait un ſuccès contraire au jugement qu'ils en ont porté; la plûpart continuant de s'en entremettre, quand même on ne le voudroit pas, & feignant de s'y conduire de la maniere qu'on l'a exigé d'eux & qu'il n'approuvent pas, ils ne viſent, autant qu'ils le peuvent, ſans ſe

découvrir, qu'à faire échouer l'affaire, pour justifier leur sentiment. Que si on découvre qu'ils s'y sont conduits autrement qu'on ne leur avoit prescrit, & qu'ils n'avoient promis, ils ne manquent jamais de raisons pour montrer qu'on devoit vouloir ce qu'ils ont fait; mais ce n'est point du tout de quoi il s'agit: ou s'ils ne font pas tout-à-fait le contraire de ce qu'on vouloit d'eux, ils se contentent de s'en mêler autant seulement qu'il est nécessaire pour pouvoir dire qu'ils s'y sont employés; & quelque mal, ou imparfaitement qu'ils s'y emploient, ils en sont quittes pour dire qu'on ne s'avise jamais de tout, ou qu'ils ont cru bien faire.

La véritable amitié n'est jamais

réduite à tenir ce langage. C'eſt une ſource inépuiſable d'application & de lumiere ; elle ne ſçauroit rien faire d'imparfait, & elle tient pour mal fait tout ce qui pourroit être mieux ; ſur-tout elle eſt admirable dans les affaires où l'on a quelque raiſon d'intérêt, ou de gloire, pour ne pas s'expliquer tout-à-fait.

Rien n'eſt plus facile que de lui faire entrevoir tout ce qu'on ne veut pas lui dire ; & quoiqu'on ne ſe commît en aucune ſorte, en s'ouvrant à elle, elle ne trouve point mauvais qu'on ne le faſſe pas, & elle ne s'en ſert pas avec moins de chaleur, que ſi on s'étoit livré à ſa diſcrétion. Du reſte, elle n'eſt ſatisfaite d'elle-même, qu'autant qu'elle ſatisfait ceux pour qui elle agit. Elle eſt incapable

de tout autre intérêt dans tout ce qu'elle fait pour eux. Elle s'oublie & s'anéantit en quelque ſorte, afin d'entrer plus parfaitement dans leurs vues & leurs paſſions. De-là vient qu'elle ſçait ſouvent mieux qu'eux ce qu'ils veulent, & ne veulent pas ; qu'elle démêle juſques dans leurs cœurs les ſentimens oppoſés dont ils ſont le plus combattus, & qu'elle diſcerne quelquefois mieux qu'eux celui qui leur eſt le plus cher & qui ſera à la fin le plus fort. La fauſſe amitié, au contraire, eſt toujours mal ſatisfaite de la maniere dont on l'emploie. Elle abonde toujours en ſon ſens. Elle ne manque jamais de ſe faire quelque intérêt perſonnel dans l'affaire qu'on lui confie. Quelque étrangere que cette affaire lui ſoit, elle y a toujours quelque vue ſecrette qu'elle

n'oſeroit avouer ; elle s'attache à la lettre, quand il faut aller au ſens, & cherche avec ſoin un ſens détourné quand il eſt important de ſe tenir à la lettre. Du reſte, elle a toujours mal lu ou mal ouï ; & on ne s'eſt jamais aſſez expliqué pour elle. . . . La grandeur d'une offenſe n'eſt jamais bien connue que par celui qui l'a faite & celui qui l'a reçue ; d'autant qu'elle dépend de la diſpoſition où l'offenſé étoit quand il l'a reçue, de ſçavoir juſqu'à quel point il y étoit ſenſible, & de la connoiſſance que l'offenſeur avoit de cette ſenſibilité ; connoiſſance qui lui étoit peut-être particuliere, qu'il peut toujours ſoutenir qu'il n'a pas eue, le perſuader ainſi à tout autre qu'à l'offenſé, & le mettre de cette ſorte dans ſon

tort ; & c'eſt de-là qu'il arrive que les plus cruelles injures ſont quelquefois celles qui paroiſſent les plus légères à ceux qui ne les ont pas reçues. Outre cela, c'eſt qu'il ſe trouve auſſi, la plûpart du tems, qu'on ne ſçauroit les expliquer à fond, ſans publier ou réveiller des choſes qu'on a intérêt de cacher ou d'aſſoupir ; & c'eſt pourquoi ceux qui ont fait de ces ſortes d'outrages, preſſent ſi hardiment ceux à qui ils les ont faits de les déclarer, ſçachant bien que les offenſés s'obſtineront toujours à ſe taire, s'ils ſont ſages. Que s'ils ſont aſſez mal aviſés pour s'en expliquer, ils ſont bientôt punis de leur ſottiſe par le plaiſir qu'ils font aux autres, en avouant ce qu'ils ont ſouffert ; car ce plaiſir eſt ſi grand

& ſi vif pour de méchans cœurs, qu'au lieu de la confuſion dont cet aveu devroit couvrir leur viſage, ils ne peuvent s'empêcher d'y laiſſer briller une maligne joie, & de faire connoître que ce même aveu eſt l'achevement du triomphe de leur malice.

Il n'importe que les actions démentent les paroles, pourvu que les paroles n'effarouchent point. Tel paye ſes dettes en qualité d'aumône, qui ne les payeroit jamais autrement. Tel accorde par dévotion ce qu'il refuſeroit par juſtice. Tel donne par occaſion ce qu'il ne donneroit jamais par charité, témoin ce prince du ſiécle paſſé.

Les Stoïciens prouvoient que tous les méchans étoient fous; mais l'expérience fait encore

mieux voir que la plûpart des fous ſont méchans ; que l'imbécillité d'eſprit eſt un principe fort ordinaire de malice : cela vient peut-être de ce que ſe ſentant deſtitués des moyens naturels de parvenir à leurs fins, de lumiere & de ſageſſe pour aſſervir leurs deſirs, qui ne ſont pas moins violens que ceux des habiles gens, ils ſe trouvent, en quelque ſorte, néceſſités de recourir aux mauvais artifices & à la violence, qui ſont des voies que tout le monde peut prendre, les imbécilles comme les autres.

Le véritable uſage de l'hiſtoire ne conſiſte pas à ſçavoir beaucoup d'événemens & d'actions, ſans y faire aucune réflexion. Cette maniere de les connoître, ſeulement par la mémoire, ne mé-

rite pas même le nom de ſçavoir ; car ſçavoir, c'eſt connoître les choſes par leurs cauſes. Ainſi, ſçavoir l'hiſtoire, c'eſt connoître les hommes qui en fourniſſent la matiere ; c'eſt juger de ces hommes ſainement. Etudier l'hiſtoire, c'eſt étudier les motifs, les opinions & les paſſions des hommes, pour en connoître tous les reſſorts, les tours & les détours, enfin toutes les illuſions qu'elles ſçavent faire aux eſprits, & les ſurpriſes qu'elles font aux cœurs.

Je voudrois donc qu'on accoutumât inſenſiblement les jeunes gens à réfléchir naturellement & ſans art ſur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'hiſtoire, afin que la lecture qu'ils en font, pût former des hommes, & non pas des perroquets ; car on peut

bien appeller de cette ſorte la plûpart de ceux qui en parlent. Ne dites point qu'ils en ſont incapables; on ne ſçauroit traiter trop tôt les enfans en hommes. Dès qu'on peut parler, on peut raiſonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le raiſonnement, eſt une condeſcendance pour les maîtres plutôt que pour les diſciples. Parce que ces maîtres ne ſçavent pas les faire raiſonner, ils ont intérêt à dire que cela eſt impoſſible, comme ils ne poſſédent pas l'art de ſervir de ſage-femme aux eſprits, comme Socrate l'appelloit, de les faire enfanter, fouiller dans eux-mêmes, & y découvrir les tréſors de lumiere & de ſageſſe que la nature y a cachés, ils ſe moquent de cet art merveilleux, comme d'une choſe chimérique,

quoique Platon nous en faſſe ſi bien voir la pratique.

Outre cela, c'eſt que cette ſorte d'étude de réflexion conſiſte en des conſidérations naturelles & familieres que tout le monde croit ſçavoir & avoir faites, quand on vient à les dire, quoique perſonne ne s'en fût encore aviſé. Ainſi elles n'excitent aucune admiration; mais l'hiſtoire, au contraire, étant une choſe que la nature n'enſeigne point, il n'eſt perſonne qui ne reconnoiſſe abſolument pour nouveau ce qu'il en entend dire pour la premiere fois, & qui ne conſidère ainſi la connoiſſance qu'on en a, comme quelque choſe que tout le monde n'a pas, & partant quelque choſe d'eſtimable, qui ſert à faire paroître, & à ſe diſtinguer. Or les parens n'ont d'au-

tre but que de rendre leurs enfans capables d'exciter l'admiration du plus grand nombre, qui eſt toujours celui des ignorans, quelque mépriſable que ſoit cette admiration, quelque dangereux qu'il ſoit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaiſe gloire.

De-là vient qu'au lieu que l'hiſtoire devroit ſervir à leur faire apprendre, comme d'eux-mêmes, la véritable morale par les réflexions qu'on leur devroit faire faire ſur les endroits les plus ſinguliers & les plus inſtructifs, elle ne leur ſert qu'à leur faire accroire à eux-mêmes, & aux ignorans comme eux, qu'ils ſçavent quelque choſe, pendant qu'ils ne ſçavent rien.

Or, de toutes les diſpoſitions d'eſprit imaginables il n'en eſt point de plus dangereuſe que

celle-là ; car autant qu'un véritable ſçavant eſt plus digne d'eſtime qu'un franc ignorant qui n'a jamais étudié ; autant cet ignorant eſt plus digne d'eſtime que ceux qui, pour avoir été obligés d'étudier, ſe croient habiles ſans l'être. Ainſi il vaudroit mieux pour un jeune homme inſtruit de cette maniere, qu'il n'eût jamais vu de livres ni de maîtres, puiſqu'au moins il ſçauroit qu'il ne ſçait rien, comme le ſçavent d'eux-mêmes tous ceux qui n'en ont jamais vus ; au lieu qu'il eſt ſi ignorant, qu'il ne ſçait pas même qu'il eſt ignorant.

Raiſonner ſur les affaires, délibérer long-tems, chercher la raiſon, la vérité & la juſtice avec application, ſelon les princes, c'eſt à faire au vulgaire ; mais ſuivre

aveuglément la premiere impreſſion de ſympathie ou d'antipathie qu'ils ſentent dans leur cœur; affecter de ſe déterminer par la plus légère circonſtance de nom, de tems ou de lieu, enfin par quelque rencontre fortuite, c'eſt ce qui leur paroît grand, extraordinaire, au-deſſus du commun. Il leur ſemble qu'il y ait quelque ſorte de divination dans cette maniere d'agir, comme ſi le ciel étoit obligé de ne laiſſer paſſer dans leur eſprit que des phantaiſies ſages; que toutes leurs idées duſſent être des inſpirations; que dès qu'on abandonne ainſi ſes actions au hazard, la Providence fût obligée de les rendre raiſonnables; ſemblables à ce juge merveilleux qui décidoit toutes ſortes de procès au

ſort des dés, & ſe vantoit de réuſſir toujours.

Mais ces défauts d'eſprit ne ſont pas particuliers aux princes ; tous les Grands généralement y ſont auſſi expoſés par la néceſſité de leur condition, parce que tous ſont auſſi abſolus, reſpectés & flatés que des princes dans les lieux où ils ſont les maîtres. Ainſi les uns & les autres courent également riſque de devenir orgueilleux, indociles & bizarres, s'ils n'apportent un ſoin extraordinaire à s'en garantir ; car enfin, un juge de village, qui eſt le premier & le plus riche du lieu, y eſt auſſi ſujet à ces ſortes de phantaiſies qui naiſſent de l'indépendance, que le plus grand prince de la terre au milieu de ſa cour. Ainſi donc, cette

cette eſpece de manie embraſſe déja la plus grande partie des hommes, & ceux dont les folies tirent davantage à conſéquence.

Mais eſt-ce que le peuple en eſt plus exempt? Eſt-il rien de ſi ordinaire dans toute ſorte de conditions, que cette pareſſe d'examiner le fond des affaires; cette hâte indiſcrette d'en juger; cette impatience déréglée de les terminer à quelque prix que ce ſoit? Ne voit-on pas auſſi, tous les jours, des gens accorder des graces qu'on appelle d'un nom, qu'ils refuſeroient infailliblement, ſi on les appelloit d'un autre?

Cette pratique fait la meilleure partie de l'éloquence naturelle. Il n'eſt rien qu'on ne puiſſe obtenir des hommes en les trompant. On perſuade les choſes les plus odieu-

ſes, en les cachant ſous des mots qui ne le ſont pas.

Le travail du corps délivre des peines de l'eſprit; & c'eſt ce qui rend les pauvres heureux.

Il faut peu de choſe pour rendre le ſage heureux. Rien ne peut rendre un fou content; c'eſt pourquoi preſque tous les hommes ſont miſérables.

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le ſommes.

La ſageſſe eſt à l'ame ce que la ſanté eſt pour le corps.

Les Grands de la terre ne pouvant donner la ſanté du corps ni le repos de l'eſprit, on achete toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

Avant que de deſirer fortement une choſe, il faut examiner quel

eſt le bonheur de celui qui la poſſede.

Les amans ne voient les défauts de leurs maîtreſſes, que lorſque leur enchantement eſt fini.

Qu'une femme eſt à plaindre, quand elle a tout enſemble de l'amour & de la vertu!

Il eſt plus néceſſaire d'étudier les hommes que les livres.

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un & de l'autre.

La plûpart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés que le hazard fait découvrir.

Une honnête femme eſt un tréſor caché; celui qui la trouve fait fort bien de ne s'en pas vanter.

La plûpart des femmes ne pleurent pas tant la perte d'un amant, pour montrer qu'elles ont aimé

que pour paroître dignes d'être aimées.

Les occaſions nous font connoître aux autres & à nous-mêmes.

Nous ne trouvons guère de gens de bon ſens, que ceux qui ſont de notre avis.

On s'ennuie preſque toujours avec ceux que l'on ennuie.

Il n'eſt jamais plus difficile de bien parler, que quand on a honte de ſe taire.

On donne des conſeils; mais on ne donne point la ſageſſe d'en profiter.

La fortune fait paroître nos vertus & nos vices, comme la lumiere fait paroître les objets.

Nos actions ſont comme des bouts rimés que chacun tourne comme il lui plaît.

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faiſons du bien, que ceux qui nous en font.

Il eſt plus difficile de diſſimuler les ſentimens que l'on a, que de feindre ceux que l'on n'a pas.

Les amitiés renommées demandent plus de ſoin que celles qui n'ont jamais été rompues.

Un homme à qui perſonne ne plaît, eſt bien plus malheureux que celui qui ne plaît à perſonne.

Il eſt conſtant que la vertu ſeule ne peut faire parvenir un grand homme au dernier degré d'élévation, ſoit que la corruption générale ait infecté notre goût, ou qu'effectivement les vices relevent les vertus. A conſidérer les héros des ſiécles paſſés, ne diroit-on pas qu'ils ne doivent toute

leur gloire qu'à des vices heureux ?

Alexandre, pour avoir osé attaquer, avec une poignée de gens, les plus formidables puissances de l'Asie, est regardé comme le modele des héros; & ce n'est qu'à son heureuse témérité qu'il doit cet avantage.

Le théatre n'avoit assurément, parmi les Romains, ni la beauté ni l'agrément qu'il a aujourd'hui parmi nous. La tragédie fut toujours chez eux très-défectueuse, & la comédie très-sale ou médisante, jusqu'à être mordante. Chez nous, la tragédie a toute la grandeur & tous les mouvemens qui lui conviennent, avec la dignité qui l'accompagne. Par-tout la comédie instruit, corrige, di-

vertit ; & les Latins n'ont rien qui approche de Racine & de Corneille, ni qui ſurpaſſe notre Moliere.

CHAPITRE IX.

RELIGION.

Diſcours de Jeſus-Chriſt ſur la montagne. Précis de la doctrine de l'Evangile.

LE peuple attendoit encore Jeſus ſur l'autre rivage, quand il y retourna prendre terre ; & la foule fut, en moins de rien, plus grande, autour de lui, qu'elle n'avoit jamais été. Comme il vit tout ce monde, il s'aſſit ſur une montagne ; & ſes diſciples s'étant approchés de lui, il ſe mit à les enſeigner, & commença ſon diſ-

cours, en disant : Que le véritable bonheur consistoit dans la pauvreté, la douceur, l'humanité, la pureté de cœur ; dans les afflictions, dans la souffrance des persécutions, dans la haine & les malédictions des hommes. Que quand ces maux leur arriveroient, à cause de lui, c'étoit alors qu'ils devoient s'abandonner à la joie, parce qu'ils en seroient infiniment récompensés dans le ciel ; que les prophètes avoient été traités de cette sorte, & les imposteurs loués & bien reçus. Ne pensez pas, dit-il ensuite, que je sois venu anéantir la loi & les prophéties. Le ciel & la terre périront plutôt qu'elles manquent d'être accomplies dans un seul point ; & c'est pour les accomplir, que je suis venu ; mais ce n'est pas assez

de ne ne point violer la loi ; & ſi votre vertu n'eſt plus parfaite que celle des Phariſiens & des Docteurs qui ſe contentent d'obſerver ce qu'elle ordonne abſolument, & qui négligent tout le reſte, vous n'aurez jamais de part au royaume de Dieu. Ils vous diſent qu'elle défend ſeulement de tuer ; & moi, je vous déclare que le moindre mouvement de colere, que la moindre parole de mépris, ſera punie des plus cruels tourmens. Si donc vous vous ſouvenez, étant à l'autel, que votre frere a quelque choſe ſur le cœur contre vous, laiſſez-là votre offrande, & courez vous réconcilier avec lui, ſi vous voulez qu'elle ſoit agréable. On a dit encore à vos Peres, que la loi ne punit que l'adultère conſommé ; & moi,

je vous apprends que c'eſt un grand crime, de regarder ſeulement une perſonne, dans la penſée de le commettre. Si donc votre œil vous eſt une occaſion de tentation & de péché, ou ſi c'eſt votre main, arrachez-le ou coupez-la, & les jettez loin de vous. Il vaut bien mieux qu'une partie périſſe que le tout, & entrer eſtropié dans le ciel, que deſcendre tout entier dans l'abîme. Vous garderez votre ſerment, vous dit-on; & moi, je vous défens de jurer du tout; vous direz ſeulement oui & non : cela eſt & cela n'eſt pas; tout ce qu'on ajoute de plus, eſt mal. Œil pour œil, & dent pour dent, a dit Moyſe; & moi, je vous dis de ne point vous défendre contre ceux qui vous maltraitent. Si l'on vous donne un ſoufflet, préſentez l'au-

tre jouë ; ſi l'on vous demande en juſtice votre robe, abandonnez encore votre manteau. Il eſt écrit enfin : Vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi. Et moi, je vous dis : vous aimerez vos ennemis, bénirez ceux qui vous maudiſſent, ferez du bien à ceux qui vous perſécutent, prierez pour ceux qui vous calomnient, ſi vous voulez être les enfans de votre Pere, qui, du ciel où il habite, fait également lever ſon ſoleil ſur les bons & ſur les méchans, & pleuvoir pour les juſtes, comme pour ceux qui ne le ſont pas. Si vous n'aimiez que ceux qui vous aiment, & que vous ne fiſſiez du bien qu'à ceux qui vous en font, ou de qui vous en eſpérez, quelle récompenſe mériteriez-vous ? Les pé-

cheurs, les publicains & les payens en font bien autant. Soyez donc miſéricordieux, comme votre Pere céleſte, même pour les ingrats. Soyez parfaits, comme il eſt parfait; faites enfin aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fiſſent; voilà qui comprend la loi & les prophètes. Ne jugez donc point de leur vie, ſi vous ne voulez pas qu'on juge de la vôtre. Souvent du même œil, où l'on a une poutre qu'on ne ſent point, on voit une paille dans celui de ſon frere. Sur-tout ne faites point vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils vous en conſidérent davantage, ſi vous voulez en être récompenſés dans le ciel. Ne donnez pas l'aumône à ſon de trompe, comme les hypocrites, pour être vus; mais

plutôt, que votre main gauche ne ſçache pas ce que fait votre droite ; & votre Pere, qui voit ce qui ſe paſſe de plus ſecret, vous en récompenſera quelque jour devant tous. Au lieu donc de vous montrer, comme eux en public, avec un viſage pâle & défait, pour faire voir que vous jeûnez, faites, s'il ſe peut, enſorte que tout le monde juge, à vous voir, que vous ne jeûnez pas. Gardez-vous de ces faux prophètes : ils ſemblent des brebis, à les voir ; & ce ſont, en effet, des loups dévorans. Ils prient dans les carrefours, ou debout dans les aſſemblées, pour être remarqués de plus de gens ; auſſi je vous aſſure que c'eſt toute la récompenſe qu'ils en auront. Mais pour vous, quand vous voudrez prier, vous vous retirerez dans le lieu le

plus caché de votre maiſon, & vous fermerez la porte ſur vous, pour n'être vu que de celui que vous prierez. Demandez, & il vous donnera; cherchez, & vous trouverez; frappez, & il vous ouvrira. Qui de vous donne une pierre à ſon fils, quand il lui demande du pain? Et ſi, tout méchans que vous êtes, vous ſçavez donner de bonnes choſes à vos enfans, quelle apparence que votre Pere céleſte vous refuſe les vrais biens, ſi vous les demandez? Il ſçait tout ce qui vous eſt néceſſaire, avant que de le lui demander. Vous n'avez pas beſoin de lui faire de grands diſcours, comme ces payens qui croient qu'à force de paroles, ils obtiendront ce qu'ils deſirent. Vous lui demanderez donc ſeulement que ſon nom

ſoit glorifié ; que ſa puiſſance & ſa volonté ſoient auſſi abſolues ſur la terre, qu'elles le ſont dans le ciel ; qu'il vous donne, de jour en jour, ce qui vous eſt néceſſaire ; qu'il vous pardonne, comme vous pardonnez, & qu'il rende vos forces victorieuſes de vos tentations, pour vous préſerver du plus grand des maux, qui eſt le péché. Après cette priere, ne vous inquiétez point de l'avenir : chaque jour a ſa peine ; & on eſt aſſez occupé, ſans prévenir celles du lendemain. D'ailleurs, nul ne peut ſervir deux maîtres. Si on contente l'un, on néglige l'autre ; & tant que vous ſongerez aux richeſſes, vous ne penſerez guères à Dieu. Les oiſeaux de l'air ne ſement ni ne moiſſonnent, & il ne laiſſe pas de les nourrir. Ne valez-vous pas mieux

qu'eux ? Voyez croître les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent. Cependant Salomon, dans ſa plus grande pompe, ne fut jamais ſi bien vêtu. Cherchez donc uniquement à plaire à votre Pere, & tout le reſte ne vous manquera pas.

Sçachez, dit-il une autrefois, en s'adreſſant au peuple qu'il appella à lui, que rien de ce qui entre dans la bouche de l'homme, ne peut le ſouiller, mais ſeulement ce qui en ſort. Malheur à ceux qui ont ſi grand ſoin de nettoyer le dehors, pendant que le dedans eſt plein d'injuſtice, de malice & d'impureté. Semblables à ces ſépulcres blanchis, qui paroiſſent beaux à les voir, & n'enferment que de la pourriture. Malheur à ceux qui payent ſi exactement la dîme

des moindres herbes, non qu'ils ne ſoient louables de la payer, mais parce qu'ils négligent en même tems tout ce qu'il y a de plus important dans la loi ; la foi, la juſtice & la miſéricorde. Malheur à ceux qui font leurs bonnes œuvres devant le monde, pour être vus, &, ſous prétexte de leurs longues prieres, uſurpent impunément le bien des veuves. Que ſert de me crier : Seigneur ! Seigneur ! Si l'on ne fait rien de ce que je commande, on n'entrera pas plus facilement dans le royaume de mon Pere. Malheur enfin à ceux qui obligent les autres à des devoirs auxquels ils n'ont jamais ſongé de ſatisfaire eux-mêmes, & qui ne voudroient pas avoir touché du bout du doigt les fardeaux dont ils chargent

les épaules de leur freres : à qui la clef de la ſcience a été confiée, & qui, bien loin d'y introduire les autres, ne s'en ſervent pas eux-mêmes, & ſont cauſe que perſonne n'y peut entrer : qui font ſcrupule des plus légères fautes, & n'en font aucun des plus grands crimes : qui veulent avoir par-tout les premieres places, être ſalués & reſpectés de tout le monde, & appellés maîtres, peres & docteurs, quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul docteur, qui eſt le Chriſt, & qu'il ſoit défendu d'appeller perſonne ſur la terre du nom de Pere, parce qu'il n'y en a qu'un ſeul qui eſt dans le ciel.

SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

QUEL eſprit fort pourra réſiſter aux inſultes de la multitude, s'il détruit l'idée

d'une juſtice ſuprême & inviſible ? Sur quoi établira-t-on qu'il faut s'éloigner du crime & aimer la vertu, ſi l'on n'admet une régle & un ordre ſouverain ? Pourquoi ſera-t-il défendu de tuer ſon prochain, ſi l'on ne veut avouer que cette action eſt oppoſée à l'ordre ? Et cet ordre, qu'on ſera obligé de reconnoître, qu'eſt-il, en effet, que le caractere de l'Être ſuprême ?

Non; il faut ne vouloir pas raiſonner, pour nier l'exiſtence de Dieu ; car enfin il faut que les libertins ou les eſprits forts, qui veulent tracer de nouvelles routes, réduiſent leurs raiſonnemens à deux articles. Ils ſuppoſent le monde de toute éternité, & le conſtruiront, comme Epicure, par une rencontre fortu[illegible]

d'atômes qui, s'étant accrochés de cette heureuſe façon, ont fait ce que nous voyons, & ce que nous appellons le monde; & en ce cas, je demande ſi l'on ſçauroit rien trouver dans la plus bizarre de toutes les religions, qui approche de cette abſurdité? Ou il faudra qu'ils ſoutiennent que l'Être ſuprême, après avoir créé le monde, le livre tout entier aux créatures. &, par une conſéquence avouée, qu'il n'eſt ni offenſé par les crimes des hommes, ni touché de leurs vertus.

Nec bene pro meritis capitur nec tangitur irâ (*).

En quoi, certes, le fameux Epicure me paroît contradictoire à lui-même; car s'il n'y a pas eu un Dieu qui ait créé le monde, comment peut-il l'avoir

(*) *Lucretius.*

livré aux hommes ? Mais enfin, ſi Lucrece a cru devoir trouver cet adouciſſement, pour former la ſecte de ceux qu'on appelle *Déiſtes*, je trouve qu'on fait faire un perſonnage fort indigne à la Divinité. Aura-t-elle créé l'homme avec une connoiſſance ſi étendue, ſans le deſtiner à ſa gloire ? On voit clairement qu'il y a dans ce ſyſtême quelque choſe de difficile, même à comprendre, très-différent des préjugés dont nous accuſent ces prétendus philoſophes.

Je veux compter pour rien le conſentement de toutes les nations & de tous les tems, quoique je ſois très-perſuadé que cette tradition, jamais interrompue & jamais conteſtée, eſt une preuve qui peut tenir lieu de démonſtration.

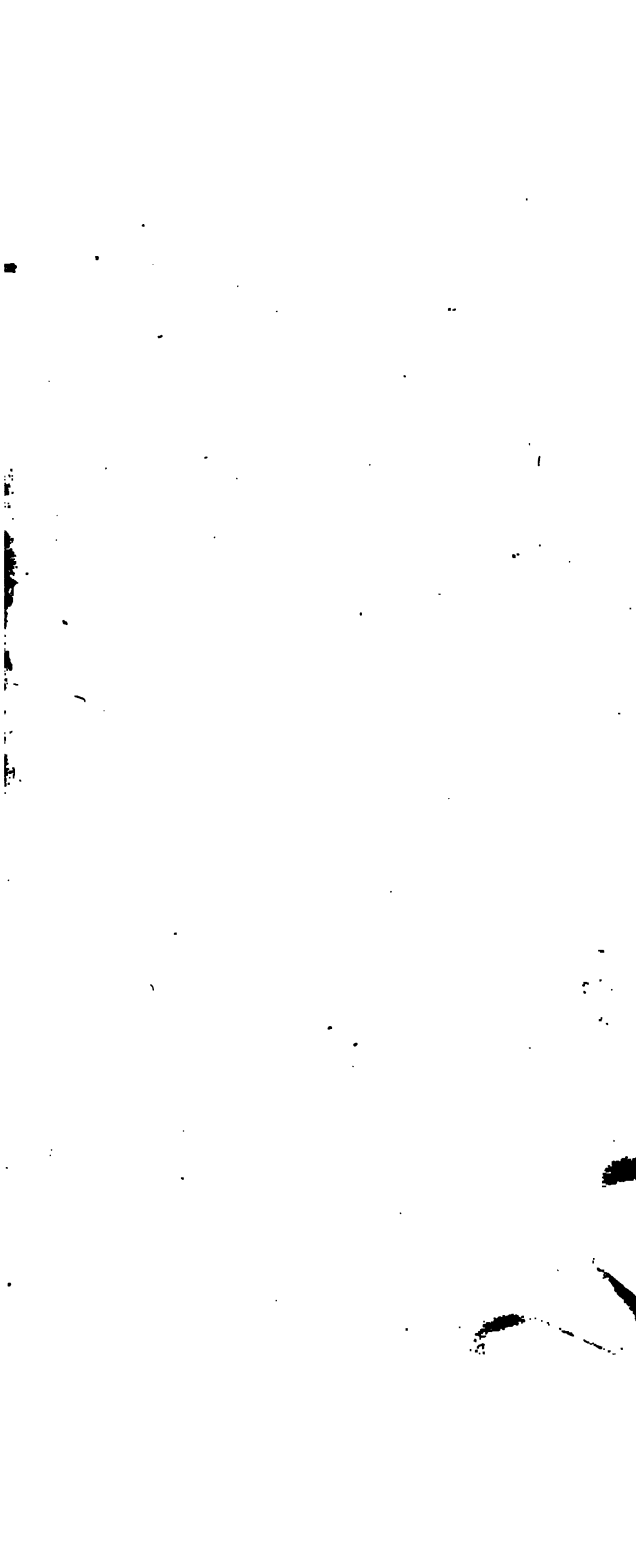
Je veux qu'on mépriſe les preuves ordinaires qu'on tire de la beauté de la nature, & de la variété toujours égale de ſes productions, de l'ordre de la proportion infinie qu'on obſerve, & qui ſoutient eſſentiellement l'univers, & qui, à quelqu'uſage qu'on mette ſon eſprit, ne ſçauroit, ſans une abſurdité terrible, être un perpétuel effet du hazard toujours uniforme. Je ne veux pas non plus qu'on ait égard à l'intérêt propre qui nous fait ſouhaiter une autre vie, & qui nous fait regarder avec horreur l'anéantiſſement, qui ſeroit pourtant la ſuite néceſſaire des principes de ces philoſophes.

Nous ſentons, au fond de notre cœur, par une notion de conſcience, que nous ne ſommes pas mortels en tout nous-

mêmes. L'inquiétude, que les divers états de la vie ne peuvent calmer ; le vuide de notre cœur, que tous les biens & tous les plaisirs du monde ne peuvent jamais remplir ; un ſecret preſſentiment qu'un homme ſans inſtruction & ſans préjugés ne laiſſe pas d'avoir de ce qui lui doit arriver ; la honte eſſentiellement attachée au mal, dès que l'uſage de la raiſon ſe fait remarquer en nous ; la crainte & la frayeur, qui ſont, de quelques eſpeces qu'elles ſoient, des modifications de la crainte de Dieu : tout cela eſt imprimé ſur tous les hommes, & me paroît, mis enſemble, une preuve convaincante de toutes les vérités que nos libertins, ſoi-diſans eſprits forts, ſe donnent la peine de révoquer en doute. Je dis de révoquer en doute ;

car je ne ſçache pas que juſqu'ici il y en ait eu un ſeul qui ait oſé aſſurer que ſon opinion étoit véritable. Et tout ce que je viens de dire ne ſont que des preuves morales, beaucoup inférieures, dans le ſentiment des ſçavans, aux preuves métaphyſiques dont ſe ſervent les philoſophes, pour prouver évidemment l'exiſtence de Dieu, & l'immortalité de l'ame.

FIN.



UNIVERSITY OF MICHIGAN

aob

1

0"

Ayl. Synnaeocrate
Mexico & Nov. 28, 1885
Kew